


PROPRIETE DES
BOUL. ST. PIERRE
MONTREAL

LES AVENTURES DE PERRINE ET DE CHARLOT


PERRINE
ET
CHARLOT

Marie-Claire DAVELUY

LES AVENTURES de PERRINE et de CHARLOT

Dessins de
James Mc ISAAC



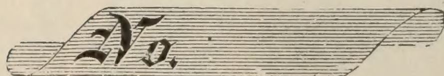
MONTRÉAL

Bibliothèque de l'Action française

MCMXXIII

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Il a été tiré de cet ouvrage
750 exemplaires numérotés
et paraphés par l'auteur.



Préface

Je me souviens toujours avec plaisir de certains après-midi où Cousine.... gardait les benjamins de la famille. Elle-même n'était guère âgée, mais nous avions pour elle une admiration respectueuse que justifiaient ses succès d'écolière, ses inépuisables souvenirs de lecture et enfin, uu talent inné pour la narration.

Préludant aux succès qu'elle devait remporter plus tard, devant les publics les plus variés, elle suscitait en nous un véritable enthousiasme. Elle remportait chaque fois un nouveau triomphe. Nous l'acclamions, tout frémissants à la suite de ses contes écoutés dans un silence plein d'émoi!....

Cette cousine si populaire, si aimée par la jeunesse de son entourage, s'appelait Marie-Claire Daveluy, et c'est elle qui vous offre aujourd'hui, petits amis, les "Aventures de Perrine et de Charlot", écrites exprès pour vous.

Cousine Marie-Claire a perfectionné son style. Elle est devenue une savante en histoire. Elle parle, conte, enseigne, chez les grandes personnes, devant des auditoires nombreux. Mais elle garde son intérêt et son affection d'antrefois pour les jeunes.

Il y a un an, elle a publié dans "L'Oiseau Bleu" quelques belles pages de notre histoire encadrées dans un conte délicieux. Peut-être avez-vous lu déjà, ce conte

historique? Mais vous le relirez avec le même intérêt dans le volume qu'elle présente aujourd'hui aux enfants de chez-nous, avec une sympathie qui rappelle la gentille amitié de son enfance pour ses petits cousins et cousines.

Son cœur s'est agrandi, et c'est à tous qu'elle donne maintenant un peu de son temps, beaucoup d'elle-même, de son affection et de son talent.

Lisez et faites lire, petits amis, les "Aventures de Perrine et de Charlot". Et vous me direz si vraiment nous aurions pu ne pas être attentifs et charmés lorsque Cousine Marie-Claire, jadis, nous contait des histoires?

MARRAINE ODILE.

14 novembre 1923

Avant-propos

C'est en marge des belles et touchantes Relations des Jésuites, *petits Canadiens, que furent écrites les pages de ce récit. Si, un jour, un seul d'entre vous m'apprenait que son cœur s'est gonflé, aux passages qui évoquent l'héroïsme de nos missionnaires et de leurs compagnons, combien je me sentirais doucement récompensée!*

Et peut-être qu'alors, enfants de mon cher pays, je me déciderais à vous offrir les dernières aventures de Perrine et de Charlot. Tout n'est pas dit sur le compte de ces bons petits qui vinrent à Montréal et. . . .

Vous voudrez consulter, aussi, les notes biographiques à la fin du volume. Elle sont préparées avec soin. J'ai souhaité vous rendre familières et précises les hautes figures de nos ancêtres. Que vos têtes brunes ou blondes s'inclinent ensuite avec amour et une grâce fière, devant les gestes nobles, et le plus souvent crucifiants, des héros de la Nouvelle-France.

MARIE-CLAIRE DAVELUY.

LES AVENTURES DE PERRINE ET DE CHARLOT

I

Deux orphelins

—

Perrine, la bonne petite Perrine se sent bien malheureuse!... La voilà seule au monde avec son frère Charlot, un mioche de six ans. Elle-même ne compte que huit années. Ça n'est vraiment pas très vieux pour avoir charge d'âme. Car sa mère, en mourant, lui a confié son benjamin, son gentil et remuant Charlot. Elle doit veiller sur lui avec le plus grand soin, et, quoi qu'il arrive, ne jamais, jamais le quitter. Perrine a promis d'obéir. Elle l'a promis de tout son coeur. Elle se rappelle quel sourire d'infini contentement a illuminé la figure de sa mère. C'est qu'elle pouvait, en effet, la maman si pâle et si triste de Perrine, se rassurer et quitter ses chéris, le coeur lourd de peine, mais l'esprit bien en paix, Perrine avait promis...

Quel coeur d'or elle a, cette Perrine! Et avec cela, il faut voir, intelligente, fine, avisée! Une vraie normande! Débrouillarde comme pas une, très tenace, le plus souvent silencieuse, elle passe, grâce à ses manières discrètes et douces, à travers toutes sortes de difficultés. On l'adore, dans le paisible village d'Offranville. Il ne se trouve personne, d'ailleurs, qu'elle n'ait obligé. Aussi, depuis

la mort de sa mère, Perrine voit-elle monter chaque soir, au son de l'angélus, une vieille femme tendre et pitoyable. Elle rentre au foyer des orphelins, pour y passer la nuit. L'on ne peut se résigner, à Offranville, à laisser les enfants seuls et apeurés lorsque l'ombre et le silence enveloppent toutes choses.

Perrine soupire. Hélas! en ce bel après-midi de mars, alors qu'un soleil joyeux pénètre dans la maison endeuillée, que l'on voit dans le sentier fleurir les primevères, son coeur se serre d'angoisse. Les deux grandes douleurs de sa vie pèsent sur sa petite âme. Les souvenirs heureux d'autrefois remontent à son esprit avec une précision qui lui fait mal. Qu'ils ont été courts, ces instants de bonheur!... De grosses larmes voilent les yeux de Perrine. Elle revoit son père... Son père bon, patient, courageux, dur à la tâche, et qui rentrait quand même, le soir, une chanson sur les lèvres. Comme il l'aimait sa blonde Perrine, sa petite préférée! Comme il baisait souvent les candides yeux bleus, quêteurs d'affection, qu'il appelait "ses deux pervenches d'amour!" Il ne voyait rien au-delà de son foyer, ce père bien-aimé, rien qu'il put chérir davantage que les êtres qu'il y abritait. Pourtant, il l'avait quitté très tôt et sans qu'une bénédiction suprême eût tombé sur les têtes enfantines. Un soir,—il y avait de cela deux années,—on avait rapporté le vaillant travailleur sur une civière, sans mouvement, sans vie, déjà froid!... Perrine frissonne à ce souvenir. "Un accident de travail, le pauvre malheureux s'est abattu sans un geste, sans un cri," avaient déclaré, devant elle, les voisins. Ils penchaient tristement la tête, tandis qu'ils déposaient le cadavre sur un lit d'apparat. Oublierait-elle jamais l'affreuse scène, l'aimante Perrine?...

Oh! son père, son père adoré, comme cela lui avait paru cruel de ne plus le voir apparaître, de ne plus entendre sa voix réconfortante...

Perrine revoit maintenant sa mère. Elle se la rappelle, douloureuse et muette, durant les premiers mois qui suivirent le tragique accident. Puis, bientôt, comme ses joues se creusèrent, comme ses yeux s'agrandirent,... chaque jour davantage... Elle toussait sans cesse,... elle pleurait... Parfois elle pressait sur son coeur Charlot, puis elle aussi, Perrine, et, d'une voix faible, lente, disait: "Mes petits, mes chers petits, que je voudrais vivre, vivre pour vous... Mais je sens bien que je ne le pourrai pas... J'ai trop de chagrin, voyez-vous... Mon chagrin me tue!" Elle joignait leurs mains, —qu'elle se souvenait clairement de tout cela, Perrine! — et les faisait prier ce miséricordieux Jésus qui aime les petits enfants, leur coeur pur, leurs paroles simples et confiantes. "Il vous protégera, mes chéris, disait-elle, lorsque je ne serai plus là. Priez-le toujours ainsi en souvenir de moi." Puis, la mort était venue...

Mais, par ce lumineux après-midi de mars, si Perrine ressent une telle désolation en son coeur, en se rappelant ses peines, c'est qu'un événement redouté va s'accomplir. Ses parents, Perrine n'en ignore rien, n'avaient point de fortune. Il y avait bien, — et la petite fille regarde de tous les côtés, craignant même qu'on ne lise dans sa pensée, — il y avait bien un bas de laine contenant des pièces d'or, que sa mère lui avait remis, une semaine avant sa mort... Mais Perrine devait le cacher, n'en souffler mot à personne, en user en cas de nécessité extrême! Charlot, surtout, avait dit sa mère, Charlot encore trop petit, ne devait pas être mis dans le secret.

Donc, la pauvreté des orphelins avait ému les

habitants d'Offranville. On s'était réuni chez le curé et le notaire avait été prié de tenter des recherches concernant la famille du père ou de la mère des petits. Ces démarches avaient réussi. L'on avait appris qu'une vieille tante, fort riche, habitait Dieppe. Elle répondit favorablement à la lettre du notaire, mettant comme condition, si elle se chargeait de l'avenir des enfants que, d'abord, on les conduirait près d'elle; puis, qu'elle aurait toute liberté de les élever à sa guise. Le notaire, sur les conseils du curé, accepta, et promit de les amener lui-même, à Dieppe, très prochainement. Perrine et Charlot devaient donc dans la journée du lendemain quitter la maison d'Offranville.

Or, Perrine se rappelle fort bien cette vieille tante, veuve depuis plusieurs années. Elle est d'un caractère acariâtre, dur, impitoyable aux petites faiblesses, très avare. Elle hait les enfants. Ne lui rappellent-ils pas un fils idolâtré, mort à l'âge de six ans? Le chagrin lui a perverti le coeur.

Perrine tressaille. Six ans! L'âge de Charlot! Alors elle le fera peut-être souffrir le cher petit?...

Que faire, que faire?... De plus, Perrine sait que cette parente ne pouvait souffrir sa mère. Tout simplement parce qu'elle n'avait pas apporté d'argent dans sa corbeille de noces. La tante ne pardonnait pas au fils de sa soeur, d'avoir épousé "une pauvre gueuse," disait-elle sans pitié. Elle avait rêvé d'un si beau mariage pour son neveu, d'une riche héritière. Et peu importe qu'il l'aimât ou non. Plus tard, elle avait refusé de recevoir le jeune couple... "vêtu trop sordidement, avait-elle déclaré en ricanant, pour ses salons, et les invités qu'elle y recevait." — Mon Dieu, mon Dieu, re-

prend intérieurement Perrine, ne nous viendrez-vous pas en aide? Comme nous allons souffrir! Nous n'avons plus que vous, mon Dieu, inspirez-nous!...

Ah!... Deux bras se nouent à son cou. Une petite voix claire, légèrement impérieuse, prononce à son oreille: "Perrine, pourquoi tu pleures, dis?... Perrine, Charlot s'ennuie. Tu ne ris jamais. Tu ne veux plus jouer."

Et Perrine, la bonne petite Perrine essuie ses yeux et sourit à Charlot. N'est-il pas maintenant ce qu'elle a de plus cher au monde? Elle le prend sur ses genoux.

PERRINE

Il fait beau. Si tu le veux, mon gros chéri, nous irons tous deux, faire une longue promenade.

CHARLOT, *battant des mains.*

Si je veux! Oh! oui, oui. Et je cueillerai des violettes pour toi, Perrine. Il y en a, c'est sûr, dans le petit bois.

PERRINE

Ce sera très gentil, mon mignon.

(*Elle l'embrasse.*)

CHARLOT

Et puis... Perrine?

PERRINE

Dis, Charlot, que veux-tu encore?

CHARLOT

Si nous allions chez M. le curé au retour. J'ai vu ce matin, sur les fenêtres du presbytère, deux grands pots de confitures. Peut-être que l'on m'en fera goûter si tu dis que je suis sage. Et tu le diras n'est-ce pas, petite soeur?

PERRINE

Oh! Charlot, comme tu es gourmand!

CHARLOT, *habilement.*

Vois-tu, Perrine, j'aime M. le curé avec ses beaux cheveux blancs et ses yeux qui rient! Alors, j'aime tout ce qui lui appartient. Les confitures du presbytère aussi.

PERRINE, *candide.*

Tu as raison, va, de parler ainsi. Qu'il est bon M. le curé! Allons, viens, nous irons le voir une dernière fois au retour de la promenade. Nous en serons loin demain!

Quelques minutes plus tard les deux enfants s'engagent, la main dans la main, dans le bois frais et fleuri. Le printemps, hâtif, le pare de mille charmes. Les arbres, rangés en files serrées, s'inclinent sous la brise. L'herbe fine et drue, d'un vert pâle très doux, est garnie de primevères et de violettes. Un parfum léger monte des corolles délicates, dressées vers la lumière. Dans les branches, là-haut, c'est une rumeur, un gazouillis, d'incessants battements d'ailes. C'est l'époque des nids, et la voix des oiseaux bruit suavement au-dessus d'eux. Charlot cause, rit et chante. La vie intense qu'il sent sourdre près de lui l'affecte sans qu'il puisse l'expliquer. Elle met des rayons dans ses yeux, des notes joyeuses dans sa voix. Hélas! Ce gai petit luron n'est pourtant, à cet instant, qu'un oisillon sans nid!...

Perrine regarde Charlot et sourit. Assis sur une large roche mousseuse, le petit garçon partage, en deux parts équitables, sa moisson de violettes.

CHARLOT

Tiens, Perrine, voici ton bouquet. L'autre je l'offrirai à notre bon curé.

PERRINE

Merci. Hâtons-nous, frérot, si nous voulons faire une visite au presbytère. Il est quatre heures.

CHARLOT

Nous entrerons par le jardin, dis, Perrine? Il est beau, bien beau, tu verras. On y travaille depuis deux jours.

Perrine incline affirmativement la tête. Et Charlot, glissant sa menote souple dans celle de sa soeur, trottine docilement à ses côtés.





II

Chez M. le Curé.

—

Dès la sortie du bois, l'on aperçoit l'église d'Offranville, puis son presbytère, une maison longue, basse, toute grise. Un jardin entoure la propriété. Ce jardin!... qu'il fait bon le regarder avec ses allées bien tracées, sa ceinture de pins qui en marque la limite! Des plates-bandes, où apparaissent des muguets avec leurs fines clochettes, en occupent le centre; à l'extrême gauche, un potager se devine à la terre fraîchement remuée. Et, ici et là, quel beaux pommiers! Il n'y a que la Normandie pour en produire de semblables. Voyez-les, déjà chargés de feuilles, balancer mollement leurs branches, fêter le soleil et le renouveau. Les beaux pommiers de Normandie se réjouissent déjà de leur fécondité future.

Perrine et Charlot ont vite franchi la distance qui sépare ce coin délicieux du bois qui l'environne. On a un peu couru. Et Perrine, en petite fille soignée, rajuste sa jolie coiffe normande, et redresse le béret de Charlot. A l'abri d'un des arbres du jardin, elle regarde au-

tour d'elle. Elle s'étonne. Où donc se trouve le bon curé? Ne se promène-t-il pas, suivant son habitude lorsque le soleil descend à l'horizon, un bréviaire à la main? Un peu de timidité la saisit. Elle n'ose avancer. Ah!...

Perrine recule, retenant Charlot qui veut s'élancer.

L'excellent prêtre approche, mais il n'est pas seul. Un moine marche à ses côtés. Perrine et Charlot ouvrent de grands yeux à sa vue. Il est vêtu d'une robe de bure, chaussé de sandales, et ses cheveux dessinent une couronne autour de sa tête. C'est un pieux récollet, un religieux de l'ordre de Saint-François, l'un de ceux qui vinrent au Canada, dès 1615. Les petits s'intéressent à ce personnage aux vêtements sévères, dont les yeux sont doux et accueillants.

Les causeurs avancent toujours; Perrine les entend maintenant. Elle met un doigt sur sa bouche en regardant Charlot. Peine bien inutile. Le mioche est déjà loin, fort occupé auprès d'un nid de fauvettes, logé dans la branche très basse d'un pin énorme.

Et voici ce que Perrine, qui n'ose ni fuir ni se faire voir, peut saisir de la conversation des hommes de Dieu:

LE CURÉ

Alors, mon père, vous n'avez plus d'espoir. La Nouvelle-France vous est fermée. Vos belles missions chez les Hurons, vous ne les reprendrez plus.

LE PÈRE RÉCOLLET

Hélas! Nous en avons reçu l'ordre. Notre père Le Caron est mort de douleur. Le frère Sagard se console en écrivant une "Histoire du Canada," qui paraîtra cette année même.


J. McIsaac

LE CURÉ

Oh! vraiment!... Et dites, mon père, dans ce pays de la Nouvelle-France, que se passe-t-il actuellement? Sa Majesté très chrétienne en est-elle toujours le maître?

LE PÈRE RÉCOLLET, *avec fierté.*

Certes! M. de Champlain, celui que l'on nomme là-bas le "père de la Nouvelle-France," n'a eu de cesse qu'il n'aît repris à Messieurs les Anglais ce pays qu'il aime plus que tout au monde. Ils ne l'auront gardé que trois ans, de 1629 à 1632.

LE CURÉ

Bravo! Il me plaît M. de Champlain! Quelles merveilles ce gentilhomme accomplira là-bas!

LE PÈRE RÉCOLLET

M. le curé, pourquoi faut-il que de si nobles âmes nous soient ravies! A l'heure où je vous parle, M. de Champlain doit être devant Dieu.

LE CURÉ

Peut-être vous assombrissez-vous vainement, mon père?

LE PÈRE RÉCOLLET

Je ne le crois pas. L'on vient, à la compagnie des Cent-Associés, chargée de veiller au salut de la Nouvelle-France, de faire la nomination d'un nouveau gouverneur. Oui, depuis ce commencement de mars 1636, on a prié un Chevalier de Malte, Charles Huault de Montmagny, de se rendre à Québec, en qualité de gouverneur. L'espoir renaît à cette nouvelle. M. de Montmagny est un seigneur plein de piété et de droiture. Il pourra peut-être nous compenser de la perte de M. de Champlain.

LE CURÉ, *joignant les mains.*

Les desseins de Dieu sont impénétrables, mon révérend père. Toujours, il faut les bénir. Mais ce nouveau gouverneur part sans doute bientôt pour sa nouvelle destination?

LE PÈRE RÉCOLLET

Le 8 avril prochain, dans une semaine au plus tard, M. de Montmagny voguera vers les terres lointaines du Canada. Il faut beaucoup de courage pour y vivre. Quels terribles ennemis sont les sauvages pour nos Français! Cependant quelque-uns des barbares se convertissent et aiment Dieu de tout leur coeur. Cela suffit pour nous décider à tout souffrir pour les attirer vers Lui!

LE CURÉ, *très intéressé.*

Les colons sont-ils rares?

LE PÈRE RÉCOLLET

Ils augmentent peu à peu. Tenez, j'apprends M. le curé, que deux belles familles normandes, celles de MM. de Repentigny et de la Poterie, s'y rendent bientôt. On s'embarque tout près d'ici, à Dieppe, le 8 avril. Des enfants en bas âge prendront place sur le navire. Cela nous ramène au temps de Louis Hébert, — le premier colon, — et de Marie Rollet, sa courageuse femme. Ils ne craignirent point dès 1617 d'aller demeurer au Canada avec leurs trois enfants.

Perrine tressaille. Ces quelques paroles du religieux s'impriment dans sa mémoire: "L'on s'embarque à Dieppe, le 8 avril prochain. Des enfants prendront place sur le navire." Elle soupire. Pourquoi n'est-ce pas Charlot et elle, Perrine, qui partent ainsi au loin. Cela vaudrait mieux que le séjour chez la terrible tante. "L'on

s'embarque le 8 avril, à Dieppe," se répète encore l'enfant... Et les mots pénètrent en son coeur, où loge un profond désespoir.

Perrine sort enfin de sa cachette. Elle se dirige, un peu confuse, vers le curé. Il l'aperçoit, et sourit afin de l'encourager.

LE CURÉ

Bonjour, mon enfant. Venez, approchez sans crainte. Je désirais vous voir.

Il lui caresse la joue, et presse Charlot contre lui. Le petit est accouru dès que sa soeur s'est décidée à paraître. Les deux orphelins sont présentés au récollet qui les regarde avec bonté et permet à Charlot d'examiner le chapelet pendu à son côté.

LE CURÉ

Ma petite Perrine, il y a du nouveau pour vous. Notre bon notaire est malade et ne pourra d'ici à deux ou trois semaines faire le voyage de Dieppe. Vous resterez donc encore un peu de temps au milieu de nous. Et même, seriez-vous effrayée, enfant, si la vieille Justine Laigle ne pouvait monter chez vous ces soirs-ci? Elle s'est établie garde-malade chez le notaire. Dites-le, Perrine, car vous pourriez venir au presbytère?

PERRINE

Oh! M. le curé, je n'ai pas peur, je vous assure. Et je vous remercie.

CHARLOT, *vivement.*

Perrine n'a jamais peur, M. le curé. Elle dit que maman la protège de là-haut.

LE CURÉ

Tout de même, petite fille, réfléchissez?

PERRINE, *d'un ton volontaire.*

M. le curé, Charlot dit vrai. Je n'ai jamais peur.

LE CURÉ, *souriant.*

Oh ! je sais que ma Perrine est brave, mais un peu entêtée aussi...

LE PÈRE RÉCOLLET

Savez-vous, M. le curé, que cette fillette aux yeux bleus, qui nous regarde sans crainte, me rappelle une de nos enfants de la Nouvelle-France : une petite Couillard, blonde et blanche comme celle-ci.

LE CURÉ, *riant.*

Mon cher missionnaire, vous voyez la Nouvelle-France partout !... Allons, petits, éloignez-vous, et bon courage. Il se fait tard. Charlot n'aimerait-il pas en s'en allant passer par la cuisine du presbytère ? On lui donnerait une tartine de confitures, à ma petite Perrine aussi, si elle le désire. Bonjour, bonjour, mes enfants.





III

Le rêve

—

Perrine et Charlot sont rentrés dans leur maison silencieuse, pleine de doux souvenirs. Pour la première fois, seuls, ils verront venir la nuit, seuls, ils assisteront à la conquête de l'ombre, qui envahira mystérieusement toutes choses.

Perrine le veut ainsi. Sa visite chez le curé, la conversation étrange qu'elle y a entendue, provoquent en son âme un trouble extrême. Elle souhaite autour d'elle un peu de solitude.

Le soir vient. Charlot se laisse mettre au lit sans protester. Il est heureux d'être seul avec Perrine, sa "petite mère," ainsi qu'il se plaît à l'appeler. Les deux enfants, suivant leur habitude, s'agenouillent et joignent leurs mains. Ils prient Jésus de les bénir à l'approche de la nuit. Le danger rôde peut-être, à la faveur de l'ombre... Hélas! ils n'ont plus ni papa, ni maman pour veiller sur eux, pour écarter le mal de leur chemin.

Après une dernière caresse à Perrine, la tête de Charlot retombe. Ses yeux se ferment. Il dort doucement, paisiblement.

Mais les yeux de la petite fille demeurent

au contraire grands ouverts. Elle n'a pas sommeil, oh! non, pas du tout... Elle sent dans son être un feu si étrange. Des visions passent et repassent dans sa tête enfiévrée. A ses oreilles bruissent, hautes et claires, les paroles du curé et de son pieux visiteur. "Le notaire est malade, vous resterez encore au milieu de nous," a déclaré le prêtre. Et à ce souvenir, le coeur de la petite fille se dilate un peu. L'image du franciscain, souriant et apitoyé, se dresse ensuite devant elle. Sa physionomie ardente comme elle la revoit! Le missionnaire parle de pays inconnus, lointains et merveilleux, pays où il fait si bon de vivre qu'un père zélé, semblable à lui, va mourir de douleur parce qu'il ne lui est plus permis d'y retourner. Et ne s'embarque-t-on pas prochainement pour cette belle contrée, qui se nomme la Nouvelle-France? "Le 8 avril, à Dieppe," a prononcé la voix sonore du missionnaire.

Dans huit jours! "Dieu! pense Perrine, que le temps se fait court pour les enfants qui se mettent en route pour le Canada! Qu'ils sont heureux!... Dans huit jours!... Le temps est court,... court!... Ah!"

Et Perrine, qui succombe à la fatigue, ne bouge plus. Bientôt ses longs cheveux dorés se mêlent aux boucles brunes de son frère. Les deux enfants dorment, serrés l'un contre l'autre.

Perrine s'agite dans son sommeil. Elle rêve. Un sourire soudain, se joue sur ses lèvres. Oh! le beau rêve, vraiment, que fait la petite fille!... Sa mère adorée, elle la revoit. Elle s'approche. De ses mains d'où s'échappent des rayons, elle borde le lit. Puis, en un geste de bénédiction, elle effleure le front de ses chéris. Elle s'éloigne. "Maman, maman, soupire l'enfant extasiée, reviens.

Je suis si heureuse lorsque tu es là." Un personnage surgit à ce moment de l'ombre. Il vient se placer près de sa mère. A sa grande surprise, Perrine reconnaît le pieux récollet. Mais que dit-il donc, si bas, si bas qu'elle ne peut entendre les mots, et voit seulement remuer les lèvres? Sa maman hoche la tête d'abord, puis sourit... Oh! les ombres secourables se dirigent vers le fond de la pièce. "Mère!" crie Perrine, et ses bras se tendent violemment. A cet appel suprême, la maman se retourne. Intensément, elle regarde la petite fille. Perrine reconnaît les grands yeux tristes!... Puis, par deux fois le bras de la maman se soulève, sa main, dont la blancheur éblouit, désigne un endroit lointain, invisible. "Il faut partir, petite, il faut partir," semble dire le geste maternel si gracieux. Et le bon récollet, à son tour, incline plusieurs fois la tête, regardant bien au loin, lui aussi.

Perrine s'éveille. Son coeur bat à coups précipités. Assise très droite dans le lit, elle regarde autour d'elle, ses yeux défient l'obscurité, tout ce noir qui la pénètre. "Qu'est-ce que cela veut dire, se demande-t-elle? Se peut-il que ce ne soit là qu'un rêve? Oh!... sa mère, sa mère que ne donnerait-elle pas pour la sentir encore près d'elle!"

Perrine est heureuse. Peu à peu, voilà qu'elle saisit le sens grave du rêve qu'elle a fait. "Oui, sûrement, elle ne doit plus rester ici. Elle doit quitter Offranville, partir au loin. Elle doit aller là-bas, là-bas..." Et le bras de l'enfant esquisse le geste même de sa mère. "Là-bas! Mais ne serait-ce point dans le lointain Canada, tant aimé des récollets? Là-bas, l'on doit sourire aux petits enfants sans mère, les choyer, les protéger contre les tantes Claudine impérieuses et cruelles. Là-

bas, c'est un bon et beau pays, elle en est certaine."

Perrine se sent calme. "Dès demain, elle en décide, elle sera loin d'Offranville. Qui s'en doutera, d'ici à trois jours?... Une diligence passe durant la semaine au bourg voisin. Elle se rendra d'abord à ce bourg. Le conducteur de la diligence est le vieil ami de Perrine. En les voyant seuls, Charlot et elle, sur la route poudreuse, il les fera sans doute monter dans sa large voiture!... C'est cela, pense la petite, il faut agir ainsi. Puis une fois à Dieppe... Oui... une fois à Dieppe, comment trouverais-je le navire?...Dieu! qu'il est difficile pour une petite fille d'entreprendre un aussi long voyage. Maman chérie, père si bon, aidez votre petite," murmure Perrine. Et la tête lasse de l'enfant roule sur l'oreiller... Elle se rendort enfin.

Dès que l'aube met de la clarté dans la maison, Perrine est debout. Quelques heures de repos ont suffi pour réparer la fatigue de la nuit, si agitée au début. Le regard de la petite fille brille étrangement. Autour de sa bouche mignonne un pli volontaire s'est creusé. Oh! l'impression du rêve mystérieux persiste. L'enfant revoit sans cesse le geste de sa mère lui conseillant de s'éloigner. Sa résolution se fait irrévocable. Elle quittera Offranville avec Charlot dans quelques heures. Sans desserrer les lèvres, sans dire un mot à âme qui vive, elle s'en ira par la grande route ensoleillée...

Il fait décidément beau au dehors. Une brise tiède pénètre par la fenêtre entr'ouverte. Une odeur de lilas s'imprègne sur toutes choses. Le printemps offre sa féerie de couleurs, de fraîches senteurs, de voix harmonieuses.

Tout en dressant le couvert, l'on déjeunera de lait frais et de tartines, Perrine s'inquiète de Charlot. Il dort toujours.

Mais soudain: "Perrine," fait une voix flutée, un peu pâteuse. La petite soeur accourt près du lit.

CHARLOT

Embrasse-moi, Perrine. Et tu m'habilleras vite, dis, j'ai faim.

PERRINE

Oui, oui.

CHARLOT, *surpris.*

Oh! Perrine, tu mets ce bas à l'envers!

PERRINE

C'est vrai. Allons, je recommence.

CHARLOT

Tu as encore ta longue, longue figure, Perrine. Pourquoi? Charlot n'aime pas cela. Tu n'es plus ma belle Perrine, alors.

PERRINE, *souriant.*

Moi, je t'aime toujours. Même lorsque tu boudes.

CHARLOT, *se redressant.*

Mais je ne boudes plus jamais, tu le sais bien. Je suis sage, un "petit homme," a dit le récollet, hier.

Les enfants se mettent à table. L'appétit est excellent de part et d'autre. L'humeur de Charlot est comme le ciel du printemps, radieuse et claire. Enfin Perrine se lève. Aidée de Charlot, elle range tout dans la maison. Puis elle s'asseoit dans le grand fauteuil de sa mère, et attire le petit garçon près d'elle.

PERRINE

Ecoute, Charlot, je veux t'apprendre quelque chose de grave.

CHARLOT

Oui? Mais prends-moi sur tes genoux, petite soeur. Tu pourras ainsi me parler bas, car les choses graves, ça se dit à l'oreille, n'est-ce pas?

Et Charlot baisse lui-même la voix, tout en se blottissant, comme un chat frileux et caressant, contre sa soeur.

PERRINE

Charlot, nous n'irons pas chez la tante Claudine. Nous n'irons jamais, jamais, tu m'entends?

CHARLOT

Non?

PERRINE

Non. Elle n'aime pas les petits enfants, vois-tu. Elle serait fort méchante et nous serions malheureux.

CHARLOT

Mais comment tu feras, Perrine?

PERRINE, *mystérieuse.*

Je sais. Maman me l'a appris cette nuit.

CHARLOT, *tressautant.*

Tu as vu notre maman, et tu ne m'as pas éveillé. Oh! Perrine, que c'est vilain!

PERRINE

Je l'ai vue en rêve, mon chéri. Mais tu es si petit, tu ne peux comprendre.

CHARLOT

Si, je comprends bien. Et qu'est-ce qu'elle t'a dit notre maman si triste?

PERRINE

Elle m'a recommandé de me rendre très loin, où il n'y a pas de tante Claudine. Au Canada,

Charlot. Tu te souviens du beau pays dont a parlé le récollet, hier?

CHARLOT

Pas beaucoup, Perrine. Mais si tu sais, toi, je prendrai ta main, et nous marcherons aussi longtemps qu'il le faudra.

PERRINE

Sans jamais dire où nous allons, frérot? Ecoute, il faut que tu me promettes de ne jamais ouvrir la bouche là-dessus. Tu m'entends, tu n'en parleras à personne.

CHARLOT

Pas même à M. le curé?

PERRINE

Cela ne sera pas nécessaire. Nous partons dans une heure. Va jouer, maintenant, Charlot. Je vais préparer nos paniers. Il y en aura deux. Dans l'un seront nos vêtements. Dans l'autre des provisions.

CHARLOT

J'en porterai un, petite soeur. Mes bras sont forts.

PERRINE

Très bien.

Charlot s'éloigne. Il est pensif. Mais bah! Perrine est grande. Et raisonnable donc! Il la suivra. Il sera muet... comme le sourd-muet du village, pour lui faire plaisir. Il ne faut pas d'ailleurs contrarier Perrine, lorsqu'elle ne veut pas quelque chose. Oh! non. Cela il le sait bien. Et elle ne veut pas aller chez la méchante tante. Elle ne veut pas, certes,... ni lui non plus. Il rit tout à coup, et se laisse glisser dans le sable chaud et doré.

La petite fille hâte ses préparatifs. Elle s'encombre de peu de chose. On se rend si loin, Mais tout à coup voilà qu'elle songe au bas de laine où il y a plusieurs pièces d'or. Que va-t-elle en faire?... L'enfant reste perplexe durant quelques instants. Puis un souvenir traverse son esprit.

Elle se rappelle un conte que lui narrait autrefois son père. Dans ce conte il y avait un petit garçon qui portait un bel habit bleu à larges boutons. Il le porta si longtemps son bel habit, qu'un jour, alors qu'il vivait loin de ses parents qui étaient devenus pauvres, il fallut le remettre à neuf. Or, en essayant de recouvrir les larges boutons, ne s'aperçut-on pas qu'ils étaient faits de pièces d'or recouvertes d'une étoffe solide... Perrine se souvient d'avoir battu des mains de plaisir, admirant fort la maman du petit garçon d'avoir caché ainsi un trésor.

"Eh bien! pense la petite, je ferai de même avec les habits de Charlot. Vite, vite, à l'ouvrage!..." Comme le temps lui dure!... Elle a bien chaud. Elle se sent fatiguée. Qu'importe! L'aiguille court. Voilà qu'il ne lui reste que quatre pièces d'or. En normande avisée, elle les place deux par deux dans ses souliers.

Elle appelle Charlot. Il est temps de s'éloigner.





IV

La fuite

—

Lorsque la porte de la maison se referme, Perrine frissonne. Quelle tristesse de la quitter! Le long du chemin, malgré eux, les petits se retournent souvent pour voir Offranville. Il y a des larmes dans les yeux de Perrine. Charlot est sombre, et serre bien fort la main de sa soeur. Ah! tous deux comprennent à quel coin de terre plein de douceur ils disent adieu. Ils y sont nés, y ont grandi sous l'oeil de leurs parents. Ils y ont reçu la bénédiction suprême de leur mère... De temps à autre les enfants font une halte. Il faut se nourrir et se reposer un peu. Vers la fin de l'après-midi, alors qu'ils atteignent le bourg voisin, Charlot entend le roulement d'une voiture. "Perrine, fait-il, c'est la diligence, peut-être?"

C'est elle, en effet, c'est la voiture publique qui approche. Les petits l'attendent, confiants. Elle avance, soulevant un tourbillon de poussière. Perrine reconnaît son vieil ami le conducteur. Celui-ci, apercevant les enfants, se penche, incertain. "Mais c'est ma petite Perrine," s'écrie-t-il soudain! Il tire vivement sur les rênes. La voiture s'immobilise.

LE CONDUCTEUR

Où allez-vous comme cela, mes bons petits?

PERRINE

A Dieppe.

LE CONDUCTEUR, *surpris.*

Pas à pied, sûrement?

PERRINE, *souriant.*

Oh! nous espérions vous rencontrer.

LE CONDUCTEUR, *clignant de l'oeil.*

Vraiment? Et alors...?

PERRINE

Et alors, que vous nous feriez monter près de vous.

(*Elle fait une révérence.*)

LE CONDUCTEUR

Bravo, ma colombe. Tu as raison, va, de compter sur le vieil Ephrem. Allons, montez enfants. Et vite, houp! On s'impatiente là-dedans, je suis sûr.

En effet. Une tête longue, pâle, grimaçante, aux cheveux graisseux s'encadre dans l'une des fenêtres. "Que diable faites-vous ici, l'ami?" Apercevant les enfants. "Comment pour ces morveux, vous..." Une secousse terrible l'interrompt. Le conducteur, d'un vigoureux coup de fouet, met ses chevaux au galop. Et alors, la tête du vieux monsieur grognon, les sveltes petits corps des mioches, tout cela s'engouffre à la fois dans la voiture. Le vieil Ephrem rit. Le bon tour! Ah! Ah!...

Dans l'intérieur du véhicule il y a de la confusion. Perrine et Charlot sont rejetés sur une grosse dame mûre, aux yeux droits, très durs. Elle presse contre son coeur un caniche roux qui



est affreux. Le chien aboie. La dame s'agite et se lamente. Les voyageurs rient en la conspuant.

LA GROSSE DAME MÛRE

N'approchez pas de mon chéri, vilains marmots.

PERRINE, *aimable.*

Ne craignez pas, Madame, quoique j'aime beaucoup les toutous, vous savez. Et Charlot aussi. Le vôtre est beau, Madame.

Elle exagère beaucoup la mignonne. C'est qu'elle ne veut pas tenir compte de la mauvaise humeur de la voyageuse. Doucement, elle installe Charlot sur la banquette. Elle l'embrasse pour le rassurer. Le petit est étourdi du choc et s'effraie à la vue de tant de figures nouvelles. Sous les pieds de son frère, elle range ensuite les paniers. Un tabouret, quoi! Puis, elle s'asseoit et regarde autour d'elle... La bonne pensée lui vient d'amadouer son terrible voisin, le caniche. Elle lui offre un morceau de sucre d'orge. Un autre encore. Le chien happe les friandises. Il pousse de petits grognements satisfaits. Bientôt il appuie son museau sur le bras de Perrine. La grosse dame mûre demeure attendrie de l'attention de l'enfant, et s'étonne de l'apprivoisement rapide de son toutou. "Sûrement c'est une bonne petite fille, pense-t-elle, son 'chéri' en juge ainsi." Elle ne discute plus. Amicalement, elle tapote la joue de Perrine et lui tend une pomme. La paix est conclue. Perrine est heureuse.

Quelques heures plus tard, la petite fille n'est entourée que d'amis. Même le vieux monsieur à la tête de momie. Il ne grimace plus en la regardant. Mais aussi, par deux fois, Perrine a ramassé sa canne à pomme d'or. Elle la lui a

tendue avec son plus beau sourire.

Perrine est une petite fille réservée et volontiers silencieuse. Aux nombreuses questions qu'on lui pose, elle répond brièvement. Elle ne se compromet pas. Mais souvenons-nous qu'elle est normande, et que dans son pays l'on est prudent...

La voiture roule, un jour, deux jours. La bonne entente parmi les voyageurs ne diminue en rien. De tous côtés maintenant l'on appelle Perrine. Elle semble heureuse de rendre le plus léger service. On caresse aussi Charlot, mais le petit demeure sombre et se presse contre sa soeur, sans répondre. Enfin, au soir du troisième jour, la voiture entre dans la petite ville de Dieppe. Chacun se secoue; les colis sont rassemblés; des poignées de mains s'échangent. Peu à peu les voyageurs descendent. La plupart s'éloignent dans des directions opposées. Et lorsque, enfin, dans la rue principale de la ville, la diligence s'arrête devant l'auberge, le vieil Ephrem n'ouvre la portière qu'à ses deux petits amis.





V
A Dieppe

—

Il est tard. Le soleil descend à l'horizon. L'animation a cessé dans la ville. Comme Perrine se sent engourdie du long séjour dans la voiture! De l'embarras se devine dans sa physionomie rembrunie. Que fera-t-elle? Où ira-t-elle? Le vieil Ephrem la considère tandis qu'elle soulève ses paniers et tend la main à Charlot.

LE CONDUCTEUR

Ecoute, Perrine. Je sais que tu dois te rendre chez la tante Claudine Le Jeal. Cela ne te sourit pas. A moi non plus. Tu soupires, ma pauvre mignonne. Comme tu as raison. Elle t'en fera voir de belles, la tante! Je ne te le cache pas, afin que tu t'armes de courage. On la connaît ici, à Dieppe. On ne l'appelle que "la vieille mauvaise riche." C'est comme dans l'Evangile, tu sais, il y avait un mauvais riche qui...

Perrine fait signe que oui. Elle n'ose répondre. S'il allait la questionner et deviner son projet de fuite. Oh! non, non...

LE CONDUCTEUR

Eh bien, petite fille, j'ai l'idée que si tu arrives à cette heure-ci, seule avec Charlot, la tan-

te ne te recevrait pas en riant. Alors voici ce que je propose. Vous resterez ici, ce soir, avec votre vieil ami. La femme de l'aubergiste, qui est la meilleure des créatures, prendra soin de vous durant la nuit. Et puis je serai là, dans une chambre voisine. Cela te va, tes yeux brillent, petite? Allons, venez, mes agneaux. Je me fais une fête de vous garder. Nous nous séparerons demain. Je vous reconduirai chez la tante. Et nous souperons bientôt, j'ai une faim.

PERRINE

Nous acceptons, bon ami. Et...

Perrine, d'un mouvement preste, retire son soulier, se saisit de deux pièces d'or, et les met dans la main du conducteur. Celui-ci reste stupéfait. Il regarde Perrine, puis les deux pièces d'or. Enfin, il est secoué d'un bon rire.

LE CONDUCTEUR

Oh! la petite madrée! C'est qu'elle pense à tout. Je garde les pièces, pour que l'on t'en fasse de la monnaie, enfant. Il vaut mieux ne pas garder d'or en voyage.

Perrine est satisfaite de ce dénouement. Elle remet au conducteur les deux autres pièces d'or qui se trouvent dans son soulier gauche.

LE CONDUCTEUR

Maintenant, petiots, tandis que je mets ma voiture à l'abri, promenez-vous un peu. Cela vous dégourdira les jambes.

Le brave homme s'éloigne. Perrine avise un banc de pierre, adossé à un mur, et y dépose ses paniers. Puis, prenant la main de Charlot, elle marche de long en large dans la rue déserte.

Le vieil Ephrem est bientôt de retour. Tous trois entrent dans l'auberge et s'installent à une petite table où se trouvent un potage et du lard

au choux tout fumant. Près des enfants des gâteaux sont déposés. L'aubergiste s'approche. Il tient une bouteille à la main.

L'AUBERGISTE

Vieil Ephrem, voici du cidre. Vous n'en avez jamais bu de semblable.

LE CONDUCTEUR

Merci. Je le boirai à votre santé, aubergiste.

Il est rudement bon, en effet, le petit cidre normand! Le conducteur fait clapper sa langue. C'est un connaisseur. Il se verse un nouveau verre. Puis un autre. Tiens, la bouteille est presque vide. Mais ce qu'il est bon aussi le petit cidre normand! Lorsqu'on se lève de table, le vieil Ephrem titube. Il aurait dû se méfier. Il n'a plus vingt ans. "Bah! l'air me ranimera," se dit-il.

Il confie les enfants à l'aubergiste et sort. A pas lourds, il se dirige vers le port. De beaux vaisseaux à l'ancre se balancent sous la brise.

Le lendemain, au petit jour, Perrine, qui est éveillée, entend un gémissement. Elle se redresse et tend l'oreille. D'autres gémissements se succèdent. Plus de doute, c'est le vieil Ephrem qu'elle entend. Elle se lève, s'habille et doucement pénètre dans la chambre voisine.

LE CONDUCTEUR, *sans se retourner.*

Qui est là?

PERRINE

C'est moi, Perrine.

LE CONDUCTEUR

Oh! ma petite, je souffre horriblement. J'ai fait une chute hier soir. Mon pied est démis, je crois.

(*Tout bas.*)

Le vilain cidre, quel tour il me joue!

PERRINE

Je vais chercher du secours.

LE CONDUCTEUR

Donne-moi un peu d'eau avant de descendre, Perrine.

PERRINE

Tout de suite. Bon ami, j'ai de la peine de vous voir ainsi.

LE CONDUCTEUR

Tendre petite âme!

Il boit à longs traits, caresse les cheveux de Perrine, puis retombe sur son oreiller avec une plainte. Perrine donne l'alarme en bas. On court chercher le médecin. La petite remonte dans la chambre du malade, après s'être assurée que Charlot ne s'inquiète pas. Le bambin est en confiance. La femme de l'aubergiste lui plaît beaucoup. Il s'accroche à ses jupes.

La visite du médecin jette de l'inquiétude. La jambe est en mauvais état. "Fracture compliquée, prononce-t-il. Beaucoup de soins. Ce sera long. Quarante jours sans bouger!"

"Ah! mon Dieu!" s'exclame le vieil Ephrem, bouleversé.

Au bout de deux jours, cependant, il va mieux. Il appelle Perrine.

LE CONDUCTEUR

Ma petite enfant, je te remercie. Tu me soignes bien. Mais il est temps de vous mettre en route, Charlot et toi. Votre tante vous attend. Je n'ai rien dit à âme qui vive vous concernant. On vous croit des petits parents à moi. Mais tout de même ça n'est pas bien. Je n'ai pas le droit de vous garder. Préparez-vous donc et dès cet après-midi rendez-vous chez votre tante. Perrine,

tu es assez raisonnable n'est-ce pas, pour te présenter seule ?... Tu n'as besoin de personne pour t'accompagner ?

Perrine ne répond pas, de grosses larmes roulent sur ses joues. Le conducteur les voit. Il se trouble.



LE CONDUCTEUR

Tu as du chagrin de me quitter. Moi aussi.

PERRINE

Pourquoi ne pas me garder... toujours !

LE CONDUCTEUR

Pauvre innocente ! Si tu crois qu'on le permettrait !... Courage, petite fille !... Reviens me dire adieu et prendre l'argent que tu m'as con-

fié l'autre jour. Dans trois semaines, le vieil Ephrem passera près des beaux jardins de la tante Claudine. Vous lui sourirez.

Dans trois semaines! Perrine soupire. Elle sera loin d'ici. Car sa décision n'a pas varié, et les événements la servent... Elle court tout de suite à la recherche du navire.

Il est deux heures lorsque les petits, les yeux rougis, s'engagent dans les rues de Dieppe. De tous les côtés, on aperçoit le port. Perrine entre dans un magasin et achète des provisions. A une fontaine publique, elle remplit d'eau les bouteilles placées dans son panier. Puis elle va toujours plus loin, faisant admirer à Charlot des tours anciennes, le Château de Jean Ango, la belle église Saint-Jacques. L'on y entre prier un instant.

Au détour d'une rue, des éclats de voix parviennent jusqu'à eux. Ils avancent. Tout à coup les enfants se rejettent en arrière et Perrine souffle à l'oreille de Charlot: "Regarde la vilaine tante Claudine, c'est elle que tu aperçois dans ce grand parc."

Une belle villa vient en effet d'apparaître, et, dans une des allées du jardin, une vieille dame richement vêtue lève sa canne au-dessus de la tête d'un gosse tremblant. Un jardinier s'approche à la hâte. Il intercède.

LE JARDINIER

Madame Le Jeal, je vous en prie, livrez-moi le coupable. Il ne volera plus vos pommes, je vous en réponds.

MADAME LE JEAL, *méfiante.*

Saurez-vous le fustiger?... Le petit misérable!... C'est à moi qu'il devrait avoir affaire.

LE JARDINIER

Comptez sur moi, Madame.

La tante Claudine Le Jeal, — car c'est elle,— s'éloigne à regret. Dès qu'elle est hors de vue, le jardinier saisit le petit garçon et le pousse au dehors.

LE JARDINIER

Va, petit, la frayeur te sert de punition. Tu as de la chance que je me sois trouvé là. Elle t'aurait cassé sa canne sur le dos. La méchante femme! Sais-tu Luc,

(*Un autre jardinier est accouru.*)

je souhaiterais que les petits neveux d'Offranville se noient, tiens, dans cette belle mer qui miroite au soleil. Cela vaudrait mieux que la vie ici.

Perrine saisit la main de Charlot. "Fuyons vite, dit-elle, oh! que nous avons raison de nous en aller très loin de la tante Claudine. Elle est terrible."

On court. Les vaisseaux sont bientôt en vue. Perrine, avec sa petite figure avenante, très mignonne, s'approche d'un matelot. Il a l'air un peu idiot, pas méchant du tout.

—Quel navire, mon bon Monsieur, part pour le Canada, demain? demande Perrine.

—Celui-ci, en rade, droit devant vous.

—Merci.

Perrine regarde de tous côtés. Oui, ils sont bien seuls, eux et ce matelot.

"Venez, venez, fait-il, tout à coup, je ne vous trahirai pas. C'est un beau voyage à faire. Je vais vous embarquer."

Il rit en soulevant Charlot. "Le beau petit gars!" s'exclame-t-il. Perrine hésite. Bah! tout à l'heure, elle se cachera si bien dans l'intérieur du navire que personne ne les découvrira. Et puis ce matelot, un peu hébété, les oubliera bientôt. Elle se risque.

Le matelot s'empresse d'installer la petite fille dans une barque, près de Charlot, qu'il ne quitte plus des yeux. Une sorte d'intérêt affectueux traverse son regard. Charlot répond plusieurs fois aux attentions de l'infirme par un sourire. Il s'émerveille de l'adresse du marin à manier de lourdes rames.

Les deux petits viennent à peine de se glisser dans le navire en compagnie de l'idiot, qu'un groupe de matelots débouchent d'une rue, à gauche du port, se saisissent, à leur tour, de chaloupes. On s'approche du navire en causant et en riant. La promenade à Dieppe a été belle et l'humeur s'en ressent. On aborde. L'idiot, qui répond au nom de Julien, reparaît au milieu de ses compagnons. Ses yeux brillent. Il regarde autour de lui avec précaution.

UN MATELOT

Qu'as-tu donc, Julien?

JULIEN L'IDIOT

Quelque chose que vous ne saurez pas. Quelque chose d'extraordinaire! Vous n'en saurez rien, vous dis-je, j'ai promis.

UN MATELOT, *le regardant en dessous.*

Prends garde, l'ami, à ce que tu fais. Il pourra t'en coûter.

(*Se retournant vers les autres.*)

Ce gaillard-là ne devrait jamais être laissé seul. Vous verrez, il nous jouera quelque sale tour.

(*Haussant les épaules.*)

Mais je vous en ai prévenu. Tant pis. Quoi qu'il arrive, je m'en lave les mains.

JULIEN, *riant.*

Bon, c'est cela, lavez-vous-en les mains. Ça n'est pas l'eau qui manque.

2ème matelot, *intervenant.*

Laissons donc ce pauvre diable tranquille. Il n'est pas méchant, quoiqu'un peu taquin. Il est temps de nous remettre à l'ouvrage. Demain nous appareillons de bonne heure, rappelez-vous. En avant, les amis.

Tous se dispersent. On les voit bientôt circuler, accomplissant la manoeuvre et les divers travaux habituels.





VI

En mer

—

Le lendemain, au commencement de l'après-midi, l'animation est grande autour du navire. On procède en hâte aux derniers préparatifs. Quelques ballots oubliés sont roulés et rangés. Des matelots grimpent aux cordages et s'assurent des voiles. D'autres vont, viennent, courent, mettent la dernière main à tout. Le pilote se voit à la barre. On va démarrer... Ho! là!... Une chaloupe contenant trois retardataires apparaît. Ceux-ci réclament bruyamment leur place au milieu des passagers qui sont en grand nombre. Il fait plaisir de les considérer, groupés, debout, sur le pont du navire. La plupart sont d'allures distingués. Il y a là de beaux gentilshommes coiffés de chapeaux à plumes, habillés de velours, et dont de merveilleuses dentelles ornent le col et les poignets. Ce sont les sieurs Le Gardeur de Repentigny, Le Gardeur de Tilly, Le Neuf du Herisson, Le Neuf de la Poterie, Poutrel du Colombier. De grandes dames souriantes aux cheveux bouclés, se tiennent près d'eux: Catherine de Cordé, veuve de René le Gardeur, Sieur de Tilly, de Thury, en Normandie, Marguerite Le Gardeur,

épouse de Jacques Le Neuf de la Poterie; Jeanne Le Marchant, veuve de Mathieu Le Neuf du Hérisson, de Caen, en Normandie, Marie Le Neuf; Madeleine Le Neuf, épouse de Jean Poutrel du Colombier; Marie Favery, épouse de Pierre Le Gardeur de Repentigny; et enfin la jolie Marie-Madeleine de Repentigny. Ces femmes gracieuses pressent contre elles des pettits garçons et des petites filles. Tout ce petit monde est attentif et s'étonne du bruit et du mouvement que suscite le départ.

A quelques pas seulement de ceux-ci, un autre groupe retient les regards. Il est formé de six religieux, — des jésuites, — et de M. de Courpon, le capitaine de vaisseau. Une douce et lumineuse figure, celle du père Jogues, resplendit au milieu d'eux. Une mission d'héroïsme, désirée depuis longtemps, commence pour le religieux aimant.

Enfin!... lentement, le navire s'éloigne. Les yeux se mouillent, les attitudes se raidissent, l'on fixe avec intensité ce coin de terre de la noble France que l'on quitte pour toujours. L'appel de la "Nouvelle-France" s'est fait impérieux.

Un observateur attentif apercevrait, en ce moment, collées à la vitre du hublot, deux têtes enfantines. Reconnaîtrait-il, comme nous, la blonde Perrine et son frère Charlot? Eux aussi, regardent fuir, disparaître dans le lointain, Dieppe, la bonne ville normande. Les mignonnes et craintives petites figures! Qu'une mère vigilante, les entourerait vite de ses bras sauveurs!... Hélas! Perrine et Charlot ne peuvent invoquer cette douceur, et seuls, un peu transis, apeurés, fatigués aussi, ils retournent se blottir au milieu de bagages de toutes sortes. Depuis deux jours, ils n'ont plus que ce gite.

Vers le soir, Perrine insiste. Il faut que

Charlot se couche bien sagement, qu'il n'ait plus de vilaines peurs comme la nuit précédente. Le grand voyage est commencé, l'on est bercé par la mer qui chante, et au Canada, où l'on arrivera sans trop tarder, il faudra montrer de braves et riantes figures. Perrine caresse son frère. Elle le secoue en souriant. "Allons, allons, qu'a-t-il donc ce frérot qui ne veut même pas qu'elle s'éloigne d'un pas?"

L'enfant, en effet, est agité. Ses joues ont la rougeur de la fièvre, son front brûle. De temps à autre, il frissonne. "Mon Dieu! pense Perrine, est-ce que Charlot va devenir malade?... Pour tout de bon?... Et alors, que ferais-je?..." Son coeur bat fortement durant quelques instants. Puis elle s'agenouille. Il est temps pour elle aussi de se reposer, et saurait-elle le faire sans une prière à Jésus, sans une pensée pour ses bons parents. Perrine lorsqu'elle se relève est rassérénée. Le secours lui viendra de là-haut quand il le faudra. Elle en est sûre maintenant.

La nuit se passe tant bien que mal. A maintes reprises, la voix de Charlot se fait entendre: "A boire, Perrine!" La courageuse petite soeur lui verse de l'eau aussi fréquemment qu'il le désire.

Mais voilà qu'au matin, alors que, sur la plainte de Charlot, elle saisit la deuxième bouteille d'eau, elle s'aperçoit avec terreur, qu'elle est presque vide. Elle va manquer d'eau, là! Grand Dieu! Plus d'eau!... "A boire, à boire, Perrine!" crie plus haut Charlot. La petite se lève interdite, affolée. Elle le reconnaît, se cacher plus longtemps aux yeux de tous devient impossible. Laissera-t-elle son frère chéri, qu'elle a promis à sa mère de protéger coûte que coûte, le laissera-t-elle mourir faute de soins intelligents? Car il est bien malade, elle en a peur. "A boire,

à boire, Perrine!" clame toujours la petite voix de l'enfant. Perrine lui présente la dernière quantité d'eau qu'elle peut trouver.

Quelques instants plus tard, à la faveur d'un sommeil plus calme de Charlot, Perrine quitte le réduit qui lui sert de refuge. Elle monte sur le pont. Elle pénètre dans la grande salle où se tiennent les voyageurs. On ne l'aperçoit pas tout d'abord. Le capitaine, M. de Courpon cause avec beaucoup d'animation dans un cercle formé de M. et Madame de Repentigny, de leur fille Marie-Madeleine, des pères Jogues et Adam. Un petit garçon de quatre ans qui joue tout près de M. de Repentigny voit soudain Perrine. Il court à elle. "Mère, la belle petite fille!" s'exclame-t-il. Madame de Repentigny se retourne vivement.

MME DE REPENTIGNY

Jean-Baptiste, mon mignon, reviens. Tu ne connais pas cette petite.

Elle sourit cependant à Perrine qui la regarde, surprise, stupéfiée. "Qu'elle ressemble à sa mère, vraiment?"

JEAN-BAPTISTE DE REPENTIGNY

Mère, elle est si jolie, si douce, je l'aime.

(*Et le bon petit se penche ct l'embrasse*)

M. DE COURPON

Que veut dire tout ceci!

(*S'adressant à Perrine.*)

Approche, enfant, qui es-tu, d'où viens-tu, comment as-tu pénétré ici?

Mais Perrine, les yeux baissés se sent trop intimidée pour répondre ou même bouger. Enervée, d'ailleurs, par l'inquiétude et ses deux dernières nuits d'insomnie, elle fond en larmes.

Madame de Repentigny dont le coeur est très

tendre s'élance. Mais le père Jogues intervient. Il fait signe à tous de ne pas se troubler. Souriant, paternel, il attire l'enfant près de lui. Il baisse doucement les petites mains qui voilent les yeux baignés de pleurs. Il parle. Et voilà que Perrine sous ce regard qui rayonne de pitié, devant cette bonté si sincère, est vaincue. Le silence qu'elle garde farouchement tombe de lui-même. Comment ne pas avoir une absolue confiance, en ces yeux pénétrants, graves, si encourageants!... Le père Jogues lui promet, à sa demande, de ne trahir aucune de ses confidences. Le bon jésuite a un sourire en faisant cette promesse. Il est trop tard pour utiliser le secret de ces petits, le vaisseau va bientôt gagner la pleine mer.

Le père Jogues appelle M. de Courpon. Tous deux confèrent à voix basse quelques instants. Puis, le capitaine se rapproche de la famille Repentigny.

M. DE COURPON

Cette petite d'après ce que j'apprends ne s'est pas embarquée seule sur le navire. Son frère, un mioche de six ans, l'accompagne. Il est malade en ce moment.

M. DE REPENTIGNY

Comment de si jeunes enfants ont-ils pu s'introduire ici? C'est étrange.

MME. DE REPENTIGNY

Sont-ce des orphelins?

M. DE COURPON

Oui, me dit le père Jogues.

MME. DE REPENTIGNY, *s'apitoyant.*

Les pauvres petits!... Je vais m'assurer de leur confort.

M. DE REPENTIGNY

Mon amie, ne faudrait-il pas d'abord connaître la nature de la maladie dont souffre l'enfant?

MME DE REPENTIGNY, *avec un soupir.*

Vous avez raison. Mais c'est dur de ne pas accourir près de ces enfants sans mère.

M. DE COURPON, *s'inclinant très bas.*

Madame, vous avez un noble coeur. Et il vous sera sans doute donné de le prouver. Le père Jogues et moi descendons immédiatement auprès des jeunes fugitifs. Nous vous renseignerons dans quelques instants.

Perrine précède le capitaine et le religieux. En approchant de Charlot, qui donc aperçoit-elle installé près de lui, un jouet informe entre les mains? Julien l'idiot. Et vraiment Charlot en paraît tout réjoui. Ses yeux, qu'agrandit la fièvre, regardent l'infirme, avec plaisir. A la vue du capitaine, l'idiot disparaît avec une prestesse inouie.

Le père Jogues s'agenouille auprès de la couche. Tendrement, il soulève l'enfant. Perrine, tout près de lui, joint les mains. Que va-t-elle apprendre? M. de Courpon demeure debout et contemple la scène. Puis, tout à coup:

M. DE COURPON

Mon révérend père, voyez, cet enfant n'est qu'épuisé et apeuré. De l'air, de la lumière, des jeux, une saine nourriture vont le remettre. Mon expérience ne me trompe pas. Une fièvre pernicieuse ne débute pas ainsi.

LE PÈRE JOGUES

En effet.

A Charlot, avec son bon sourire.

Petit, nous allons vite te guérir.


J. McIsaac

M. DE COURPON

Je vous laisse avec ces mioches, père. Vous saurez mieux que moi gagner leur confiance. Cette petite fille dont les yeux bleus me plaisent beaucoup, me regarde encore avec épouvante.. *(Il rit et pose quelques instants sa main sur la tête de Perrine.)*

Je vais de ce pas rassurer Mme de Repentigny. Elle descendra bientôt j'en suis sûr. Il faut, d'ailleurs, transporter ces enfants hors d'ici. Nous allons aviser.





VII
Adoption

—

Le capitaine remonte lentement sur le pont. Il est touché du spectacle qu'il a vu. Il en garde du souci. A mi-voix, il monologue: "Que vont devenir ces pauvres petits dans les forêts de la Nouvelle-France?... Ils sont venus de très loin, sans doute, ils ont fui devant une souffrance qu'ils ont jugée redoutable, sans issue... Hélas! la vie ne leur a pas appris que l'épreuve que l'on choisit est souvent plus lourde que celle que l'on ne choisit pas. La Providence..." Il relève soudain la tête, une douce voix féminine l'interrompt:

MADAME DE REPENTIGNY

La Providence, dites-vous, Monsieur? Est-ce qu'Elle refuse notre aide? Quelles nouvelles m'apportez-vous?

M. DE COURPON, *la saluant.*

Madame, la Providence étant très éclairée, ne saurait se passer de coeurs semblables au vôtre. C'est grâce à eux qu'Elle accomplit ses miracles de charité.

Madame de Repentigny, dont le gracieux visage est devenu tout rose, sourit sans répondre.

A son bras s'appuie Mme Catherine de Cordé, mère des MM. Le Gardeur. A quelque distance, quatre jolis enfants suivent discrètement: Catherine et Jean-Baptiste de Repentigny, Anne du Hérisson, Marie de la Poterie. Leurs physionomies rayonnent. Une belle promesse vient d'être faite: celle de soigner et de distraire deux nouveaux petits compagnons.

M. DE COURPON, *les regardant tous avec attendrissement.*

Vous pouvez sans crainte, maintenant, vous rapprocher de nos jeunes fugitifs. L'isolement et la peur ont été cause de tout. L'indisposition de l'enfant n'a rien de grave.

CATHERINE DE CORDÉ

Ces orphelins sont mes protégés dorénavant, capitaine. A titre d'aïeule, j'ai réclamé et obtenu le droit de les installer près de moi. L'espace ne me manque nullement.

MME DE REPENTINGY

Vous êtes toujours bonne, chère mère. Une aïeule entre mille.

M. DE COURPON

Je vous remercie, Madame. Cela vient à point. Et ces enfants sont dignes, je crois, de votre sollicitude. Leurs figures avenantes et honnêtes me rassurent.

D'un signe, le capitaine appelle un des matelots. Il lui intime l'ordre de conduire le groupe compatissant jusque dans la cale du vaisseau. Le père Jogues s'y trouve encore auprès des enfants abandonnés.

Le bon jésuite s'attarde auprès du malade. Il pose à Perrine quelques questions supplémentaires au sujet de sa famille. Cela complète les renseignements déjà reçus. Julien l'idiot a re-

pris son poste dès qu'il a vu disparaître le capitaine. Assis au pied du lit, il regarde Charlot avec un mélange de chagrin, de plaisir et d'affection. Le pauvre infirme se sent étrangement attiré vers ce petit être doux, fragile, qui lui sourit de si bon coeur. Confusément, il sent que c'était mal ce silence qu'il a gardé à l'heure de l'embarquement des mioches. De temps à autre, il lève les yeux sur Perrine. La physionomie intelligente de la petite fille le rassérène. Il reprend confiance. Et Perrine, à maintes reprises, semble deviner les pensées de l'idiot. Elle fixe sur lui son regard encourageant.

Le père Jogues en voyant Mmes Le Gardeur et de Repentigny pénétrer dans la cale, ne peut retenir une exclamation de joie. Il s'empresse au devant d'elles.

LE PÈRE JOGUES

Soyez bénies, Mesdames, pour votre charitable visite.

Mme DE REPENTIGNY

Nous ne vous dérangeons pas, mon père?

LE PÈRE JOGUES

Loin de là. Je suis heureux de remettre ces chers enfants entre vos mains maternelles.

Mme DE REPENTINGY, *désignant Catherine de Cordé.*

Notre bonne aïeule a désiré en prendre soin elle-même. Nous avons dû céder à ses instances.

Perrine a saisi ces derniers mots. Elle s'approche de Catherine de Cordé. Sa gentille figure, si expressive, est toute tendue de gratitude et d'émotion. Elle se penche. Elle baise avec respect les mains de la vieille dame.

Catherine de Cordé caresse les boucles blondes de la petite fille, puis soudain, rejetant un peu

en arrière la tête mignonne, et plongeant un regard amical dans les yeux de l'enfant:

CATHERINE DE CORDÉ

Comment t'appelles-tu, petite?

PERRINE

Perrine Dumay, Madame.

CATHERINE DE CORDÉ

Et ton frère?

PERRINE

Charlot.

CATHERINE DE CORDÉ

Viendrais-tu volontiers vivre près de moi?

PERRINE, *timidement.*

Avec Charlot?

CATHERINE DE CORDÉ, *souriant.*

Avec Charlot.

PERRINE, *fervente.*

Oh! alors, Madame, avec bonheur.

CATHERINE DE CORDÉ, *la pressant contre elle.*

Bien, bien, petite Perrine. Tu me plais. Tes yeux bleus sont purs, très tendres. J'ai foi en eux. Viens me présenter ton frère. Nous serons deux à le choyer.

Mais avant de se rendre près du malade, Catherine de Cordé fait signe aux autres enfants de s'approcher. Tous entourent Perrine avec empressement, lui sourient. Un peu de curiosité se devine dans les gentilles physionomies. L'aïeule présente à tour de rôle les enfants à Perrine.

MARIE DE LA POTERIE, *à Catherine de Cordé.*

Grand'mère, nous allons tous aimer beaucoup Perrine. Comme elle est grande!... Un peu plus que toi, cousine Catherine.

CATHERINE DE REPENTINGY

Cela ne fait rien.

(*Embrassant Perrine.*)

Nous serons amies, dis? J'ai sept ans. Et toi?

PERRINE

Huit ans.

MARIE DE LA POTERIE

Tu es notre ainée. Je n'ai que six ans, moi, et Anne, sept ans comme Catherine. Tu ne dis rien, Anne?

ANNE DU HERISSON, *timidement.*

Tout à l'heure.

(*Elle prend la main de Perrine dans un joli mouvement d'affection.*)

La voix de Charlot se fait entendre. Perrine tressaille. L'avait-elle donc oublié ce frère chéri? Elle court près de lui.

L'enfant est assis tout droit dans son lit improvisé. Il considère d'un regard mi-effrayé, mi-heureux Mme de Repentigny. Elle vient de s'approcher, ayant causé quelques instants, à l'écart, avec le père Jogues.

Perrine dorlote Charlot, et doucement l'oblige à se recoucher. Julien l'idiot semble consterné. Il regarde avec hostilité le groupe des visiteurs. N'est-on pas venu troubler son petit ami?

PERRINE, *avec reproche.*

Mais qu'as-tu donc, Charlot?

CHARLOT, *avec crainte et espoir les yeux fixés sur Mme de Repentigny.*)

Perrine, cette dame, ça n'est pas notre jolie maman, avec de beaux vêtements faits par les anges?

PERRINE, *dont les yeux s'emplissent de larmes.*

Non, Charlot, non, hélas!... Mais tu as raison, elle ressemble à notre mère. Et elle est bonne comme elle, petit frère. Il faut lui sourire.

CHARLOT, *tendant les bras à Mme de Repentigny.*

Embrasse-moi, veux-tu, Madame? Très fort, comme le faisait ma maman avant de partir pour le ciel.

Madame de Repentigny, émue, prend l'enfant dans ses bras. Longtemps elle tient la petite tête appuyée contre son coeur. "Pauvre, orphelin!" soupire-t-elle.

Jean-Baptiste de Repentigny dont les quatre ans sont expansifs met fin à la scène.

JEAN-BAPTISTE DE REPENTIGNY

Mère, laisse-moi voir le petit garçon qui te trouve si jolie.

(*Gravement.*)

Il sera mon ami, car il dit la vérité.

LE PÈRE JOGUES

La Providence a souvent de rares délicatesses, Madame. Voyez comme votre présence, une ressemblance mystérieuse et douce, ont déjà produit des merveilles. Notre malade est réjouissant à regarder. Et Perrine? Ses yeux brillent comme des saphirs.

Catherine de Cordé, après quelques mots à Charlot, demande que l'on procède à l'installation des deux enfants, là-haut. Le père Jogues charge Julien l'idiot du transport du malade. Avec d'infinies précautions, l'infirme soulève son léger fardeau. Farouchement il veille sur lui. Tous les heurts sont évités. Comme il se sent heureux, Julien l'idiot! Quelle confiance lui témoigne Charlot qui a noué de façon charmante un de ses pe-

tits bras autour de son cou. Personne jusqu'ici ne l'a considéré ainsi, ni aimé. Pauvre Julien l'idiot!

Il fallut une semaine tout au plus pour rétablir le petit. Il court joyeusement maintenant, en compagnie de Jean-Baptiste de Repentigny, sous la surveillance de Julien. Dès que le service de celui-ci le permet, il s'emploie à instruire ou à égayer les bambins. Le capitaine rit de bon coeur des exploits exécutés par le trio entreprenant. Mais un jour, voilà qu'il surprend Jean-Baptiste et Charlot grimpés à un très haut cordage du vaisseau et s'y balançant sans peur. "Descendez vite de là, mes petits mousses, s'écrie-t-il, je ne tolère ces manoeuvres qu'avec l'aide de Julien." Il gronde, M. de Courpon. Mais devant l'air contrit et apeuré des coupables, il désarme. Avec une petite tape amicale sur leurs joues fraîches, il les ramène près de Mme de Repentigny.

Perrine ne quitte plus la grand'mère Le Gardeur. Son affection pour la noble femme qui l'a chaudement accueillie avec Charlot est touchante. C'est de la vénération. L'aïeule n'a qu'à manifester un désir pour le voir aussitôt accompli. Et ses lunettes, lorsqu'elle fait le soir sa partie de trictrac, avec le capitaine ou l'un de ses fils; son livre d'heures, au moment de la prière; son manteau fourré, dès que le temps devient frais; tous ces menus services auxquels demeurent si sensibles les vieilles gens, Perrine n'oublie jamais de les rendre. Bientôt l'on s'habitue à ne plus les voir l'une sans l'autre.

Et Perrine, chaque jour, passe également une heure attachante chez Mme de Repentigny. Réunie aux trois petites filles, Catherine de Repentigny, Anne du Hérisson et Marie de la Poterie, elle écoute de toute son âme les enseigne-

ments de Mme de Repentigny. Certains jours, le père Jogues apparaît au milieu d'elles. Quel accueil on fait au bon père! Que de projets s'ébauchent avec son aide, ou suivant ses conseils. L'on arrivera bientôt dans la Nouvelle-France, et une nouvelle existence commencera pour tous. Perrine ouvre de grands yeux aux récits du jésuite. Que d'aventures il arrive mon Dieu! dans ce vaste pays! Que de périls s'y rencontrent! Comme elle devra veiller avec soin sur Charlot!

Un mois, deux mois se passent. "La traversée est une des plus belles, des moins orageuses que l'on ait vue," déclare M. de Courpon. Depuis longtemps, on a laissé la mer, on est entré dans le golfe Saint-Laurent. A l'île de Miscou, près de la baie des Chaleurs, l'on fait escale. Les jésuites y ont une "résidence," celle de Saint-Joseph, et avec des exclamations de surprise et de satisfaction, quelques pères sont accourus pour recevoir le père Jogues et ses compagnons. On retient le père Jogues. Il se rendra plus tard à Québec.

Québec! Tous deviennent d'une hâte fébrile à son approche. L'on désire tant admirer son cap plein de majesté, ses forêts immenses, aux riches tons de verdure. M. de Courpon a tout décrit à l'avance: le fort Saint-Louis, où l'on accourt dès que l'on se sent menacé par les sauvages; la chapelle de Notre-Dame de Recouvrance, érigée par Champlain en 1632, en souvenir de la reprise du Canada par la France, après trois ans d'occupation par les Anglais; l'Habitation où demeura la gracieuse Madame de Champlain de 1620 à 1624. M. de Courpon, avec émotion, a même parlé de la maison du premier colon canadien, Louis Hébert. "On l'aperçoit sur le côteau Ste-Geneviève, au passage," dit-il. Enfin le 11

juin, par un bel après-midi, le rêve se réalise. Québec apparaît.





VIII
Arrivée et installation à Québec

—

Québec! Québec! Le voilà!... Tel qu'on l'a décrit, hautain, superbe, dominateur, royal! Québec! Québec! c'est lui, ah!... Tous accourent. Comme à Dieppe, à l'heure du départ, les passagers se groupent, sur le pont du navire. Perrine et Charlot n'ont plus cette fois à se tapir avec effroi à l'écart. Câline, la petite fille glisse sa main dans celle de Catherine de Cordé, la douce aïeule, sa bienfaitrice. Tout près d'elle, Charlot, juché sur l'épaule de Julien l'idiot, ouvre des yeux étonnés devant le spectacle qui s'offre à sa vue. Que voit-il donc? Un roc énorme, fantastique, sur lequel se détachent avec peine quelques constructions, un humble clocher, un fort peu important avec ses palissades en bois. Mais que tout cela a grand air, vraiment! "Québec, c'est Québec," souffle-t-on de toutes parts.

Bientôt, un silence profond s'établit. Seuls, quelques brefs commandements, concernant la manoeuvre, l'interrompent. Une émotion intense fait battre le coeur de tous. C'est la patrie

nouvelle que l'on salue, dont on s'emplit les yeux pour la première fois. C'est la Nouvelle-France avec sa rusticité émouvante, ses solitudes grandioses; "avec surtout, se disent les âmes vaillantes, ses labeurs, ses sacrifices, ses joies, sa jeune gloire dont l'ont nimbée, découvreurs, missionnaires et pionniers du sol. Soudain, d'un des voyageurs pousse une exclamation: "Voyez donc un navire en rade."

—Et depuis peu, ajoute un autre.

—Le drapeau est hissé sur le fort, reprend un troisième, que se passe-t-il?

La belle voix grave de M. de Courpon s'élève, et d'un accent qui frémit légèrement: "La sentinelle du fort nous aperçoit. Elle donne le signal. On va bientôt venir."

Tous se dispersent. Il faut se préparer à descendre sur la terre ferme. Après deux mois de séjour dans cette demeure flottante, si violemment secouée parfois, on en ressent de l'émoi. Tous défilent devant le capitaine qui a son sourire un peu narquois, un peu attendri des meilleurs jours. A la vue de Perrine et de Charlot, il fait quelques pas:

M. DE COURPON

Eh bien, petite, ta fugue te conduit-elle assez loin? Le Canada te va-t-il? Ou pousseras-tu encore sous d'autres cieux?

Mais Perrine n'a jamais pu vaincre sa timidité vis-à-vis de l'imposant et brillant officier. Elle baisse la tête avec confusion.

CATHERINE DE CORDÉ, *riant.*

Nos petites normandes sont plus braves devant la vie que devant une raillerie, n'est-ce pas, capitaine?

On a cependant compté sans Charlot, tou-



jours juché sur l'épaule de Julien. Il a écouté attentivement.

CHARLOT

M. le capitaine, je suis heureux, moi, d'être au Canada. Et Perrine aussi, allez. Elle ne le dit pas parce que...

(*Charlot hésite et coule un regard d'admiration vers le bel uniforme de M. de Courpon.*)

Eh! bien, parce que vous êtes si grand, si fort, si beau, M. le capitaine. Elle n'ose!

Comme il rit de bon coeur, M. de Courpon, de l'hommage naïf du petit garçon. Sa main longue et fine, recouverte de dentelles, se pose sur la bouche de l'indiscret mioche.

M. DE COURPON

Veux-tu te taire, mon petit mousse! Qui te permet de répondre à qui ne t'adresse pas la parole?

Le bruit et le mouvement s'accentuent. Le canon tonne là-bas sans interruption. La cloche du petit sanctuaire se met en branle. Sa voix grêle tinte joyeusement. Un quart d'heure plus tard un rassemblement se produit sur les rives. Des chapeaux et des bonnets se soulèvent, se balancent, des bras se tendent dans la direction du navire, des drapeaux s'agitent, d'enthousiastes vivats retentissent. Au centre d'un groupe principal, quelques personnages à la noble stature causent avec animation. Plusieurs jésuites s'approchent avec empressement de la barque où viennent de prendre place deux pères de leur Compagnie. On est assuré de la présence à bord de nouveaux missionnaires, et les yeux rayonnant, les mains pressant avec satisfaction les avirons, on s'y rend. Deux autres barques, quelques canots d'écorce se disposent à suivre à la file. Ne con-

vient-il pas de souhaiter la bienvenue et de venir en aide aux visiteurs, des colons peut-être! Et puis, songez donc! Il y a longtemps qu'on ne s'est vu à pareille fête. Durant cette journée fortunée du 11 juin 1636, voilà qu'un deuxième navire jette l'ancre devant Québec! C'est un bonheur sans mélange qu'en ressent la petite population laurentine. Houp!... là!... Les embarcations gagnent déjà le large. Quelques minutes d'attente, et tous seront ici.

M. de Courpon n'est pas demeuré inactif. Il a donné des ordres. On lance sur le fleuve toutes les chaloupes disponibles du navire. On ne s'attend guère à Québec, il le sait, le capitaine, à recevoir tous les colons que renferme son vaisseau. N'y eût-il que les nobles familles Le Gardeur, Le Neuf du Hérisson, la Poterie, avec le personnel de leur maison, que cela ferait bien en tout quarante-cinq personnes. Et les pères jésuites? Et les autres colons? M. de Courpon est radieux! L'agréable surprise qu'il tient en réserve pour la colonie naissante! Cette nombreuse émigration normande qu'il a conduite au Canada est triée sur le volet.

Les embarcations approchent de plus en plus. Ah! quelle joie! Les Jésuites aperçoivent plusieurs des leurs. Vite à l'abordage! Les pères Adam et Quentin sautent vivement dans une barque. On s'étreint avec émotion. Près d'eux que d'exclamations s'entendent! Quelle confusion! Des paroles sonores et gaies s'échappent de ces promptes lèvres françaises! Les barques, les canots, les chaloupes se remplissent rapidement. Grand Dieu! Si l'on s'attendait à une pareille foule! Tant bien que mal, l'on se case, et, enfin, M. de Courpon descend dans la dernière chaloupe entouré de son équipage.

Attentif au bien-être de tous, le capitaine n'a porté que distraitement les yeux sur le conducteur de la chaloupe qui l'amène vers Québec. Son regard tout à coup tombe plus longuement sur lui. Il s'exclame:

M. DE COURPON

Jean Nicolet! Mais comment donc?

(*Il interroge des yeux.*)

JEAN NICOLET, *gaiement.*

Mais oui, mais oui, Jean Nicolet, en chair et en os. Pourquoi ne serais-je pas à Québec tout comme un autre, aujourd'hui? Trois-Rivières me reverra bien assez tôt, capitaine.

M. DE COURPON

Il y a du neuf, ici, à ce qu'il me semble. Qu'est-ce?

JEAN NICOLET

Rien d'autre, hem! que l'arrivée du nouveau gouverneur, Charles Huault de Montmagny. Le vaisseau qui nous l'a amené a jeté l'ancre ici, la nuit dernière.

M. DE COURPON

Ah! vraiment.

(*Triste, un peu songeur.*)

Ce pauvre Samuel de Champlain! Déjà remplacé! Il valait son pesant d'or, celui-là. Quel homme!...

JEAN NICOLET, *bas et ému,*

Oui, nous l'adorions ici...

(*Après, quelques instants de silence.*)

C'est heureux tout de même, capitaine, que vous apparaissiez aujourd'hui. Notre petite colonie festoie depuis le matin. Vous en aurez votre part.

M. DE COURPON, *souriant.*

Et j'ai conscience de la mériter, mon ami. Que dites-vous des nombreux passagers que j'ai guidés jusqu'ici, et qui seront bientôt de distingués personnages de Québec?

JEAN NICOLET

Je crie bravo, M. de Courpon. D'autant plus que je crois reconnaître l'accent normand. Ils sont de chez nous ces charmants colons. Allons, n'allez pas me démentir.

M. DE COURPON

En effet. Et de vieille noblesse normande. Les Le Gardeur ont été anoblis en 1529.

JEAN NICOLET

Oh! Oh!

M. DE COURPON

Le père Le Jeune est-il à Québec en ce moment, mon cher Nicolet?

JEAN NICOLET

Oui. Son âme surabonde de joie. Plusieurs missionnaires nouveaux arrivent, paraît-il.

M. DE COURPON

Ils répondent tous à l'appel, en effet, sauf le père Jogues, que l'on a retenu à l'île de Miscou.

On met pied à terre. Des scènes émouvantes se produisent. Les quelques sauvages présents retiennent le regard des enfants. Les petits s'effraient un peu. Charlot leur sourit bravement. Un petit Français ne doit jamais avouer qu'il a peur! Quelques présentations ont lieu hâtivement. Le gouverneur en personne a tenu à paraître sur la rive. Avec grâce, il donne rendez-vous à chacun, dans une heure, au fort Saint-Louis. Le père Le Jeune élève alors la voix et demande

qu'on le suive. On ira s'agenouiller quelques instants dans la chapelle de Notre-Dame-de-Recouvrance...

Là, le Te Deum est entonné par l'abbé de Saint-Sauveur. Sa voix magnifique de baryton s'élève dans un recueillement intense. Mais... que semble-t-il donc à M. et Mme de Repentigny? Cette voix, elle ne leur est pas inconnue? Marie Favery se penche et bien bas dit à l'oreille de son mari: "Quel bonheur, mon ami, c'est M. Le Sueur qui chante! Rappelez-vous cet excellent et jeune curé de Saint-Sauveur, dans le bourg normand de Thury." Et M. de Repentigny acquiesce de la tête.

Quelques instants plus tard, la grande salle du fort Saint-Louis est remplie d'invités aux aimables propos. M. de Montmagny accompagné de M. de Lisle, du sieur de Beaulieu, des principaux officiers de sa maison, circule de groupe en groupe. Affable, gracieux, de mine imposante, il plaît à tous.

Bientôt les groupes vont se resserrant, ici et là. On est hospitalier dans la Nouvelle-France, et chacun réclame la faveur de recevoir quelques hôtes. "L'installation sera forcément longue, explique-t-on. Il faut à chacun un gîte provisoire."

La plus ancienne famille du pays, celle de Marie Rollet, la veuve de Louis Hébert, premier colon canadien, fait tout de suite, et très gracieusement, valoir ses droits.

Marie Rollet, "la première Canadienne" ainsi l'a-t-on présentée à M. de Montmagny, est une grave et belle matronne d'une cinquantaine d'années. Près d'elle se tient son second mari, Guillaume Hubou, et son gendre Guillaume Couillard. Un peu plus loin, des jeunes gens et des jeunes filles assistent le sourire aux lèvres à ces

débats courtois. Il y a là Louise et Marguerite Couillard, Olivier Le Tardif, Jean Nicolet, d'autres encore.

Enfin l'on convient de certains arrangements, et chacun se hâte d'amener ses invités. Il ne reste plus dans la grande salle du fort que deux groupes, celui des jésuites, lequel s'attarde auprès du gouverneur, et le second que voici; Catherine de Cordé vient de refaire connaissance avec M. de Saint-Sauveur. Elle se sent profondément émue de retrouver au Canada cet excellent prêtre de ses amis. Près de M. de Saint-Sauveur se tient un couple charmant: Jean Bourdon, l'ingénieur de Québec, que tous nomment M. de Saint-Jean, et sa jeune femme, Jacqueline Potel. Ils ne sont mariés que depuis peu. Jacqueline Potel s'est tendrement penchée sur Perrine et sur Charlot.

JEAN BOURDON, *s'adressant à Catherine de Cordé.*

Madame Le Gardeur, aurons-nous l'honneur de vous recevoir chez nous? Vous y trouverez sans cesse M. Le Sueur, mon meilleur ami dans toute la Nouvelle-France. Il dirige en personne mes travaux d'agriculture.

CATHERINE DE CORDÉ, *hésitante.*

Je ne sais si je dois vous imposer mes petits compagnons, que je ne veux pas quitter, pourtant.

JACQUELINE POTEL, *timidement, sur un signe de son mari.*

Mais comment donc, Madame, n'est-ce pas entendu? Je les aime déjà beaucoup. Perrine, Charlot, suivez-moi, mes mignons.

Charlot, cependant, a une petite figure bien triste. Perrine lui demande tout bas: "Qu'as-tu?"

—Julien m'a quitté, pour jusqu'au jour après demain, répond l'enfant. C'est trop long.

—Voyons, Charlot, sois raisonnable. Puisqu'il va revenir, reprend Perrine.

Mais Charlot rit de bien bon coeur quelques instants plus tard. Jean Bourdon l'a soulevé et fait atteindre certains objets qui lui plaisent beaucoup: un petit arc sauvage et des flèches. Il a la permission d'apporter ces trésors.

CATHERINE DE CORDÉ

Je vous raconterai plus tard, mes amis, l'histoire de ces petits. Ils ne me tiennent par aucun lien de sang, quoique mon coeur les ait adoptés avec tendresse... Mais allons d'abord nous reposer puisque vous m'en faites l'offre si gracieusement.

Et au soir de ce beau jour, dans un coin obscur du couvent de Notre-Dame-des-Anges, à la lueur d'une bougie, un bon jésuite note dans "la Relation" destinée à ses supérieurs, les touchants événements du 11 juin 1636. Il dit:... "la quantité de familles qui vient grossir la colonie l'accroît notablement, celles entre autres de M. de Repentigny et de M. de la Poterie, braves gentilshommes... C'est un sujet où il y a à louer Dieu, de voir en ces contrées des Demoiselles fort délicates, des petits enfants tendrelets sortir d'une prison de bois, comme le jour sort des ténèbres de la nuit et jouir après tout d'une aussi douce santé, nonobstant toutes les incommodités qu'on reçoit dans ces maisons flottantes comme si on s'était promené à la Cour dans un carosse."



IX
Larmes séchées

Les deux premiers jours sont employés par les nouveaux colons à faire connaissance avec tous et à explorer les alentours. Perrine et Charlot sont accueillis avec une chaude sympathie.

Mais de nombreuses distractions ne peuvent consoler Charlot de l'absence de Julien. Et, en cet après-midi où il fait du beau soleil, pourtant, il est assis tristement sur le banc près de la maison de Jean Bourdon. Son arc et ses flèches sont à sa portée. Il est seul; Perrine vient d'entrer, appelée par la grand'mère Le Gardeur.

Soudain, Charlot ne fait qu'un bond. Il s'élance. Julien arrive doucement. Mais qu'a-t-il donc? Pourquoi est-il si sombre? Pourquoi le regarde-t-il avec ses gros yeux pleins de larmes?

Hélas! Charlot ne comprend que trop. Avec des sanglots il se cramponne au bras du matelot: "Non, non, je ne veux pas que tu partes, Julien. Non, oh! non."

Ses pleurs attirent l'attention. On vient. Madame de Repentigny, accompagnée de Perrine, s'avance rapidement.

"Que se passe-t-il?" dit-elle effrayée.

Perrine devine comme tout à l'heure a deviné Charlot. Julien doit partir. Elle entoure son frè-

re de ses bras et essaie de le calmer. Il résiste. Il est en proie à une véritable crise de désespoir. Julien l'idiot ne bouge plus. Seuls ses yeux ont un peu d'affolement. L'émotion, la gêne qu'il éprouve en présence de Mme de Repentigny le paralysent.

MADAME DE REPENTIGNY, *avec bonté.*

Vous partez, Julien? Où allez-vous donc? Vous m'en voyez étonnée. M. de Courpon que nous avons vu hier n'a pas soufflé mot de ce départ.

JULIEN L'IDIOT

Nous appareillons pour Tadoussac, Madame.

MADAME DE REPENTIGNY

Vraiment? Qu'y allez-vous faire mon ami?

JULIEN L'IDIOT

Je ne sais pas, Madame. Ça regarde mon capitaine.

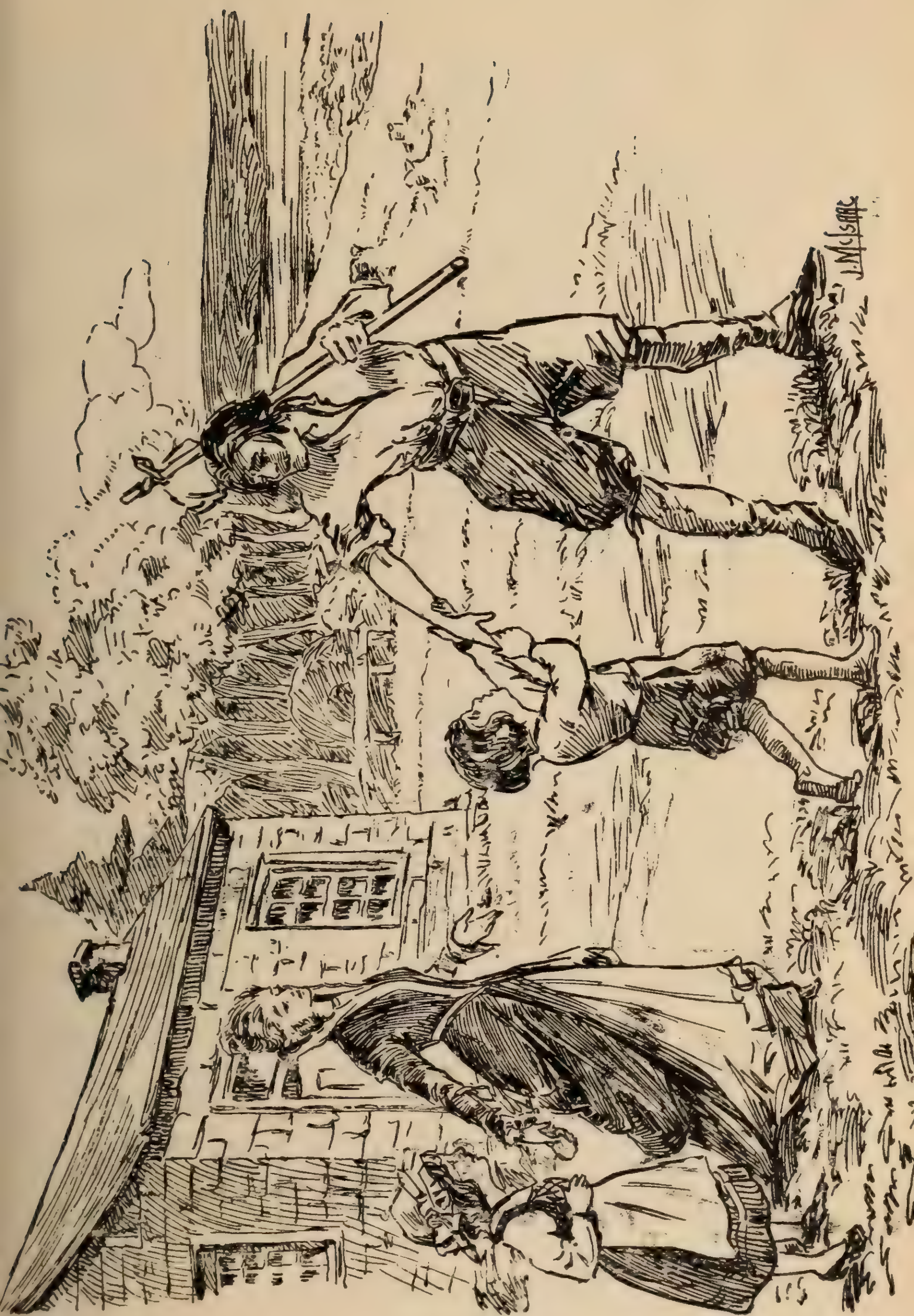
Madame de Repentigny réprime un sourire. Puis, caressant les boucles de Charlot:

MADAME DE REPENTIGNY

Allons, cher petit, console-toi. Nous irons le voir à Tadoussac, ton ami Julien. Un beau canot d'écorce nous y mènera.

Charlot ne répond pas. Des sanglots nerveux le secouent. Ses petits doigts s'accrochent, convulsifs, aux mains du matelot. Soudain, celui-ci saisit Charlot dans ses bras, et tout en le tenant serré contre lui, se laisse tomber sur le banc près de la maison. Doucement, bien doucement, il écarte du front de l'enfant les cheveux trempés de larmes. Il y appuie en tremblant ses lèvres. Puis sa tête, courbée sur l'orphelin, ne se relève plus.

Catherine de Cordé s'approche, appuyée au



bras de Jean Bourdon. Elle demeure interdite et regarde tour à tour les assistants.

CATHERINE DE CORDÉ *à sa belle-fille.*

Marie, que veut dire cette scène? Pourquoi se lamente-t-on ainsi?

MADAME DE REPENTIGNY

Chère mère, c'est le départ de Julien qui navre Charlot. Nous ne savons que faire.

(*A part, à Jean Bourdon.*)

L'amitié de ce matelot, un peu idiot mais très bon, pour notre petit protégé, est une des choses les plus touchantes que je connaisse. Sur le navire, il a veillé sur l'orphelin avec des soins inimaginables.

JEAN BOURDON

Ils sont gentils, madame, ces mioches, et fort attachants. Cela se comprend. Julien vient vous apprendre, sans doute, que le navire de M. de Courpon fait voile demain pour Tadoussac?

MADAME DE REPENTIGNY

Oui, et j'en suis, Monsieur, fort surprise.

JEAN BOURDON

Voici. Nous sommes à l'époque de la traite des fourrures, et un sauvage qui nous est arrivé, il y a quelques heures, nous signale l'arrivée imminente à Tadoussac, de quatre ou cinq cents Algonquins. L'équipage de M. de Courpon sera très utile là-bas.

Catherine de Cordé s'est assise près de Julien. Pensive, elle effleure avec des gestes doux les mains frémissantes de Charlot. Enfin elle se lève et se dirige vers Jean Bourdon.

CATHERINE DE CORDÉ

Mon cher hôte, pouvez-vous disposer d'une

heure et me la consacrer? Nous monterions sous votre escorte, ma belle-fille et moi, jusqu'au fort Saint-Louis. M. de Courpon doit y être.

JEAN BOURDON, *s'inclinant.*

Je suis à vos ordres, Madame.

MADAME DE REPENTIGNY, *à Jean Bourdon, avec un sourire.*

Cette bonne grand'maman nous prépare une douce surprise. Sa physionomie la trahit.

CATHERINE DE CORDÉ

Tut, tut, Marie. Sornettes que tout tout cela! Partons.

Une heure plus tard, Catherine de Cordé et Jean Bourdon sont de retour. La figure de l'aïeule resplendit. Le succès, évidemment, a dépassé ses espérances. Elle se glisse un peu lasse sur le banc. Julien et les enfants y sont demeurés. Aucun d'eux ne bouge. Charlot, épuisé par sa crise de larmes, s'est endormi sur l'épaule du matelot. Une de ses mains, toute crispée, tient encore fermement le col de Julien. Perrine tresse en soupirant une couronne de feuillage.

CATHERINE DE CORDÉ, *à Julien en lui faisant signe de ne pas changer de position.*

Julien, j'ai quelque chose d'important à vous communiquer. Vous changez de maître et de situation, mon ami, à partir de ce moment. Désormais, vous êtes à mon service et à celui de M. l'ingénieur. N'est-ce pas, M. de Saint-Jean?

(*Jean-Bourdon fait signe que oui.*)

JULIEN L'IDIOT, *inquiet.*

Je ne comprends pas, Madame. Qu'est-ce qu'il a dit mon capitaine? C'est lui qui commande, Madame. Pas d'autres.

CATHERINE DE CORDÉ, *patiemment.*

Voici, mon brave Julien. Ecoutez-moi avec attention. Votre capitaine vous commande de rester ici, de prendre soin de Charlot lorsque je le désirerai, et à d'autres heures de travailler sous les ordres de M. de Saint-Jean. Cela vous va-t-il? Suis-je plus claire que tantôt?

JULIEN L'IDIOT

Ah!... c'est mon capitaine qui...

(*Gravement.*)

Si mon capitaine a ordonné, Madame, il faut obéir.

(*Il rit soudain, mais sans bruit.*)

Ah! Ah! je reste avec mon petit ami alors... Ah! Ah!... il est bon, mon capitaine! Il pense à tout. Ah! Ah!...

JEAN BOURDON

Mon brave homme, c'est Madame...

(*désignant Catherine de Cordé.*)

...qui a un coeur compatissant. Vous devez à son intercession auprès du capitaine votre séjour au milieu de nous. Vous le devez à Madame seule.

(*Il appuie fortement sur ces derniers mots.*)

Lentement, bien lentement, la vérité pénètre dans l'esprit de l'infirme. Il tressaille. Avec un cri, et tenant toujours Charlot, il se jette aux pieds de Catherine de Cordé.

JULIEN L'IDIOT

Madame, Madame, je comprends!... Ah!...

(*sa voix rauque s'étrangle.*)

je me ferais tuer pour vous, Madame, pour vous... et les petits...

CATHERINE DE CORDÉ

Pauvre garçon! Je vous crois. J'ai confiance. Allons, remettez-vous, et expliquez toutes choses à Charlot qui s'éveille et nous regarde effrayé.

(*Elle fait quelque pas, puis se retournant.*)

Souvenez-vous pourtant de ceci, Julien. Vous répondez sur votre tête

(*elle sourit.*)

de la sécurité de ce petit. Ce sont les dangers qui l'entourent dans ce pays qui me font rechercher votre protection. Et puis,

(*elle attire près d'elle la petite fille.*)

ma Perrine ne peut toujours voir à ce lutin trop remuant. Je la réclame souvent. Tu m'es précieuse, enfant!

(*Elle la baise au front.*)





X

Les heures douces

—

"Où donc est passé Charlot, mignonne, je ne l'entends plus?" demande, quelques jours plus tard, Catherine de Cordé à Perrine.

Toutes deux, par ce chaud après-midi de juillet, cousent, assises près de la fenêtre s'ouvrant sur la forêt. Les Bourdon ont cédé à Madame Le Gardeur, au rez-de-chaussée, une pièce claire et très vaste. De beaux meubles apportés de France la garnissent. Il y a là des chaises à haut dossier dont les bois ajourés sont ravissants; une table "Renaissance" aux pieds sculptés; un cabinet en noyer orné au centre d'un travail en relief. Il enchante Perrine et Charlot. Ne représente-t-il pas un château à créneaux, aux tours élevés? Le pont-levis s'abaisse sous les sabots d'un coursier monté par un fier chevalier. "Il vient délivrer la princesse enfermée dans la tour," déclare Charlot émerveillé. Sur le pan à droite est fixé le tableau où revit l'ancêtre anobli des Le Gardeur, Jean, sieur de Croisilles. Au fond, une riche tapisserie rappelle une expédition en Terre-Sainte de Saint Louis, roi de France.

Perrine, aux paroles prononcées par Cathe-

rine de Cordé, se lève. Elle se penche légèrement au dehors.

PERRINE

Oh! Madame, Julien vient d'apparaître à la sortie du bois. Il tient dans sa main... un nid d'oiseau, je crois. Charlot saute de joie.

CATHERINE DE CORDÉ

Bien, bien. Laissons-les s'amuser en paix.

Mais Perrine ne quitte pas son poste d'observation. Elle regarde avec attention au loin. Puis, tout à coup, se retourne.

PERRINE

Madame, voici une visite pour vous. Trois jeunes filles descendent le coteau. Ah!... c'est votre petite-fille, Marie-Madeleine de Repentigny.

(*Perrine bat des mains.*)

Elle est accompagnée de ma grande amie Marie Le Neuf, et d'une autre dont je ne me souviens plus du nom. Quel dommage, Catherine, ma petite compagne, n'est pas avec elles!

Madame Le Gardeur sourit. Elle est heureuse de la diversion que lui apporte cette belle jeunesse qui l'entoure volontiers.

Quelques minutes plus tard, une main impatiente frappe à la porte, une voix claire, aux notes vives, se fait entendre.

"Grand'mère, grand'mère, vous êtes là?"

Perrine ouvre. Quelles gracieuses apparitions surgissent!... Marie-Madeleine de Repentigny que ses douze ans ne rendent pas très grave, court s'agenouiller auprès de Catherine de Cordé. Elle lui baise les mains; puis, tout en riant, lui enlève la fine pièce de lingerie à laquelle elle travaillait.

"Grand'mère, supplie-t-elle, nous venons causer."

Catherine de Cordé tend la main à Marie Le Neuf, une blonde aux yeux pensifs, puis à une brune menue, un peu pâlotte, mais fort gracieuse. On la lui présente. C'est Louise Couillard, la petite-fille de Marie Rollet, Madame Hubou. Les deux jeunes filles s'installent à contre-jour.

CATHERINE DE CORDÉ

Eh bien, petite friponne qu'as-tu à raconter?

Elle se penche, souriante, vers sa petite-fille, assise à ses pieds.

MARIE-MADELIENE, *se redressant.*

Grand'mère, c'est très sérieux. Ne souriez pas ainsi. Nous avons eu une aventure, n'est-ce pas, Marie, n'est-ce pas, Louise?

Les jeunes filles inclinent affirmativement la tête, un peu gênées de la confidence qui se prépare. Elles ont l'expérience des piquantes révélations que se permet leur amie.

CATHERINE DE CORDÉ, *s'effrayant.*

Aussi pourquoi, mes petites, vous aventurer seules jusqu'ici? Croyez-vous que je me pardonnerais si en me venant voir, il vous arrivait quoi que ce soit.

MARIE-MADELEINE, *riant.*

Vous n'y êtes pas du tout, grand'mère, oh! mais pas du tout. Allons donc! Nous n'avons couru aucun danger. Si cela était, les Iroquois mordraient maintenant la poussière. Nous...

(*elle s'interrompt.*)

CATHERINE DE CORDÉ

Oh! Oh!... Nous avons rencontré quelques preux, peut-être? Je crois qu'il n'en manque guère au Canada.

(*Elle regarde amicalement Louise Couillard.*)

MARIE-MADELEINE, *avec une moue.*

Grand'mère vous devinez toujours!

(*Puis l'embrassant avec vivacité.*)

Mais vous êtes une délicieuse bonne-maman! A vous on dit tout avec plaisir. Vos yeux sourient, même lorsque vous grondez.

CATHERINE DE CORDÉ

Flatteuse! Tout cela ne m'apprend nullement ce qui vous rend toutes trois si jolies et si roses. En votre qualité d'aînée, Marie, prenez la parole?

MARIE LE NEUF, *avec un léger embarras.*

Madame, Louise et moi ne saurions narrer notre récit avec la grâce qu'y mettra Marie-Madeleine.

LOUISE COUILLARD

En effet, Madame, Marie a raison.

La jeune fille paraît fort intimidée. Elle attire Perrine sur ses genoux et dissimule sa figure sous les boucles blondes de la fillette.

MARIE-MADELEINE, *moqueuse.*

Oh! quelle modestie, Mesdemoiselles!... Voici, grand'mère. Nous cheminions toutes trois vers votre demeure en causant gaiement. Nous venions vous rendre visite, et aussi, vous prier de nous céder Julien pour quelques courses chez des sauvages malades. En voici la preuve.

(*elle désigne deux paniers de provisions placés à ses côtés.*)

Nous cheminions...

(*Sa voix se fait plaisamment solennelle.*)

lorsque dans la clairière qui environne la maison de Madame Hubou nous nous trouvons en présence de trois jeunes hommes... trois beaux jeunes hommes, il faut dire la vérité, grand'mère.

(*Elle rit en se détournant un peu.*)

CATHERINE DE CORDÉ, *la menaçant du doigt.*

Tu sais, petite, il ne faut pas craindre que les Iroquois!

MARIE-MADELEINE, *avec une précocité comique.*

Je le comprends. Je me suis fait au dedans de mon coeur la même réflexion que vous, grand'mère! Trois beaux jeunes hommes, à la fois, c'est effarant!...

Marie Le Neuf et Louise Couillard se mettent à rire. Oh! ce rire! Frais, perlé, il fuse gentiment dans la pièce aux meubles sévères.

Jacqueline Potel apparaît. Ces voix cristallines l'attirent. La jeune femme reste friande de gaieté.

JACQUELINE POTEL

Puis-je entrer, Madame Le Gardeur?

CATHERINE DE CORDÉ

Certes! ma bonne Jacqueline.

JACQUELINE POTEL

Mon mari vient d'être appelé auprès de M. de Montmagny ainsi que M. de Saint-Sauveur. Ils apportent un échiquier, ce qui signifie que nous ne les reverrons que fort tard dans la soirée. Mais j'interromps une intéressante conversation?

CATHERINE DE CORDÉ

Ma petite-fille a toute l'éloquence de la jeunesse en face d'une heureuse rencontre.

MARIE-MADELEINE

Jacqueline, trois aimables Canadiens nous ont parlé cet après-midi. C'était exquis.

CATHERINE DE CORDÉ, *fronçant les sourcils.*

Comment, on s'est rapproché?

LOUISE COUILLARD

Jean Nicolet était parmi eux, Madame. C'est un ami de mon père. Il me connaît depuis... toujours.

MARIE-MADELEINE

M. Nicolet nous a regardées fort sévèrement, grand'mère.

LOUISE COUILLARD, *baissant la tête.*

Il avait raison, Marie-Madeleine. A l'époque de la traite, il n'est pas prudent de nous promener seules.

MARIE-MADELEINE

C'est ma faute.

(*Se frappant la poitrine.*)

ma très grande faute. Je me suis enfuie et vous m'avez suivie. Mais je ne regrette rien. Donc, M. Nicolet s'approche de nous et chapeau bas demande à Louise: "Comment, Mademoiselle, vous sortez sans escorte?" Louise s'est redressée fièrement devant le reproche. Nous aussi. Mais il se moquait bien de nos attitudes hautaines, M. Nicolet. Il a repris: "Permettez du moins que mes compagnons et moi vous suivions du regard, Mesdemoiselles?" Louise a acquiescé majestueusement de la tête. Il fallait voir cela. Oh! ce M. Nicolet, quel sourire s'est glissé sous sa moustache! Les deux frères Jean et Thomas Godefroy, — c'est bien cela, Louise? — se tenaient à quelques pas. Ils nous regardaient beaucoup. L'un d'eux, Jean, ne pouvait détacher son regard de...

MARIE LE NEUF, *l'interrompant.*

Oh! Marie-Madeleine, que de détails inutiles!

MARIE-MADELEINE, *malicieusement.*

Tu trouves, chère? Abrégeons alors. Je n'a-

joute que ceci. Grand'mère, le plus jeune des deux frères, Thomas Godefroy de Normanville ressemble vraiment à un jeune grec. Il est comme Jean, son aîné, un canotier incomparable et possède l'estime des sauvages pour son adresse aux jeux. Ai-je bien répété tes paroles, Louise?

LOUISE COUILLARD, *riant.*

Tu n'as rien omis.

JACQUELINE POTEL

Et tout cela est vrai. Je connais les jeunes Godefroy. Excepté Jean Nicolet peut-être, ou François Marguerie, Trois-Rivières ne possède pas de plus fins, de plus vaillants, de plus pieux gentilshommes. Et quels merveilleux truchements (interprètes) sont-ils tous! Nos missionnaires affirment qu'ils parlent les langues sauvages beaucoup mieux que les sauvages eux-mêmes.

Le grave et pur regard de Marie Le Neuf s'attache sur Mme Bourdon. L'éloge des frères Godefroy fait battre plus vite son coeur. "N'est-ce pas étrange?" songe-t-elle... Puis, voyant que son émoi est deviné par la perspicace Marie-Madeleine, elle redevient indifférente et se lève.

MARIE LE NEUF

Chère Madame Le Gardeur, il est temps, je crois, de nous mettre en route. Vous permettrez que nous entraînions Julien dans nos fugues charitables? Aussi Perrine et Charlot, s'ils le désirent.

PERRINE

J'irai avec plaisir.

(*Elle se lève et glisse sa main dans celle de Marie Le Neuf.*)

MARIE-MADELEINE

Si je vous tenais compagnie, grand'mère, durant leur absence?

(*Se tournant vers Mme Bourdon.*)

Vous resterez, amie Jacqueline?

CATHERINE DE CORDÉ, *regardant avec affection sa favorite.*

Je serai heureuse de te garder près de moi, petite. Et Jacqueline restera.





XI

Visites aux sauvages

—

Julien ne se fait pas prier pour accompagner les jeunes filles. Plaçant Charlot confortablement sur ses épaules, il suit les promeneuses de quelques pas. L'on est bientôt en pleine forêt. La marche devient difficile et le sentier se rétrécit. On ne s'en plaint guère. La fraîcheur de l'air, la forte odeur de résine qui s'échappe des pins, les oiseaux qui chantent, les mille bruissements et murmures que l'on perçoit, toute cette atmosphère particulière aux grands bois plaît aux promeneurs et décuple leur énergie. Une clairière apparaît. Deux cabanes en bois d'écorce y sont bâties. On se dirige avec empressement vrs la première dans laquelle demeure le protégé des Repentigny.

Il a nom Nahakhich. Au baptême que lui administrait le père Le Jeune, le 8 juillet dernier, il recevait le nom de Joseph. Son parrain, M. de Repentigny, sa marraine, Marie Favery, (Madame de Repentigny) le comblèrent à cette occasion de marques de faveurs. Un chapelet de jais et un collier en porcelaine firent surtout sa joie.

Mais la santé alors gravement compromise du sauvage en vient à s'altérer de plus en plus. Cela donne lieu à de nouvelles attentions. Pas un jour

ne se passe qu'un des membres de la famille Repentigny, ou Le Neuf n'accourre au chevet de Nahakhich. Les douces mains des femmes se chargent de mets légers et réparateurs, de pièces de literie...

Le père de Quen quitte peu, de son côté, le moribond. Trois fois le jour, on le retrouve près de lui, priant et l'instruisant. Ne connaissant que fort peu la langue sauvage, le jésuite se fait accompagner d'un des truchements de Québec, le plus souvent d'Olivier Le Tardif, "M. Olivier" ainsi qu'on l'appelle ordinairement. Ce jeune commis de la compagnie des Cent-Associés possède une âme d'apôtre, et vient en aide aux missionnaires autant qu'il le peut. Sage et brave, Olivier Le Tardif est, en outre, de tournure fort agréable. De grands yeux gris, une bouche souriante, un teint mat, une taille souple et haute, font la meilleure impression. De même que Jean Nicolet, Olivier Le Tardif est venu jeune dans la Nouvelle-France, vers 1618. Tous deux y furent amenés par Samuel de Champlain qui les tenait en grande estime et affection. Ils assistèrent à la prise de Québec, en 1629, par les Anglais. Ce fut Olivier Le Tardif, qui remit les clefs du magasin de la compagnie des Marchands, entre les mains des frères Kertk. De longs séjours chez les sauvages donnèrent à ces interprètes, avec la connaissance parfaite des idiomes des barbares, l'art de manier ces peuplades avec une dextérité et une sûreté étonnantes.

Un bruit de feuilles sèches remuées avertit le père de Quen de l'approche de visiteurs. Il apparaît à la porte de la cabane de Nahakhich et sourit à la vue des jeunes filles et de Perrine. Puis, se reculant quelque peu, il les invite à pénétrer à l'intérieur. Mais à Julien, toujours chargé

de Charlot, qui rit et babille, il fait signe de ne pas entrer, et de le suivre. Charlot a une moue significative. Il lui plaisait de voir Nahakhich. Et puis, ce pot de confitures qu'il tient dans ses bras depuis le départ de la maison et qu'il se promettait d'offrir lui-même, qu'en fera-t-il!...

Le père de Quen pince la joue rose de Charlot en hochant gaiement la tête. Les yeux de l'enfant expriment trop franchement sa déception.

LE PÈRE DE QUEN

Oh! comme tu m'en veux, Charlot!

CHARLOT

Père, regardez. Je ne pourrai donner au pauvre sauvage qui est malade de bonnes confitures. Ça n'est pas bien.

LE PÈRE DE QUEN, *gravement.*

En effet. Ça n'est pas bien. Je suis très coupable. Mais je vais expier mon crime en ta compagnie, enfant. Dès que les visiteuses seront sorties de la cabane de Joseph, nous irons avec M. Olivier voir un tout petit sauvage, guéri miraculeusement, il n'y a pas très longtemps, et baptisé par nous. Tu offriras à sa maman les confitures. Mais avant, asseyons-nous tous trois ici, je vais te raconter la belle histoire du nouveau petit chrétien.

Si Charlot est heureux! Une histoire! Bien vite, il se glisse auprès du jésuite qui, paternellement, le prend sur ses genoux. Et Julien l'idiot, satisfait du bonheur de Charlot, ouvre lui aussi des yeux curieux. Ce bon père doit parler fort bien, il en est sûr!

Les jeunes filles, à l'invitation du père de Quen, sont entrées dans la cabane. Nahakhich gît sur un lit fait de branches de sapin que garnissent de bonnes couvertures données par les Repentigny. Une peau de castor est étendue sur les pieds du malade. A ce moment une femme sauvage verse à boire à Nahakhich, tandis qu'Olivier Le Tardif, agenouillé à droite, soutient sa tête. Dans un coin de la chambre, un garçonnet de huit ans assemble sans bruit quelques copeaux.

Nahakhish aperçoit vite les visiteuses. Ses yeux ont une lueur d'attendrissement. Olivier Le Tardif se lève et s'avance vers elles.

OLIVIER LE TARDIF

Soyez la bienvenue, Louise, et vous aussi, Mademoiselle Le Neuf. Petite Perrine, vous apprenez à bonne école la vertu de charité!

(*Plus bas et s'adressant tout particulièrement à Louise Couillard.*)

Nahakhish me paraît plus mal aujourd'hui. Ne le trouvez-vous pas aussi?

Louise Couillard incline affirmativement la tête. Puis, devant le regard persistant et très doux du jeune homme, elle rougit. Entre eux existe depuis longtemps un vif sentiment d'affection. Quelque jour l'amour fleurira!

La femme sauvage s'approche à son tour. Marie Le Neuf et Louise Couillard lui remettent les provisions contenues dans les paniers: des oeufs, une gelée aux fruits, deux tourterelles.

On s'asseoit dans le plus profond silence. Les jeunes filles n'ont garde de refuser les galettes de maïs recouvertes de sirop de pruneaux qu'on leur présente. Telle est la façon, elles le savent, de pratiquer l'hospitalité chez les sauvages: d'abord, s'asseoir et manger en silence, puis procéder à l'entretien.

Les compatissantes visiteuses ne touchent qu'avec peine aux galettes gluantes. Elles les abandonnent au garçonnet qui s'approche d'elles, les yeux gourmands. Il les dévore avec avidité. Puis, constatant que les jeunes filles, comme lui, ont les mains poissées et semblent embarrassées, il leur explique, avec force gestes à l'appui, le moyen d'échapper à cet inconvénient. A maintes reprises, il passe ses deux mains dans sa chevelure huileuse et touffue; puis, point encore satisfait, il appelle le chien de garde et vivement frotte ses mains aux longs poils de l'animal.

Hélas! les jeunes filles, tout comme Perrine reculent devant ces moyens extraordinaires et douteux. Elles ont un regard de détresse vers la femme sauvage qui leur présente aussitôt la serviette d'honneur chez les Peaux-Rouges: quelques poignées de bois pourri, bien broyé! L'on s'y nettoie tant bien que mal.

Après quelques mots de sympathie au malade, Marie Le Neuf et Louise Couillard se lèvent. Olivier Le Tardif s'offre à les accompagner.

En quittant la cabane, Marie Le Neuf aperçoit la femme sauvage occupée à retirer et à mettre de côté sur une écuelle les coeurs des deux tourterelles.

MARIE LE NEUF

M. Olivier, voyez donc, l'on enlève les coeurs des tourterelles avant de les cuire. Pourquoi donc?

OLIVIER LE TARDIF, *riant.*

Les sauvages, Mademoiselle, ont un profond dédain de cet organe précieux des oiseaux. "Nourriture de femmes!" disent-ils.

MARIE LE NEUF

Quelle étrange manie!

LOUISE COUILLARD, *regardant de tous les côtés.*

Nous ne voyons ni le père de Quen, ni Julien, ni Charlot. Où donc sont-ils passés?

OLIVIER LE TARDIF

Avançons un peu. Je connais un coin de forêt qui plaît au père de Quen. Il s'y trouve quelques troncs de pins mousseux et fleuris "qui l'invitent à psalmodier, comme devant autant de belles stalles... Il se les figure par-

fois occupées," ajoute-t-il gaiement. L'imagination poétique du père de Quen, Mesdemoiselles, n'est jamais à court.

Bientôt, en effet, la voix flûtée de Charlot se fait entendre. Le père de Quen, dont l'ouïe est très fine entend, de son côté, les pas d'Olivier Le Tardif et de ses compagnes. Il s'empresse à leur rencontre.

Charlot le devance. Il a aperçu Olivier Le Tardif qu'il aime de tout son coeur.

CHARLOT, *courant les bras tendus.*

M. Olivier, M. Olivier, que je suis content!

OLIVIER LE TARDIF

Bonjour, petit.

(*Il l'embrasse puis le perche sur son épaule.*)

CHARLOT

M. Olivier, vous savez, vous allez nous conduire chez votre petit filleul, François-Olivier. Le père m'a raconté sa belle histoire, et je veux le voir.

OLIVIER LE TARDIF

Tiens, tiens, vous décidez tout très vite, M. l'impatient.

(*Se tournant vers le père de Quen.*)

Je suis attendu au magasin de la compagnie, père, il m'est difficile de faire cette visite.

LE PÈRE DE QUEN

Bah! nous n'y resterons que quelques minutes. Vous ferez ensuite les pas doubles, mon ami. Venez, je vous prie.

OLIVIER LE TARDIF

Evidemment si vous avez promis à Charlot en mon nom, me voilà lié.

Charlot bat des mains, puis câlin, ap-

puie sa tête sur celle d'Olivier Le Tardif. On se remet en marche.

PERRINE, *timidement.*

Charlot, tu me raconteras l'histoire du petit sauvage, n'est-ce pas? Plus tard, à la maison.

CHARLOT

C'est vrai, pauvre Perrine, tu ne sais pas, toi. Veux-tu entendre tout de suite? Ecoute. François-Olivier, qui était, petit, petit comme cela

(*Il montre son pouce.*)

vient à tomber malade. Il va mourir. Oh! son papa en est bien triste. Il court au couvent et ramène un bon jésuite chez lui. "Notre petit va être baptisé," dit-il à sa femme. "Non, non, dit-elle, cela va le faire mourir." Elle était pagaine, Perrine, c'est pour cela qu'elle ne voulait pas.

LE PÈRE DE QUEN, *avec un sourire.*

Païenne, petit. Pa-ï-enne.

CHARLOT, *docilement.*

Elle était pa-ï-enne: alors, le papa devint plus triste encore, et joignit les mains. "Mon Dieu, dit-il, si vous le voulez, vous pouvez guérir mon enfant." C'est la prière, cela, Perrine, m'a dit le père, du Saint-Turion de l'Evangile.

LE PÈRE DE QUEN, *riant de bon coeur.*

Le Centurion, Charlot. Voyons, ne crée pas de saints nouveaux. Ça n'est pas ton métier.

CHARLOT, *ravi de les intéresser.*

Alors le missionnaire dit à la femme sauvage: "Si je vous promets, avec la grâce de Dieu de guérir votre poupon, me laisserez-vous le baptiser?" — Oui, répond-elle. Et le père tint sa promesse, Perrine. Il baptisa le petit, et le bon

Jésus le guérit. Si la maman était heureuse! Et le papa, il pleurait très fort en baisant la croix et le chapelet du missionnaire. Quelques jours plus tard, la cérémonie eut lieu de nouveau à Notre-Dame-de-Recouvrance. Et c'est à ce moment-là, que François-Olivier est devenu le filleul de mon beau et bon ami, M. Olivier. Votre grand'mère, Madame Hubou,

(*il sourit à Louise Couillard qui marche près de lui.*)

a été sa marraine. Et puis... et puis, Perrine,... c'est tout.

OLIVIER LE TARDIF, *levant Charlot au bout de ses bras.*

Bravo! Charlot. Voilà qui est bien raconté. Mais nous voici chez mon filleul, je crois.

LE PÈRE DE QUEN

Tout juste. Voyez Prince et sa femme occupés à ramasser des fagots, à l'entrée du bois. Ah! ils s'avisent de notre présence. Quelle ouïe possèdent ces sauvages!

CHARLOT

M. Olivier, allons à leur rencontre, voulez-vous?

OLIVIER LE TARDIF, *complaisant.*

Volontiers, petit.

(*Au père de Quen.*)

Ne vous aventurez pas plus loin, père. Nous serons ici à l'instant.

Le jeune homme se met au pas de course, à la grande joie de Charlot, et rejoint les époux Prince. En quelques mots, il les met au courant du but de leur visite: apporter quelques bons mets, et s'assurer de la santé de François-Olivier.

La femme sauvage sourit, ses grands yeux noirs s'adoucissent. Puis, voyant les bras de Char-

lot tendus vers elle, elle s'approche, et prend le pot de confitures qu'il lui offre. Elle détache ensuite la courroie qui lui barre le front et soutient le sac pendu à son dos. Le petit François-Olivier repose dans ce sac. Il dort comme un loir. Charlot ouvre de grands yeux. Se peut-il que l'on dorme dans un semblable berceau! Et qu'il est noir et joufflu le poupon qu'on lui fait voir! Une main toute boulotte et chaude s'échappe du maillot. Charlot la saisit, la caresse, la colle contre sa joue. La femme sauvage pousse de petits grognements satisfaits et échange quelques mots avec Olivier Le Tardif. Mais le poupon grimace tout à coup, il geint. Alors, la maman, gravement, se prend à danser, remuant en tous sens le sac qu'elle replace sur son dos. Cette tactique réussit à merveille, François-Olivier referme paisiblement les yeux.

Quelques minutes plus tard, le missionnaire et les visiteurs sont installés autour de la cabane de Prince. Le poupon, bien éveillé cette fois, passe de bras en bras. Il a garde de larmoyer. Il semble heureux d'être pressé contre des coeurs français, ce dont en fait finement la remarque la femme sauvage. "Il vous appartient sûrement, déclare-t-elle, car il n'est content et nous sourit, qu'emmaillotté à la française."

Enfin, le père de Quen, sur un signe d'Olivier Le Tardif, donne le signal du départ. On promet de revenir, ce qu'approuvent fort Perrine et Charlot. La gentillesse du poupon sauvage les a ravis.



XII

L'incident du petit tambour

—

Le trente et un juillet au matin, un sauvage entre précipitamment chez Jean Bourdon. On est à déjeuner. Il annonce avec des gestes solennels que Joseph Nahikhich, le protégé des Repentigny, malgré les bons soins des Français et des "hommes de la prière," (les missionnaires), vient de succomber. "Que va-t-on faire?" Le sauvage hoche la tête et les regarde tous. Il a des craintes, ses compagnons non convertis méditent d'enlever le corps, afin de l'enterrer, suivant leurs coutumes, au Sault Montmorency.

Jean Bourdon se lève, le rassure, et lui ayant fait remettre quelques provisions, le renvoie. "Tout se passera bien, demain on y verra," déclare-t-il au sauvage.

En effet, le 1er août, au petit jour, le père Massé et un autre jésuite qui font le guet, aperçoivent le convoi de Joseph. Le corps est déposé dans un canot. Vite, le missionnaire descend sur la rive, priant au passage quelques soldats et le brave Olivier Le Tardif de l'accompagner. Longuement, gravement, le jésuite parle aux sauvages. Ceux-ci, têtes baissées, l'écoutent sans bouger d'a-

bord, puis, bientôt, confus, se retirent. Le père Massé a raison de leur entêtement et de leurs rites superstitieux. Nahikhich reposera en terre bénite sans avoir autour de lui, ni provisions, ni animaux domestiques, ni peaux de castor ou d'ours. Seul, l'écho des harmonieuses prières de l'Eglise bruira autour de sa fosse fraîchement ouverte.

Une heure plus tard, la cloche de Notre-Dame-de-Recouvrance se met à tinter. Les obsèques chrétiennes de Joseph vont avoir lieu. Quatre Français distingués s'avancent portant le corps: MM. de Repentigny, de Courpon, de Gand et de Castillon. A l'intérieur de la chapelle, Catherine de Cordé a près d'elle Perrine, Madame de Repentigny et sa fille, Marie-Madeleine, Madame Hubou (Marie Rollet), et ses deux petites-filles Louise et Marguerite Couillard. Toutes s'absorbent ainsi que d'autres colons, dans des prières apaisantes. Seul, Charlot n'est pas là. Il est demeuré à la maison sous la garde de Julien. Catherine de Cordé a redouté pour l'impressionnable petit garçon, ce spectacle funèbre. L'enfant dort mal depuis peu.

Au retour de la cérémonie, Catherine de Cordé et Perrine découvrent Charlot dans le jardin potager. Il rit de bon coeur. Julien se débat contre une guêpe avec de grands gestes d'effroi... Il va même jusqu'à brandir contre l'insecte, qui revient à la charge, tantôt son pistolet, tantôt son répète Charlot. Et il rit, rit.

Catherine de Cordé, à ce spectacle, est rassurée sur la santé de l'enfant et retourne à la maicouteau. "Mais ce n'est pas un Iroquois, Julien," son. Perrine s'approche de son frère. Elle l'embrasse.

CHARLOT, *d'un ton de reproche.*

Oh! petite soeur, tu ne m'as pas éveillé ce

matin. Où il est, maintenant, le bon Nahikhich?

PERRINE

Au ciel, Charlot. Il était pieux et bon.

CHARLOT

J'irai, dis Perrine, au ciel? Pas maintenant. Je veux rester longtemps près de toi, de Mme de Cordé, de Julien.

PERRINE, *s'asseyant dans l'herbe avec Charlot sur ses genoux.*

Tu iras au ciel si tu es bon, frérot. Si tu ne fais de mal à personne.

(Julien se rapproche et les écoute tout en sarclant un carré d'oignons.)

CHARLOT

Je ne ferai de mal à personne, Perrine, certainement.

(Après réflexion.)

Excepté aux Iroquois méchants. Plus tard je les tuerai tous avec un pistolet comme celui de Julien.

PERRINE

Il faut les convertir plutôt que les tuer, Charlot.

CHARLOT

Tu crois, Perrine? Même si je ne fais pas un missionnaire comme le bon père Jogues, mais un vaillant soldat comme M. Olivier. Il a déjà tué des Iroquois, M. Olivier, tu sais! Il l'a dit.

PERRINE, *elle hésite.*

Je crois qu'il vaut mieux ne pas tuer, ne jamais tuer, petit frère.

CHARLOT, *subtil.*

Mais Perrine, Julien dit aussi en parlant des

Iroquois: "Ces canailles ne méritent pas de vivre." Hein, Julien, tu as dit cela?

Le matelot ne répond pas et paraît confus.

PERRINE, *s'entêtant, ses yeux bleus deviennent lumineux.*

Quand même Julien dirait cela, Charlot, il vaut mieux ne pas tuer. Et les pauvres blessés,

(*elle frissonne.*)

que c'est triste aussi! Moi, vois-tu, je soignerai toujours, petit frère, mais je ne tuerai jamais, jamais.

CHARLOT, *relevant hardiment la tête.*

C'est que tu ne feras pas un homme comme moi, un beau chevalier.

(*Il écoute soudain.*)

Qu'est-ce donc que ce bruit? Tu entends, Perrine?

(*Battant des mains.*)

C'est le clairon, c'est le tambour. Oui, oui, c'est cela. Perrine, ma petite Perrine, viens, allons voir avec Julien ce qui se passe au fort Saint-Louis.

PERRINE

Je veux bien, si Madame Le Gardeur le permet.

CHARLOT

Allons vite le lui demander.

(*au matelot.*)

Julien attends-nous ici.

JULIEN, *saluant militairement.*

Oui, mon commandant.

Charlot s'amuse de cette réponse. Et, à son tour, prenant position, la main sur la couture gauche de sa mignonne culotte de velours, il lève la main droite et salue.

Catherine de Cordé est heureuse de procurer une distraction aux orphelins. Elle consent à cette promenade. L'on se met en route aussitôt. Charlot gambade et gazouille, refusant de se laisser porter par Julien. Le fort Saint-Louis est bientôt en vue. La foule des sauvages s'est massée à son entrée. Il y a là des Montagnais, des Algonquins, des Hurons, surtout des Nipissiriniens. Parvenu à une faible distance, Julien s'empare de Charlot, et malgré ses résistances, le tient ferme dans ses bras.

Le tambour cesse tout à coup. Une voix s'élève d'un groupe formé d'un capitaine montagnais, d'un chef huron, de Jean Nicolet, d'Olivier Le Tardif et des frères Godefroy. Julien et les enfants s'arrêtent près d'eux. Jean Nicolet est venu tout droit, en ce jour, des Trois-Rivières, afin d'accompagner ses amis les Nipissiriniens. N'est-il pas demeuré neuf années au milieu d'eux? N'est-il pas considéré comme un de leurs capitaines et admis au Conseil de la Nation? Naturellement, les frères Godefroy ont suivi leur ami dans ce voyage à Québec.

JEAN NICOLET, *très haut et s'adressant en langue sauvage à la foule.*

Mes amis, un pari vient de s'engager entre deux capitaines.

Il fait signe au Hurons et au Montagnais d'approcher.)

Celui-ci

(*désignant le Montagnais.*)

prétend que mon cher camarade, Thomas Godefroy de Normanville, que vous voyez à mes côtés, peut vaincre à la course. n'importe lequel d'entre vous.

(*Murmures et protestations.*)

Celui-là

(*désignant le Huron.*)

prétend, au contraire qu'il est impossible à qui que ce soit d'être aussi agile que vous.

(*Applaudissements et cris.*)

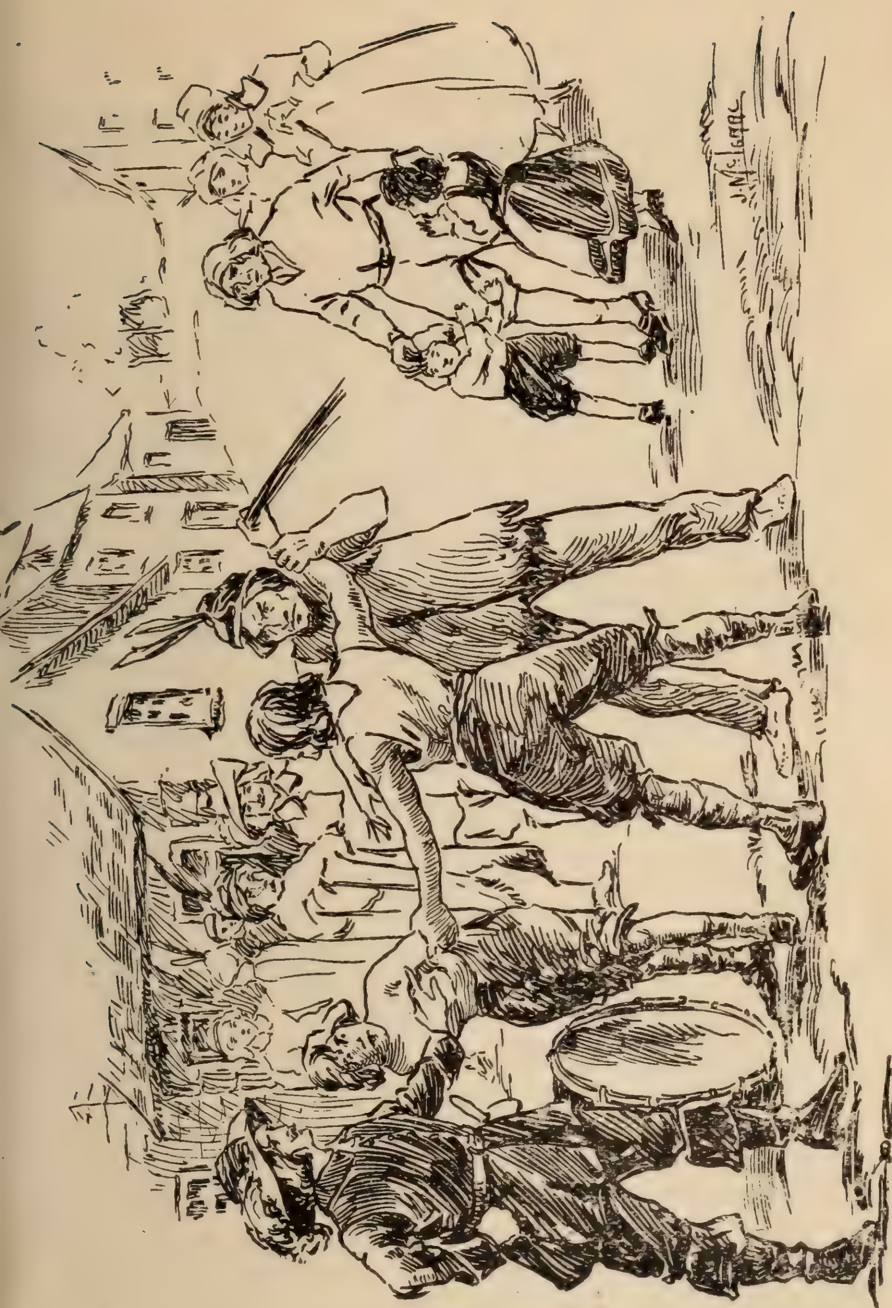
"Les Français, soutient de plus le capitaine huron n'avancent que comme des tortues." J'accepte le pari, mes amis, au nom de mon frère d'armes, Thomas Godefroy de Normanville. La course aura lieu aux Trois-Rivières, le 18 août prochain, avec la permission d'Ononthio (le gouverneur), qui sera présent. Avis en est donné à tous. J'ai dit.

Aux paroles de Jean Nicolet succèdent des cris, des bravos, des danses folles. Et ce bruit infernal est encore couvert du roulement des tambours.

Julien s'approche avec les enfants d'un petit tambour qu'il connaît. Il ruisselle de sueur. Il tape, tape, maugréant de tout son coeur contre les sauvages, dont les cris nuisent au rythme qu'il conduit.

Un Nipissirinien, furtivement, a suivi Julien. Emerveillé, il considère, lui aussi, le petit tambour. Ah!... Voilà que la tête du sauvage, trop rapprochée de l'instrument, gêne les mouvements de l'enfant. Déjà fatigué, à bout de patience, le petit tambour, soudain, applique rudement l'une de ses baguettes sur la tête du Nipissirinien, afin de le faire reculer. Le sang jaillit en abondance de la blessure. Le sauvage chancelle sous la force du coup.

Quelle rumeur s'élève aussitôt! Le chef des Nipissiriniens s'avance appelant Jean Nicolet. Tous deux s'enquièrent des faits et engagent publiquement la conversation. Un silence profond s'est établi.



LE CHEF NIPISSIRINIEN

Jean Nicolet, un des tiens a blessé notre frère; tu connais notre coutume: fais-nous un présent pour guérir la blessure.

JEAN NICOLET

Non, car il n'en est pas de même parmi les Français. Quand quelqu'un de nous fait mal, on le châtie. Cet enfant a blessé un de vos gens: il va être fouetté en votre présence.

Le jeune homme est amené. Mais les Nipissiriniens voyant qu'on le dépouille de ses habits et que les verges s'apprêtent à le frapper, crient, protestent, hurlent. "Ce n'est qu'un enfant, il n'a point d'esprit!" s'exclament-ils.

Enfin, un d'entre eux fend la foule, parvient près du coupable, se découvre les épaules, et jette sa robe sur le dos du petit tambour. Les yeux brûlants, la tête hautainement renversée, il interpelle celui qui tient les verges.

LE NIPISSIRINIEN

Frappe sur moi, soldat, mais tu ne toucheras pas à cet enfant.

"Ho! ho! ho!" vocifèrent de tous côtés les sauvages. Ils sont fort satisfaits de cette intervention du Nipissirinien.

Et alors, Jean Nicolet, bien heureux, lui aussi de n'avoir qu'à pardonner au coupable, prie l'exécuteur de laisser là les verges et de se rendre en toute hâte au fort Saint-Louis. Il en rapportera quelques présents.

La distribution se fait joyeusement. Seul, effondré au pied d'un arbre, le petit tambour sanglote convulsivement. Jean Nicolet le voit. Il s'approche, quittant un instant ses compagnons.

JEAN NICOLET, *frappant doucement sur l'épaule de l'enfant.*

Pourquoi pleurer ainsi, petit? C'est indigne du soldat que tu seras demain.

Le jeune tambour lève la tête. Il regarde, surpris, un peu révolté, Jean Nicolet. Comment! M. Nicolet ne comprend donc pas ce que c'est qu'une humiliation soufferte en présence des sauvages! L'interprète se met à rire. Il devine.

JEAN NICOLET

Allons, allons, console-toi. Redresse la tête. Tu es vif, mais fier, et l'on fera quelque chose de toi. Bah! qui d'entre nous n'a pas été fouetté à ton âge? Et l'on n'en devient pas moins brave, tu sais.

(*Il lui donne l'accolade.*)

Julien accourt en ce moment avec Perrine et Charlot. L'on entraîne le petit tambour dans la danse générale. Et la gaieté si naturelle à toute âme française, reparaît dans ses yeux.





XIII
Cas de conscience

—

Au dîner, chez les Bourdon, l'on s'égaie du babil des enfants. Ils s'empressent de raconter les péripéties de la matinée au fort Saint-Louis. Mais au dessert Charlot cesse tout à coup de parler. Son front se plisse. Ses yeux deviennent graves. Il semble méditer des choses profondes. L'abbé de Saint-Sauveur qui le considère à la dérobée s'en amuse fort.

Les grâces récitées, tous s'installent, sauf Mme Bourdon et Perrine, dans la piéce claire de Mme Le Gardeur. L'on s'accorde ces quelques minutes de détente avant de reprendre le long travail de l'après-midi. Charlot s'approche de M. de Saint-Sauveur. Sa jolie figure ne s'est pas détendue.

CHARLOT

M. l'abbé, je puis vous poser des questions?

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR

Oui, petit.

CHARLOT

Merci, M. l'abbé.

(*Il glisse un tabouret tout près du prête et s'asseoit.*)

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR

Ah!... Ce sont de graves cas de conscience que tu as à me soumettre, Charlot?

CHARLOT

Je ne sais pas, M. l'abbé. Mais vous m'expliquerez. Vous savez tant, tant de choses. Madame de Cordé dit: "M. l'abbé me tire sans cesse d'embarras. J'aime à lui demander conseil."

CATHERINE DE CORDÉ

En effet, Charlot. Un prêtre, qui est bon et pieux, est le meilleur des conseillers.

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR, *avec embarras.*

Hélas! Madame, suis-je ce prêtre bon et pieux dont vous parlez!

CHARLOT

Pour ça, M. l'abbé, vous l'êtes, c'est sûr, quand même vous n'auriez pas de cheveux blancs.

JEAN BOURDON, *riant.*

Ah! ah! Sagesse et cheveux blancs vont de pair avec toi, enfant.

CHARLOT, *blessé.*

C'est que M. le curé d'Offranville, chez nous, en Normandie, avait une tête toute, toute blanche, alors...

JEAN BOURDON

Ne fais pas la moue, petit. Nous blanchirons tous, va. Et assez tôt pour mériter ton admiration.

CHARLOT

M. l'abbé, vous savez, je pense beaucoup au petit tambour, à sa conduite vilaine de ce matin. Je pense aussi au pauvre sauvage. Comme son

sang coulait!... On ne voyait plus sa figure. Et puis il est tombé!... M. l'abbé, je trouve que M. Nicolet a bien fait de punir le petit tambour. Car l'on doit être puni lorsque l'on fait mal, n'est-ce pas?

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR

C'est un moyen de se corriger de ses défauts, Charlot.

CHARLOT

Alors, M. l'abbé, pourquoi les sauvages ne voulaient-ils pas qu'on frappât le petit tambour qui avait été méchant? Pourquoi ils disaient qu'il n'était qu'un enfant et sans esprit? Pourquoi, aussi, ils demandaient des cadeaux pour le guérir?

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR

Pourquoi tout cela, Charlot? Parce que ce sont des barbares, qui aiment aveuglément leurs enfants, et ne comprennent pas que l'on peut aimer beaucoup et aimer très mal en même temps. Ils ne savent pas, non plus, que tel l'on pousse dans la jeunesse, tel l'on demeure presque toujours. Ils ignorent les bienfaits d'une main vigilante, à la fois ferme et douce, qui vous redresse sans cesse. Qui donc, vois-tu, leur aurait appris les avantages de l'éducation?

(*L'abbé de Saint-Sauveur se lève et conduit Charlot près d'une large fenêtre.*)

Tiens, Charlot, vois cet arbre que M. de Saint-Jean (Jean Bourdon) a planté, il y a à peine un mois? N'incline-t-il pas déjà à gauche? Il faut que dès demain mon ami le relève, le soutienne, le fixe à un tuteur... Sinon, il suivra de plus en plus la pente mauvaise.

CHARLOT

Je comprends, M. l'abbé.

(*Inquiet et se campant bien en arrière.*)

Mais moi, je pousse droit, très droit, n'est-ce pas? Et Perrine aussi?

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR, *souriant et plaçant ses deux mains sur les épaules de l'enfant.*

Souviens-toi, mon bon petit, que c'est ton âme surtout qui doit devenir droite et ferme. Et pour cela tu dois avoir en horreur, le mensonge, la cruauté, l'esprit de vengeance.

CATHERINE DE CORDÉ, *à Jean Bourdon.*

M. de Saint-Jean, je crois que l'utile leçon que reçoit Charlot vous concerne également, à un autre point de vue. J'ai remarqué, moi aussi, les tendances dangereuses du jeune saule que vous avez pris en affection.

JEAN BOURDON, *s'approchant de la fenêtre.*

Vous avez raison, Madame. Je vais y voir. Qu'en penses-tu, Charlot? Veux-tu m'accompagner dans le bois? A nous deux nous découvrirons bien une perche solide pour y appuyer le saule en voie de perdition?

CHARLOT, *les yeux brillants.*

Allons tout de suite, M. de Saint-Jean.

(*Timidement.*)

Et Julien?

JEAN BOURDON

Va pour Julien. Il viendra puisqu'il est indispensable à ton bonheur.

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR, *surpris.*

Pourquoi vous déranger ainsi, cher ami? Je verrai moi-même à tout cela. Vous avez donc des loisirs maintenant?

JEAN BOURDON

Des loisirs! Allons, M. de Montmagny se

reprocherait de nous en donner en ce moment. D'abord, la reconstruction en pierre du fort Saint-Louis nous occupe, puis il y a le tombeau de Champlain à édifier. Entre nous, quel noble projet du gouverneur que celui-ci: enfermer les restes de notre bien-aimé Champlain dans un monument digne de lui.

CATHERINE DE CORDÉ

Le premier gouverneur de Québec a été inhumé sous la chapelle de Notre-Dame-de-Recouvrance, m'a-t-on dit?

JEAN BOURDON, *émue.*

Oui, Madame. Sous la chapelle bâtie par ses soins, à la suite d'un voeu. M. de Champlain a voulu remercier Dieu par l'intercession de sa sainte Mère, de la reddition du Canada à la France, en 1632.

L'ABÉ DE SAINT-SAUVEUR

Ah! Madame, M. de Champlain a été un grand capitaine, un merveilleux explorateur, un administrateur parfait, mais ce qu'il a été par-dessus tout, c'est un chrétien incomparable. Que Dieu l'ait en son saint paradis!

(*Il se signe.*)

JEAN BOURDON

Et bien, la chapelle de M. de Champlain construite, croyez-vous, Madame, que là se bornera notre tâche? Non. Nous avons ensuite "à tirer les alignements de Québec, afin que tout ce qu'on bâtira dorénavant soit en bon ordre." Nous gardons l'ambition, Madame,

(*Il rit.*)

que dans trois cents ans d'ici l'on ne trouve encore rien à changer. Mon cher abbé, des loisirs, cons-

tatez donc que nous n'en avons guère! Cependant je désire veiller moi-même sur cet arbre que j'ai planté, et vous remercie de votre offre.

(*Se dirigeant vers la porte et se retournant pour saluer.*)

A bientôt, madame? Cher ami, je vous reverrai dans une heure?

Jean Bourdon et Charlot sortent. Et naturellement, Julien, qui guette la sortie de l'enfant, devient de la partie. L'on s'enfonce dans la forêt.

CATHERINE DE CORDÉ, *qui a suivi Charlot des yeux.*

M. de Saint-Jean vient de rendre mon protégé bien heureux... Le cher petit, je m'y attache de plus en plus. Et à ma précieuse Perrine donc! M. l'abbé, vous avez toujours le projet d'écrire au curé d'Offranville au sujet des orphelins? Voyez-vous, je désire assurer leur sort s'ils n'ont aucun protecteur en France.

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR

Certainement, madame, j'écrirai à cet excellent et vieux prêtre que je connais.

(*Souriant.*)

Seulement la réponse tardera un peu.

CATHERINE DE CORDÉ

Qu'importe! Rien ne presse. Dans un an, si Dieu me prête vie, je les aurai encore près de moi. Sinon, mon fils Repentigny recevra mes instructions à leur sujet.

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR

Votre générosité, Madame, trouvera la Providence également généreuse. Vous vivrez de longues années, semant le bien autour de vous.

CATHERINE DE CORDÉ, *joignant les mains.*

Amen! Que Dieu vous entende, M. l'abbé!



XIV

Projet

—

Il est sept heures du soir. Une belle journée d'été vient de finir!... Dans le sentier en l'arrière de la maison des Bourdon, un jeune homme s'avance lestement. C'est Olivier Le Tardif. Il entre bientôt, l'air souriant, mystérieux. Aussitôt l'on fait cercle autour de lui dans la grande salle du rez-de-chaussée. Charlot se glisse près de son grand ami qui le prend sur ses genoux.

CATHERINE DE CORDÉ

M. Olivier, vous gâtez cet enfant. Qu'en ferons-nous bientôt?

OLIVIER LE TARDIF, *sévère.*

Madame, à la première incartade du petit, je lui retire toutes faveurs et mon affection. Vous entendez, M. Charlot?

CHARLOT, *bas.*

Je suis un bon petit garçon, allez, M. Olivier. Demandez à M. l'abbé. Depuis une semaine je n'ai pas été puni du tout.

OLIVIER LE TARDIF, *bas aussi.*

Bien, j'ai confiance.

JEAN BOURDON

Qu'avez-vous donc à nous raconter, Olivier?

(*Se tournant vers sa femme.*)

Jacqueline, ma mie, pas de travaux ce soir. Nous causons. Petite Perrine, soyez tout oreilles également.

JACQUELINE POTEL, (*Mme Bourdon.*)

L'un n'empêche pas l'autre, Jean, il me semble.

(*Elle sourit et plie son ouvrage.*)

JEAN BOURDON, *avec affection.*

C'est égal. J'aime à voir vos mains actives se joindre dans le repos.

OLIVIER LE TARDIF

Voilà, Mesdames, voici, M. l'abbé et chers amis. Un groupe d'amis, dont je fais partie, partira d'ici, après-demain, au petit jour, en route pour Trois-Rivières. La décision s'est prise irrévocablement il y a une demi-heure à peine. Alors, je me suis dit que peut-être quelques-uns d'entre vous désireraient se joindre à nous. Et je suis venu.

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR

C'est fort aimable à vous, Olivier. Mais dites, quel est ce groupe? Je suis tenté, je l'avoue, de m'y rallier.

JEAN BOURDON, *taquin.*

Quelques heures passées à la pêche dans ce lieu poissonneux, que sont les Trois-Rivières, quel ravissant projet n'est-ce pas, cher abbé?

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR, *riant.*

Je ne nie pas cette faiblesse, chez moi, Jean, allez. Je m'en excuse cependant en songeant aux apôtres de Jésus. Ils excellaient à la pêche. Et

le Maître les encourageait. Ne faisait-il pas déborder leurs filets? Rappelez-vous?

OLIVIER LE TARDIF

Bien riposté, M. l'abbé! Quel groupe se rend aux Trois-Rivières, me demandez-vous? La fine fleur du pays. Voyez. Les familles La Potherie, du Colombier, Repentigny,

(*s'adressant à Mme Le Gardeur.*)

vos petites-filles et votre petit-fils, Madame. Il y aura encore Mme Le Neuf et sa fille Marie, Guillaume Couillard et ses deux filles, Louise et Marguerite, quelques Hurons, deux soldats du gouverneur, et enfin... votre serviteur.

(*Il s'incline.*)

CATHERINE DE CORDÉ

Je me souviens maintenant. Mon fils Repentigny, m'a causé de ce projet. Depuis que les Michel Le Neuf se sont installés définitivement aux Trois-Rivières, l'on ne souhaite que ce plaisir d'aller leur rendre visite, et voir un peu ce côté du pays.

OLIVIER LE TARDIF, *avec déférence.*

Pourquoi ne pas nous accompagner, Madame?

CATHERINE DE CORDÉ

Hélas! je ne me sens ni assez robuste, ni assez jeune pour accomplir ce voyage. Et puis, ces frêles canots dans lesquels vous vous embarquez me font encore peur.

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR

J'y vais quant à moi, Olivier.

(*A Jean Bourdon.*)

Venez aussi, cher ami? Le gouverneur vous accordera bien cette permission.

JEAN BOURDON, *souriant.*

Et ma femme, croyez-vous qu'elle le permettra? Voyez ses signes de dénégation, sa frayeur!

JACQUELINE POTEL, *rougissant.*

Vous irez plus tard, Jean. Je souhaite, en effet, que vous ne me quittiez pas en ce moment. Qui sait? Certains évènements peuvent surgir... (*Jean Bourdon approuve de la tête, ses yeux deviennent lointains et doux.*)

OLIVIER LE TARDIF

Et Perrine? Et Charlot? Madame Le Gardeur, sous la surveillance expresse de Julien et de la mienne, vous les laisserez bien venir, n'est-ce pas? D'autant plus que ces petits ne seront pas les seuls enfants prenant part à l'excursion. Il y a aussi cette course aux Trois-Rivières, le 18 août prochain! On ne saurait manquer cette fête. Quatre nations sauvages y assisteront. Oui Madame, quatre, vraiment!... Quel spectacle inoubliable! Madame Le Gardeur je plaide ardemment pour Perrine et pour Charlot.

JEAN BOURDON

C'est donc sérieux, Olivier, ce pari dont a parlé Jean Nicolet? L'un des Godefroy va tenter cette aventure?

OLIVIER LE TARDIF

Comment! Mais vous savez bien, M. de Saint-Jean, que les sauvages prennent tout gravement et qu'il ne fait pas bon les tromper! Ou, c'est alors, "gare à votre peau!"

CATHERINE DE CORDÉ

Et ce jeune homme, Monsieur, ce brave enfant, ne redoute pas l'agilité reconnue des sauvages?

OLIVIER LE TARDIF

Normanville? Oh! non, Madame. En ce pays, voyez-vous, on ignore la peur. Il nous faut tous apprendre à ne jamais reculer, quelque difficile que soit la tâche.

(*Gaiement.*)

Bah! le soldat de Marathon, que valait-il auprès de notre ami!... Normanville sera le vainqueur de la course, j'en mettrais dix fois ma main au feu. Vous verrez, Madame.

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR

Quel enthousiasme!

OLIVIER LE TARDIF

Quelle amitié, voulez-vous dire, M. l'abbé! Nous sommes très liés les Godefroy, Nicolet et moi.

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR

Je sais, je sais.

CATHERINE DE CORDÉ

M. Olivier, j'hésite encore à me séparer de Perrine et de Charlot.

JEAN BOURDON, *sur un signe d'intelligence de sa femme.*

Pourquoi, madame? Il ne s'agit que d'un voyage de dix jours et sous bonne garde. Vous ne devez rien craindre, je vous assure.

CATHERINE DE CORDÉ

Eh bien, c'est oui, alors. M. de Saint-Jean, souvenez-vous que vous levez mes dernières hésitations. Vous partagez ma responsabilité.

JEAN BOURDON

Fort bien. Je me souviendrai, Madame.

OLIVIER LE TARDIF

Quelle joie manifestera le père Le Jeune à

notre arrivée! Il est à la résidence de la Conception, aux Trois-Rivières, depuis quelques semaines. Il y a aussi, vous le verrez, beaucoup d'animation au fort. La traite bat son plein. Nipissiriniens, Algonquins, Montagnais, Hurons encombrent le magasin. Le commerce des fourrures n'a jamais été aussi florissant. Nicolet, Hertel, les Godefroy ont beaucoup à faire. Et croyez-vous, l'on m'apprend en outre, que plusieurs prisonniers iroquois sont détenus, par les Hurons, tout près du fort. Entre autre, une jeune femme, dont le courage comble de stupéfaction ses ravisseurs. Les quatre premiers jours qui ont suivi sa capture, elle n'a pris aucune nourriture mais n'en a pas moins continué à marcher de l'avant, fièrement, sans une plainte. Nos pères vont intercéder pour elle. Ils méditent de la conduire en France. Une telle âme intrépide mérite de connaître les bienfaits de la religion et de la civilisation. N'est-ce pas aussi votre avis, M. l'abbé?

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR

Comment donc!





XV

L'excursion aux Trois-Rivières

—

Le 10 août, de très bonne heure, les excursionnistes s'interpellent joyeusement sur la grève. Aucun ne manque à l'appel. La température est douce, une brise légère plisse la surface de l'eau, et gonfle les voiles dont on a garni quelques chaloupes. Tous n'ont pas l'habileté des sauvages à manier l'aviron, et le vent aidant, les embarcations fileront mieux avec le secours des voiles.

Olivier Le Tardif, suivant sa promesse, prendra place dans un canot en compagnie de Perrine et de Chalot. Le petit Jean-Baptiste de Repentigny, qui s'est accroché avec empressement à l'une des mains du bon Julien, les suivra. Mme de Repentigny n'a accédé qu'avec peine à cet arrangement. Mais la présence d'Olivier Le Tardif auprès des enfants la rassure.

Tandis que tous s'installent, soit dans un canot, soit dans une chaloupe, que Guillaume Couillard et Olivier Le Tardif offrent leur aide et

distribuent des avis, une altercation s'engage entre Julien l'idiot et le Huron désigné pour conduire le canot d'Olivier Le Tardif.

Julien refuse malgré la pantomime expressive du sauvage de retirer ses souliers à clous avant de s'embarquer. Il maugrée entre ses dents et louche de façon terrible du côté du Huron. Celui-ci, les bras croisés, demeure impassible. La mauvaise humeur de Julien ne l'affecte pas. Mais il suffit que le matelot fasse un pas dans la direction du canot pour qu'aussitôt, il lui barre le passage. Les yeux de l'idiot roulent bientôt menaçants. Ah! ça, reculera-t-il devant ce Peau-Rouge? Non, il usera de violence s'il le faut. Et puis, les rires des enfants, tout près, joints au calme de ce sauvage commencent à lui échauffer le sang. Il tente un dernier effort, le poing subitement levé. Le Huron, plus vif que lui, le devance encore près du canot, et, sans broncher, attend le coup.

Alors Perrine intervient. Doucement, elle abaisse le bras de Julien. De sa voix chantante, la mignonne le réprimande.

PERRINE

Oh! Julien, pourquoi t'emporter ainsi? Tu es tout rouge, sais-tu? C'est mal.

JULIEN L'IDIOT

Ce moricaud-là, cette sale tête, cet emplumé, de quoi se mêle-t-il? Qu'est-ce que mes souliers lui font, mademoiselle Perrine, voyons? S'il n'en a pas, le païen, est-ce ma faute?

PERRINE, *avec reproche.*

Julien, toi qui es si bon, comment peux-tu parler ainsi? Ce sauvage n'a pas l'air méchant du tout. Il ne te comprend pas et tu ne le com-


J. McIsaac

prends pas, voilà. Peut-être, aussi qu'il a reçu des ordres. Attends M. Olivier. Il t'expliquera. Tiens, le voici.

Le jeune homme s'approche à la hâte. Canots et chaloupes, autour de lui, filent allègrement. Son tour est venu. A la vue de l'interprète le sauvage se ranime et prononce dans sa langue quelques mots. Olivier Le Tardif se retourne vivement, considère Julien toujours renfrogné, regarde les souliers du matelot, puis éclate de rire.

OLIVIER LE TARDIF

Julien, est-ce vrai, tu refuses d'entrer pieds nus dans le canot?

JULIEN L'IDIOT

Pourquoi cette petite cérémonie, M. Olivier?

OLIVIER LE TARDIF

Parce que les sauvages craignent sans cesse pour leurs frêles canots d'écorce. C'est la coutume et nous nous y faisons tous.

(*Haussant les épaules.*)

J'ai mis des brodequins pour ma part. Allons, Julien, conforme-toi.

JULIEN L'IDIOT

Oui, M. Olivier. Mais vrai, c'est pas pour obéir à ce noiraud.

OLIVIER LE TARDIF

Tu en verras bien d'autres! Et puis songe aux missionnaires qui se sont soumis sans plainte à tant d'autres exigences. Le père de Brébeuf dans une expédition s'est fort meurtri les pieds, un jour, en faisant du portage sur des cailloux aigus. Il avait dû, lui aussi, enlever ses souliers.

Durant cette courte conversation chacun se case. Julien, en matelot expérimenté, s'empare

de l'aviron. Le Huron le regarde, étonné, puis reconnaissant l'habileté de Julien à manier la rame, il se met à rire et à approuver de la tête.

OLIVIER LE TARDIF

Julien, regarde ton ennemi. Le voilà maintenant ton ami. "Tu te sers de l'aviron mieux que lui," me souffle-t-il. Et ceci n'est pas un petit compliment de la part d'un sauvage.

JULIEN L'IDIOT, *sans se retourner.*

C'est bon, M. Olivier, qu'il garde son sourire et ses compliments. Ça lui apprendra à grimacer sur mes souliers de chrétien.

Vers deux heures de l'après-midi, on fait halte. La gaieté rayonne sur toutes les figures. Le voyage s'effectue si bien, aucun Iroquois n'apparaît sur les rives, le temps est clair, la chaleur ne se montre pas excessive, un bon vent pousse... Dans ces conditions un repas et une petite sieste sont fort appréciés et l'on se rembarque en chantant. Les yeux d'Olivier Le Tardif brillent. Il lui a été loisible de causer avec Louise Couillard, qui s'en est montrée joyeuse. "Comme il l'aime cette gracieuse Louise, tous les jours davantage," songe-t-il. Le jeune homme rêve... Tout à coup, la voix forte de Julien l'interpelle.

JULIEN

Un grain, M. Olivier. Et ça vient drû. Nous l'aurons sur le dos si nous ne débarquons pas.

Des premières chaloupes on s'avise aussi du danger. Le tonnerre, dans le lointain, gronde.

En un instant, tous sont sur la grève et les sauvages aidés des soldats dressent quelques abris en bois d'écorce. On s'y range. Olivier Le Tardif allume un feu avec des branches desséchées que lui apporte Julien. "Cela chassera les

moustiques, et l'orage fera le reste," explique-t-il. On taquine le jeune homme qui reçoit déjà la pluie. Sa gentillesse est perdue.

Mais à l'averse succède un orage, qui persiste une heure, deux heures. Le soleil, lorsqu'il reparaît, est bas à l'horizon. On ne peut songer à se remettre en route. Impossible, d'ailleurs, de trouver pour cette première nuit passée à la belle étoile une rive plus secourable, une grève au sable plus doux.

Le soir descend, calme, apaisant. Le voisinage des grands bois, rafraîchis et parfumés par l'orage, agit sur l'humeur de tous. L'on cause presque gravement. Les cinq petits: Marie de la Poterie, Catherine et Jean-Baptiste de Repentigny, Perrine et Charlot s'amusent aussi sans bruit. Lorsque l'heure du repos sonne, fillettes et garçonnets défilent devant l'abbé de Saint-Sauveur qui marque leur front pur du signe de la croix. Mesdames de Repentigny et de la Poterie veillent durant quelques instants auprès des petits lits en sapin improvisés. Puis elles s'éloignent avec un sourire. Julien l'idiot s'est étendu à l'entrée de la tente des enfants. Deux pistolets à la ceinture, une hache à la main, le matelot défie tous les dangers. "Qu'une de ces canailles d'Iroquois vienne, a-t-il dit tout à l'heure aux enfants, je lui fais son affaire sans qu'il puisse crier: ouf! Je ne dors que d'un oeil, moi!" Et les petits, émerveillés, sont restés bouche bée devant cette bravoure. Dans leurs rêves, ils revoient Julien. Il est devenu un bon géant qui ne dévore pas les petits enfants, mais les protège...

Peu à peu tous se sont également retirés. L'on dort confiants sous la garde des soldats du gouverneur, qui se relèvent de deux heures en deux heures.

Les voix enfantines ont été les premières à s'éteindre, elles sont les premières à s'élever au petit jour. Et vite les courses sur la grève. Bambins et bambines s'ébattent dans le soleil et la radieuse clarté d'un beau jour. Qu'il fait bon par ce matin d'or enfoncer de petits pieds nus dans le sable. Des coquillages nacrés brillent ici et là. On en fait une cueillette.

L'abbé de Saint-Sauveur et M. de Repentigny apparaissent les premiers. Ils s'égaient de la joie des enfants. Le petit Jean-Baptiste de Repentigny se dresse soudain en face de son père, l'air mystérieux.

JEAN-BAPTISTE DE REPENTIGNY

Père, vois Julien. Il n'a dormi que d'un oeil cette nuit. C'est difficile cela. Est-ce que tu le peux, toi, petit père? Moi, non.

Et l'enfant contracte sa jolie figure, fermant un oeil tout en essayant de maintenir l'autre ouvert. On rit ferme autour de lui. Mais Julien s'inquiète. "Au juste, pense-t-il, qu'est-ce que ça veut dire dormir d'un oeil?"

M. DE REPENTIGNY

Ecoutez, petits, il faut être grand et fort pour réussir cela. Plus tard ce ne sera qu'un jeu pour vous. Et Julien connaît le secret.

Le matelot respire, soulagé. "Ce grand seigneur, comme il répond facilement à une question embarrassante," marmotte-t-il.

On se met de nouveau en route. Deux jours se passent, encore agréablement, certes! Dans l'après-midi du troisième jour, vers les cinq heures, on est en vue des Trois-Rivières. Les soldats arborent le drapeau blanc, et embouchent leurs trompettes. On répond aussitôt du fort. Quelques minutes plus tard, les embarcations qui

glissent sur la grève, sont saisies par des mains empressées.

Le père Le Jeune et le gouverneur, M. de Chateaufort, s'avancent d'abord. Qu'ils sont heureux de serrer la main à tous! Puis, voici Jacques Hertel, Adrien DuChesne, le chirurgien de l'Habitation, MM. de Malapart et de Maupertuis... Ah! de la falaise, à gauche, qui donc accourent, lançant leurs chapeaux et criant: "bravo, bravo!" Jean Nicolet et les inséparables frères et cousin Godefroy. Plus lentement descend aussi Michel Le Neuf du Hérisson tenant par la main sa petite fille, Anne. Des sauvages se rassemblent tout près, et manifestent leur joie de voir les Français si affectueux les uns envers les autres. Ils dansent et poussent des ho! ho! sans fin.

M. DE REPENTINGY, *s'adressant au P. Le Jeune et à M. de Chateaufort.*

Mon révérend père, Monsieur le gouverneur, quelle cordiale réception! Merci, merci!

MICHEL LE NEUF DU HERISSON, *à sa mère et à sa soeur.*

Quelle bonne pensée de venir voir si tôt mon installation. Allons venez vite, frayons le chemin.

(*Se retournant et à haute voix.*)

Il est entendu que M. et Mme de Repentigny, leurs enfants, mon ami la Poterie, sa femme et sa fillette trouveront place sous mon toit.

(*Riant.*)

Et aussi tous ceux qui le désireront. Il y a, certes, gîte pour tous chez nous.

JEAN NICOLET, *moqueur.*

Mes félicitations, M. du Hérisson. Mais vous nous laisserez bien quelques invités?

D'autres protestations suivent. Et l'on décide. L'abbé de Saint-Sauveur se retirera au couvent de la Conception. M. du Colombier, Guillaume Couillard et ses deux filles à l'Habitation, Olivier Le Tardif, Julien et Charlot chez Jean Nicolet. Marie Le Neuf a réclamé Perrine. Charlot fait une moue. Se séparer de Perrine!... Perrine de son côté, semble indécise. Mais comme il sera bien gardé son frérot, elle le voit. Le sourire d'Olivier Le Tardif qui lui fait signe de s'éloigner, est très rassurant.





XVI

La maison de Jean Nicolet

—

Le lendemain la pluie tombe. Il faut remettre à plus tard la visite de la place. Durant l'après-midi, on projette tout à coup de surprendre le père Le Jeune que l'on sait chez Jean Nicolet. Le jésuite porte à ce dernier la plus vive affection. L'on vient d'ailleurs de fermer les magasins de la compagnie et l'on y retrouvera également les Godefroy, Le Tardif, d'autres peut-être... "La bonne petite Perrine pourra revoir son frère," ajoute Mme de Repentigny, qui a surpris quelques larmes dans les yeux d'azur de la fillette.

Jean Nicolet ouvre sa porte, quelques minutes plus tard, à une fort brillante compagnie!...Avec sa courtoisie habituelle, il fait les honneurs de sa modeste maison. On s'attarde autour de la bibliothèque. M. de Repentigny considère avec surprise les livres austères du jeune homme. Qu'aperçoit-il, entre autres? "La découverte des Portugais aux Indes Occidentales;—L'art de naviguer;—Un livre pour tirer l'épée;—Les métamorphoses d'Ovide, mises en vers;—Une relation de la Nouvelle-France;—Le recueil de gazettes des années

1634 et 1635;—Le Secrétaire de la Cour;—l'Horloge de dévotion;—L'adresse pour vivre selon Dieu;—Les éléments de logique;—Deux livres de musique;—Une vie des saints;—L'histoire des Indes Occidentales..."

M. DE REPENTINGY

Mon cher Nicolet, vous ne manquez de rien au Canada. Voilà, ma foi, un excellent choix de livres.

JEAN NICOLET

Les soirées d'hiver sont longues, cher Monsieur. Vous en jugerez bientôt vous-même. Alors, on se penche sur quelque bon traité.

LE PÈRE LE JEUNE

Et l'on écrit aussi. Tenez, voici les mémoires de ce jeune homme sur les Nipissiriens. On veut bien me les confier.

OLIVIER LE TARDIF

Et le récit de votre expédition dans le Wisconsin, Nicolet, où est-il ce mémoire?

JEAN NICOLET, *haussant les épaules.*

Oh! celui-là, les notes, Dieu merci, en ont été remises à Champlain! Je n'y pense plus, Olivier.

Marguerite Couillard dont les yeux noirs, pleins de feu, ne quittent pas Jean Nicolet s'approche avec Marie-Madeleine de Repentigny. Marguerite Couillard forme un contraste piquant avec sa soeur, la timide et discrète Louise, qui cause un peu plus loin avec Marie Le Neuf, Jean et Thomas Godefroy. Marguerite est robuste, très élancée pour son âge. Elle est brune, vive, et s'exprime d'un petit air assuré. Marie-Madeleine de Repentigny a trouvé là une compagne chère à son coeur espiègle.

Marguerite Couillard, d'un ton qui s'adoucit,

s'adresse à Jean Nicolet, qu'elle aime de tout son coeur, cela n'est plus un secret pour personne! Le jeune homme feint toujours de ne pas le remarquer. Ce n'est encore qu'une gamine, cette jolie Margot!

MARGUERITE COUILLARD

Oh! Jean, mon ami Jean, racontez-nous votre arrivée chez les Ouinipigons, au fond de la baie Verte.

(*Elle se tourne avec respect vers le P. Le Jeune.*)

Père, n'est-ce pas que cette aventure est unique. Allez, Jean, je vous prie, allez?

JEAN NICOLET, *riant.*

Voyez-vous cette Margot! Et si je refuse de capter à mon profit l'attention de mes hôtes?

MARGUERITE COUILLARD, *avec une moue.*

Alors, je ne vous aimerai plus.

OLIVIER LE TARDIF, *taquin.*

Et c'est possible, Margot?

Marguerite Couillard se détourne, un peu vexée! Mais on vient à la rescousse de partout. Et bientôt Jean Nicolet, l'explorateur, est forcé de se rendre. Avant de commencr son récit, il fait voir à ses visiteurs le costume qu'il portait le jour de son arrivée chez les Ouinipigons. La robe est en beau damas de la Chine, toute parsemée de fleurs et d'oiseaux de toutes sortes.

JEAN NICOLET

Vous êtes étonnés, sans doute, à la vue de ce costume fantasque. C'est que Samuel de Champlain, — et moi aussi, du reste, — croyions découvrir quelques mandarins chinois en ces contrées lointaines, où aucun d'entre nous n'avait encore pénétré. Cela me servit. Ayant envoyé

chez les Gens de Mer, ou Ouinipigons, quelques messagers avec des présents, afin de les disposer à bien me recevoir, on me dépêche aussitôt plusieurs jeunes gens. "Ils accourent, disent-ils, au-devant de l'homme merveilleux." Ils me conduisent, portant tout mon bagage. Je m'avance gravement au milieu de l'escorte, revêtu de la robe que vous voyez, tenant à chaque main un pistolet que je décharge et recharge tous les dix pas. Quel émoi! Dès qu'on m'aperçoit femmes et enfants fuient, criant: "Nous avons vu un homme porter le tonnerre en ses deux mains." Cependant, une assemblée est rapidement organisée. Quatre ou cinq mille hommes y assistent. Puis, chacun des capitaines donne son festin. A l'un d'entre eux on servit, au moins, cent vingt castors.

LE PÈRE LE JEUNE

A la bonne heure! Plus les sauvages festoient, font "tabagie," mieux disposés ils deviennent. Votre mission a sans doute réussi au-delà de vos désirs, mon ami?

JEAN NICOLET

Oui. Les Gens de Mer acceptèrent mes offres de paix tout comme les avaient acceptées auparavant, sur mon passage, plusieurs tribus sauvages: les Cheveux-Relevés, les Castors ou Nez-Percés, l'une des plus nobles nations sauvages du Canada, et les peuples de la Folle-Avoine.

M. DE REPENTINGY

Quels noms bizarres! Mais sans doute mérités!...

(*On rit.*)

M. DE LA POTERIE

A quelle distance de Québec habitaient les Gens de Mer, Nicolet?

JEAN NICOLET

A quatre cents lieues, environ.

M. DU HERISSON

Hum! Vous n'accomplissiez pas là un voyage facile.

M. DE REPENTINGY

Hardiesse d'explorateur!

LE PÈRE LE JEUNE

N'en doutez pas, Messieurs. Le père de Brébeuf qui fut le compagnon de route de Nicolet, jusqu'à l'île des Allumettes, m'a raconté qu'arrivés à cet endroit, on avait fait pas moins de trente-trois portages, traîné les canots plus de cinquante fois. Le père de Brébeuf, un colosse rompu à toutes les fatigues, a néanmoins cru bon d'ajouter, ce qui est à sa louange comme à celle de notre hôte: "Jean Nicolet, en son voyage qu'il fît avec nous jusqu'à l'Ile souffrit tous les travaux d'un des plus robustes sauvages." Et notre voyageur, arrivé à l'Ile des Allumettes, était loin d'être parvenu au terme de son expédition.

JEAN NICOLET, *fronçant les sourcils.*

Père, assez, épargnez-moi.

(*Puis ouvrant un bahut, il en sort une toile qu'il déplie sur une table.*)

Tenez, voici la carte dessinée par Samuel de Champlain, quelques jours avant mon départ. Voyez comme notre gouverneur n'a rien omis dans l'itinéraire à suivre. Les petites marques rouges, ici et là, sont de lui.

Tous se penchent avec intérêt sur la carte et le silence se fait. Une exclamation de Charlot retentit à quelques pas. Sous la direction de Julien, les deux petits garçons: Charlot et Jean-Baptiste

de Repentigny, les quatre petites filles: Perrine, Marie de la Poterie, Catherine de Repentigny, Anne du Hérisson, procèdent à l'examen des instruments de pêche et de chasse pendus aux murs. C'est une réflexion de Julien qui fait sursauter Charlot.

"Oh! Julien, voyons, c'est impossible, ce que tu nous racontes-là!" s'écrie-t-il.

—C'est impossible, certes, reprennent en choeur les enfants.

THOMAS GODEFROY DE NORMANVILLE, *s'approchant d'eux.*

Qu'est-ce qu'il y a donc, petits?

Depuis quelques minutes le jeune homme ne cherche qu'à s'évader du groupe formé par Marie Le Neuf et son frère Jean, Louise Couillard et Olivier Le Tardif. Entre ces deux couples qui n'ont des yeux que les uns pour les autres, il ne se sent guère à l'aise. "C'est évident, je suis de trop," songe-t-il avec un sourire.

CHARLOT

Venez, s'il vous plaît, M. de Normanville. Voyez, Julien nous assure qu'avec cet instrument de pêche, ici, à votre gauche, on peut prendre des poissons grands comme lui, Julien. C'est impossible n'est-ce pas?

JEAN-BAPTISTE DE REPENTIGNY

Ce serait une baleine.

ANNE DU HERISSON, *mystérieuse.*

Celle de Jonas.

CATHERINE DE REPENTINGY, *avec dédain.*

Anne, le prophète Jonas n'habitait pas le Canada.

MARIE DE LA POTERIE

Et puis, la baleine doit être morte comme Jonas.

PERRINE, *souriant.*

Si nous faisions silence? M. de Normanville va nous apprendre quelque chose, sûrement.

THOMAS GODEFROY DE NORMANVILLE *souriant.*

Tu as raison, petite, il faut faire silence. Non, mes enfants, ce n'est pas de la baleine de Jonas, ni d'aucune autre baleine dont veut parler Julien, mais d'un esturgeon. C'est un très gros poisson qui atteint la hauteur d'un homme. Rien de plus vrai. Il y en a beaucoup dans les environs des Trois-Rivières. Un bon matelot comme Julien connaît ces choses.

Charlot et Jean-Baptiste de Repentigny se pressent, repentants, contre Julien.

Bientôt on songe au départ. Le jour baisse. Jean Nicolet offre à ses invités du cidre et de la bière.

M. DE REPENTIGNY

Ma parole, on se croirait en Normandie. Quel excellent cidre!

M. DU HERISSON

Et cette bière donc! Elle est préparée par un de nos compatriotes normands, Pierre Blondel. Cela se devine, du reste. Nous visiterons demain sa brasserie, messieurs.

M. DE LA POTERIE, *levant son verre.*

En attendant, vive notre Normandie!

MARGUERITE COUILLARD, *mutine.*

Et vive le Canada! Voyez-vous, M. de la Poterie, ma soeur Louise et moi ne connaissons nul autre pays. Nous ne le regrettons pas, n'est-ce pas, Louise?

JEAN NICOLET, *venant choquer son verre contre celui de Marguerite.*

Bien dit, Margot! Le fait est que le Nouvelle-France nous tient, en peu de temps, fortement au coeur. Vous le constaterez, Messieurs. J'y veux vivre et mourir, quant à moi.

MARGUERITE COUILLARD, *rose de plaisir.*

Oh! vivre, Jean, vivre seulement!

M. DE REPENTINGY, *à Thomas Godefroy de Normanville.*

Et cette course du 18 août; elle a toujours lieu?

THOMAS GODEFROY DE NORMANVILLE.

Mais oui.

LE PÈRE LE JEUNE

Nous y serons tous, jeune homme comptez-y.

JEAN-BAPTISTE DE REPENTIGNY

Et nous, M. de Normanville?

THOMAS GODEFROY DE NORMANVILLE.

Vous aussi, mes chers petits.

(*Au Père Le Jeune.*)

Vous ne redoutez pas ma défaite, père?

LE PÈRE LE JEUNE

Vous êtes trop leste, trop dispos pour cela, mon ami.

THOMAS GODEFROY DE NORMANVILLE.

Qui sait!

(*Il hausse les épaules.*)

CLIVIER LE TARDIF, *à M. de Repentigny.*

Ainsi, c'est entendu, demain nous admirons ensemble les curiosités de la place.

M. DE LA POTERIE, *railleur.*

Il s'en trouve, Olivier?

OLIVIER LE TARDIF

Certes!

JEAN NICOLET

Quelques ruines même. Probablement celles d'une ancienne bourgade huronne. On en voit les vestiges sur l'emplacement du fort.

LE PÈRE LE JEUNE

Et fiez-vous à Nicolet! Il assistait, aux côtés du sieur de la Violette à la fondation des Trois-Rivières, il y a deux ans.

JEAN NICOLET, *désignant Jean Godefroy.*

Et cependant, à mon avis, le véritable fondateur des Trois-Rivières, c'est Jean Godefroy. Allons, pas de fausse modestie, mon ami, avouez, qu'un an avant cet événement, en 1633, vous étiez déjà installé sur votre terre, à quelques pas d'ici.

JEAN GODEFROY, *riant.*

Je ne nie rien. Seulement, je me suis installé, moi, uniquement moi, tandis que la Violette a installé officiellement un poste. Il y a tout de même une différence.

JEAN NICOLET

Hum! Discutable très discutable ce que vous dites là, Godefroy.

On se sépare sur ces mots. Marguerite Couillard s'attarde en arrière. Ses yeux s'emplissent de la douce vision: la maison où habite celui dont son coeur chante le nom. Sans cesse elle veut revoir cet intérieur très simple avec ses bahuts recouverts de cuir, ses chaises de bois, sa bibliothèque. Elle se souviendra du beau tableau de la Vierge fixé sur un pan du mur à droite, puis sur le pan de gauche des quatre images des saisons, d'une montre d'horloge garnie de ses rouages, d'une lunette à longue-vue...

Margurite Couillard évoquera sans peine désormais le cadre fervent et grave où vit Jean Nicolet.





XVII

La course du 18 août 1636

—

Charlot s'éveille de bonne heure le matin du 18 août. Un gai rayon de soleil traverse la pièce de Jean Nicolet. "Quel bonheur, pense Charlot en se frottant les yeux, il fait beau et c'est jour de fête!" L'enfant appelle Julien, s'habille, fait sa prière, et demande qu'on le conduise auprès de Perrine.

JULIEN

Mange, petit, mange avant, nous irons ensuite.
Tout en déjeunant Charlot s'informe.

CHARLOT

Julien, où donc est M. Olivier et M. Nicolet?

JULIEN

Partis au petit jour. Un Huron est venu, hier soir. Tu dormais. Il a appris que le grand gouverneur, celui de Québec, "Aransio," à ce qu'il baragouinait, doit venir pour la course. Alors, M. Olivier, M. Nicolet, et M. le gouverneur d'ici, sont allés au-devant de lui.

CHARLOT, *battant des mains.*

Comme ce sera beau la fête, que j'ai hâte!

Un coup de canon retentit. L'enfant bondit. Puis il se met à rire et se penche à la fenêtre.

CHARLOT

Julien, vois M. de Montmagny. Il arrive. Plusieurs soldats aussi... Et regarde donc de ce côté! Oh! que de sauvages débarquent!

JULIEN, *renfrogné.*

Oui. Ils seront près de mille tantôt. Et ces canailles sont bien sûrs que le Huron qui court avec M. de Normanville arrivera le premier.

CHARLOT, *inquiet.*

Et toi, Julien, le crois-tu?

JULIEN

Si ces huileux n'inventent pas quelque mauvais tour, non, mon petit. Ils ont beau nous traiter de tortues, nous valons mieux qu'eux avec leurs vieilles peaux de Satan.

CHARLOT, *riant.*

Oh! Julien, comme tu parles! Perrine assure qu'il y a de bons sauvages.

JULIEN

Mademoiselle Perrine n'a pas vécu avec ces crasseux.

CHARLOT

Mais, ni toi non plus, Julien.

Le matelot demeure interdit. C'est vrai cela. Et s'il hait tant les sauvages, c'est surtout parce qu'ils peuvent faire beaucoup de mal à ceux qu'il aime, à Charlot, à Perrine, à Mme Le Gardeur, sa bienfaitrice... L'idiot passe sa main sur son front. "C'est fatigant de raisonner comme cela, pense-t-il. C'est bon pour des curés qui prêchent. Et ils ont leurs raisons prêtes, encore."



CHARLOT, *mettant son chapeau.*

Partons, Julien.

Un conciliabule doit se tenir entre les six enfants après le déjeuner. Ils apparaissent tous dans le jardin de M. du Hérisson. Leurs mines joyeuses, un peu affairées, mystérieuses, amusent.

JEAN-BAPTISTE DE REPENTIGNY

Tu vois, Charlot, il fait beau. Tu avais peur que non, hier.

CHARLOT

C'est qu'il a plu tous les jours depuis que nous sommes ici.

ANNE DU HERISSON

J'ai rêvé, cette nuit, moi, que M. de Normanville se faisait enlever bien haut dans les airs par un gros oiseau. Et pendant ce temps le Huron courait vite au but. Nous pleurions tous.

CHARLOT, *indigné.*

Je ne pleurerais pas, moi. Je tirerais sur le gros oiseau avec mon pistolet de bois. Il tomberait en bouillie, l'oiseau.

MARIE DE LA POTERIE

Je n'ai pas rêvé, moi.

PERRINE

Ni moi. C'est bien mieux.

CATHERINE DE REPENTINGY

Mes amis, qu'allons-nous inventer pour fêter M. de Normanville? Dis, toi, Marie, puisque tu en as eu l'idée.

MARIE DE LA POTERIE

Attends, je vais réfléchir.

ANNE DU HERISSON, *timide.*

C'est certain, alors, M. de Normanville arrivera le premier?

JEAN-BAPTISTE DE REPENTIGNY

Le père Le Jeune l'a dit l'autre jour, tu le sais bien.

CHARLOT

Et M. Olivier, hier, et Julien, ce matin. Ça fait beaucoup de monde, cela.

CATHERINE DE REPENTIGNY.

Père le croit aussi. Il a dit à maman devant moi:

(*Elle enfle sa voix.*)

"Quel beau gentilhomme que ce Normanville! Et c'est aussi modeste que brave, ma chère amie."

ANNE DU HERISSON

Il parle bien ton papa quoiqu'il ait l'air un peu sévère.

CATHERINE DE REPENTIGNY

Tu es si poltronne, ma petite Anne. Père n'a pas l'air sévère du tout.

PERRINE

Marie, vous ne trouvez rien?

MARIE DE LA POTERIE, *secouant la tête.*

C'est difficile. Il n'aimerait pas, vous pensez, des poupées, un ménage...?

CHARLOT, *consterné.*

Mais ça n'est pas une fille, M. de Normanville.

MARIE DE LA POTERIE, *vexée.*

Ça n'est pas un petit garçon, non plus. Alors pas de tambour, pas de rênes, pas de fouet non plus!

ANNE DU HERISSON

Que lui donner, alors?

CATHERINE DE REPENTIGNY

Si nous courrions toutes l'embrasser?

MARIE DE LA POTERIE

Peut-être qu'il n'aimerait pas cela. Ce n'est pas un papa, M. de Normanville.

ANNE DU HERISSON

Et puis, on embrasse en faisant un cadeau. C'est par-dessus le marché, la caresse. Père dit toujours cela.

CATHERINE DE REPENTIGNY, *découragée.*

Alors, je ne sais plus, moi.

TOUS LES ENFANTS

Nous ne savons plus.

PERRINE, *après un silence général.*

Je vais demander conseil à ma grande amie, Marie Le Neuf.

ANNE DU HERISSON, *enchantée.*

A tante Marie? C'est cela, c'est cela. La voici justement.

Marie Le Neuf s'approche en souriant des enfants. Ils font quelques pas au-devant d'elle.

MARIE LE NEUF

Qu'est-ce que vous voulez, mes chéris? Vous avez l'air inquiets.

ANNE DU HERISSON

Tante, nous voulons offrir un cadeau à M. de Normanville, cet après-midi, au retour de la course. Et nous ne trouvons rien, rien.

TOUS LES ENFANTS

C'est vrai cela, aidez-nous!

MARIE LE NEUF

Je vais vous proposer quelque chose. Allons

cueillir quelques joncs souples tout près d'ici. Puis suivez-moi à ma chambre. Dans un coffre, je viens d'apercevoir un grand nombre de feuilles artificielles de laurier, probablement destinées à une parure d'autel. Vous en tresserez des couronnes. Car c'est ce que vous avez de mieux à faire, petits: couronner le vainqueur.

MARIE DE LA POTERIE, *embrassant Marie Le Neuf.*

Que je suis contente!

(*Avec un soupir.*)

Je n'aurais jamais trouvé cela, moi.

TOUS LES ENFANTS

Ni nous.

(*Tous embrassent la jeune fille.*)

MARIE LE NEUF

Vite à l'oeuvre. Et pas un mot, puisque c'est une surprise.

La course est annoncée à grand son de trompe. Elle aura lieu à deux heures de relevée. On hâte le repas du midi afin que chacun puisse procéder à sa toilette. Les jeunes filles se vêtent de blanc, les petites filles de bleu et de rose, les petits garçons de velours bleu marine avec de riches fraises de dentelle.

A une heure et demie le rassemblement se produit. Un dais rouge semé de lis d'or de France est élevé au-dessus des sièges des gouverneurs: MM. de Montmagny et de Châteaufort. Les voici, précédés de soldats jouant du clairon, accompagnés de quelques gentilshommes de leurs maisons. Les jésuites, les pères Le Jeune, Buteux et du Marché suivent, et près d'eux se tient l'abbé de Saint-Sauveur. Puis voici Jacques Hertel, en pourpoint cramoisi, et des gants à frange d'or; Jean Godefroy, en bleu-de-roi orné de passementeries

d'argent. Le jeune homme se glisse habilement près de Marie Le Neuf, qui rougit. Voici MM. de Repentigny, du Hérisson, de la Poterie, Poutrel du Colombier, Guillaume Couillard. Que de velours, de soies aux chatoyantes couleurs, de chapeaux à plume! Les dames en robes de brocart gris-argent ou vert, leurs cheveux bouclés, portés bas sur le front à la manière de la reine Anne d'Autriche, défilent avec eux. Enfin les colons des Trois-Rivières, leurs femmes et leurs enfants viennent aussi se grouper non loin de la tente des gouverneurs. Les six enfants font leur apparition. Tous battent des mains à leur vue. Ils sont ravissants habillés de couleurs tendres, tenant chacun à la main une couronne de laurier. Ils prennent place près d'une table, où brille sur un tapis écarlate une épée à la garde ciselée. Le gouverneur l'offrira au vainqueur.

Olivier Le Tardif et Jean Nicolet ne se voient nulle part. Questionné, Jean Godefroy raconte que ses deux amis craignant quelque perfidie des sauvages n'ont pas voulu quitter son frère, Normanville. Julien les a suivis.

"Chacun sait, remarque Jean Godefroy, en riant, ce que le brave matelot pense, et tout haut des Peaux-Rouges. Tous les trois se tiennent, en attendant le signal du départ, à une lieue et demie d'ici, au fond des bois."

Les sauvages se sont groupés en arrière, par nation. Trois cents Montagnais sont à gauche; deux cents Hurons, à droite; au centre, cent Algonquins de l'Ile voisinent avec quatre cents Nipissiriniens.

Deux heures! Le canon tonne. Une décharge de mousqueterie éclate. D'autres décharges répondent au loin. Le bruit va s'affaiblissant. Plus rien. C'est le signal. La course commence.

Deux soldats et deux Hurons, postés de distance en distance dans les bois, indiquent aux coureurs la route à suivre.

Quel silence se fait au milieu de l'assemblée! Silence qui devient de minute en minute plus impressionnant. "Que se passe-t-il?" se demandent anxieusement les spectateurs. On fouille les bois du regard. Au bout d'une heure on est haletant. Plus que quelques secondes et le vainqueur débouchera du rond-point d'épinette, en face.

Soudain, les sauvages s'agitent et commencent à chuchoter. Leurs oreilles, très fines, perçoivent les pas des coureurs.

Enfin! Un cri est jeté: "les voilà!" Des bravos, des sifflements, des trépignements couvrent aussitôt cette voix. Tous sont debout. Ah!... Thomas Godefroy de Normanville apparaît à la sortie du bois.

Normanville est le vainqueur! O joie! ô triomphe, pour les Français!... Voilà qu'à la bravoure incontestée qu'ils possèdent, que leurs ennemis louent, ils joignent désormais l'agilité et la rapidité à la course, qualités dont le monopole appartenait jusqu'ici aux sauvages.

"Honneur, honneur à Godefroy de Normanville," s'exclame-t-on de toute parts! Les sauvages hurlent, se lamentent, exprimant de cette façon leur désappointement.

A pas plus mesurés, Normanville s'avance vers la tente des gouverneurs. Jacques Hertel se précipite et jette sur les épaules du coureur un manteau fastueux. Il est en fine serge de laine blanche de Fécamp, bordé d'un galon de soie pourpre. Il s'ajuste, se colle au corps souple du jeune homme. Son éclat dramatise les filets de sang qui rayent son front et ses joues. Les broussailles de la forêt n'ont pas épargné le vain-

queur. Le six enfants ont suivi Jacques Hertel. Thomas Godefroy de Normanville, en souriant, soulève Charlot dans ses bras et le laisse déposer sur sa tête une couronne de laurier. Chacun des enfants offre une autre couronne qu'il enroule à son bras. En remerciement, Normanville donne l'accolade au plus petit d'entre eux, au mignon Jean-Baptiste de Repentigny.

Des applaudissements, des acclamations, des cris s'élèvent: le gouverneur s'est levé, a saisi l'épée et fait quelques pas dans la direction de l'athlète. M. de Montmagny ne peut se défendre de beaucoup d'émotion. N'a t-il pas devant lui la vaillance, la souriante témérité française? Thomas Godefroy de Normanville, qui s'incline, robuste et gracieux, est un vrai fils de France, l'un de ces beaux paladins qui, jadis, une flamme dans les yeux, s'en allaient guerroyer le Saxon ou l'Infidèle.

Le jeune homme reçoit l'épée, salue, puis vivement, tourne à droite et vient s'agenouiller auprès de Marie Le Neuf, la priant de le ceindre de cette arme. Ce geste d'autrefois inconnu des sauvages provoquent leur enthousiasme. Ils se lèvent, sautent, pivotent sur eux-mêmes, vocifèrent. C'est un délire. Leurs manifestations sont étourdissantes.

Jean Nicolet et Olivier Le Tardif apparaissent. Ils rayonnent. Julien l'idiot les suit de près. M. de Montmagny ne peut réprimer un soupir de soulagement à la vue des interprètes. D'un signe, il appelle Jean Nicolet et Olivier Le Tardif et les charge de la harangue aux sauvages. Les chefs des diverses tribus s'avancent déjà et demandent à être entendus.

Durant près de deux heures l'on écoute tour à tour, Huron, Montagnais, Algonquin, Nipissi-

rinien. Puis, Jean Nicolet intervient habilement. Durant une longue pause du dernier orateur, il annonce que des présents et quelques provisions attendent les sauvages au fort. Cette offre alléchante a pour effet d'interrompre tout nouveau discours, et de permettre aux Français de quitter l'assemblée. On est brisé de fatigue, et abasourdi d'entendre sans répit les voix monotones ou glapissantes des sauvages.

Au fort, la fête a un succès dont les enfants devront longtemps se souvenir. Nos six petits amis joints aux bambins et aux bambines des colons prennent part à la distribution. Avec la facilité de mémoire qui distingue leur âge, ils en arrivent bientôt à prononcer quelques phrases en langue algonquine ou huronne. Joie des sauvages!... L'attitude de ces derniers démontre une admiration croissante pour les Français. "Ils ne souriront plus avec dédain à l'avenir, avouent-ils, lorsque les enfants du grand peuple de France entreront en lice avec les enfants des bois." On se sépare aux premières étoiles.





XVIII

Et le temps passe...

—

Le surlendemain de la course s'effectue le départ pour Québec. M. de Montmagny se joint au groupe de MM .de Repentigny et de la Poterie. Les frêles embarcations glissent, rapides, sur le fleuve. La température se montre si favorable qu'elle permet aux voyageurs d'atteindre les rives de Québec en deux jours.

L'abbé de Saint-Sauveur, Perrine et Charlot, Julien l'idiot gravissent les premiers la dure falaise. Le côteau Ste-Geneviève et la maison de Jean Bourdon apparaissent bientôt. On hâte le pas. Charlot reprend sa place accoutumée sur les épaules de Julien.

Mais qu'elle n'est pas leur surprise de n'apercevoir personne sur le seuil de la maison pour leur souhaiter la bienvenue. On entre. Personne non plus dans la grande salle. L'abbé de Saint-Sauveur, inquiet, frappe au salon de Mme Le Gardeur. Enfin... l'on vient, la porte s'entr'ouvre, mais Catherine de Cordé, tout en les saluant d'un sourire, met un doigt sur sa bouche et leur impose silence. De plus en plus mystifiés, on suit la vieille dame. Et alors, qu'aperçoit-on près

de la fenêtre favorite de Mme Le Gardeur! Un berceau, oui, c'est bien cela, un berceau sur lequel est penchée Madame Bourdon. Sa figure rayonne d'un tel bonheur que Perrine devine aussitôt. "C'est Madame Jacqueline, sûrement, se dit-elle, qui est la maman du petit être qui dort dans son nid douillet." Perrine embrasse la jeune mère, et se perd dans la contemplation du merveilleux poupon, "un petit garçon," lui souffle Jacqueline Potel.

Charlot, au comble de la stupéfaction, ne quitte pas la scène des yeux. Les mains derrière le dos, la bouche entr'ouverte, il regarde maman et poupon. C'est qu'il n'y comprend rien, là! "Ah! ça, d'où vient-il ce petit, petit enfant?"

Il s'approche de Madame Le Gardeur qui cause à voix basse avec l'abbé de Saint-Sauveur.

CATHERINE DE CORDÉ, *prenant Charlot contre elle.*

Et bien! Charlot, qui dis-tu de la belle et mignonne créature qui nous est venue du ciel en ton absence?

CHARLOT, *gravement.*

Je suis content, Madame, oh! bien content. Mais c'est à qui donc on a fait ce présent?

CATHERINE DE CORDÉ

A Madame Jacqueline. Vois tu, elle n'a pas eu, comme moi, le bonheur de rencontrer sur sa route une jolie Perrine, un bon et aimable Charlot. Alors, ses bras si tendres demeuraient vides. Elle se sentait malheureuse. La Providence n'a plus voulu qu'elle ait du chagrin. Elle lui a envoyé ce ravissant poupon à chérir.

CHARLOT, *toujours grave.*

Et M. de Saint-Jean, est-ce qu'il est content, lui aussi? Car il faut bien qu'il soit le papa du

petit garçon, puisque Madame Jacqueline est la maman.

CATHERINE DE CORDÉ

M. de Saint-Jean est très heureux, ne crains rien. Tu verras comme ses yeux brillent chaque fois qu'il regarde vers le berceau.

CHARLOT

Il ne va pas dormir sans cesse le poupon, Madame, n'est-ce pas? Je voudrais voir ses yeux.

CATHERINE DE CORDÉ

Non, il s'éveillera tantôt. Mais peut-être

(*elle sourit*).

a-t-il voulu laisser à mon gentil Charlot l'occasion de me narrer le récit de son voyage aux Trois-Rivières. J'ai hâte de l'entendre.

CHARLOT

Oui, oui, c'est cela, Madame. Je viens.

Et l'enfant à pas assourdis, très lents apporte son tabouret et s'asseoit aux pieds de la vieille dame. Il cause sans élever la voix. L'abbé de Saint-Sauveur s'éclipse. Il entend la voix de Jean Bourdon.

L'émerveillement de Charlot n'a pas de cesse. Dès que les leçons de catéchisme et de grammaire que lui donne l'abbé de Saint-Sauveur, ne le retiennent plus, il vient s'asseoir près du berceau. Il chante ou fait mille gentillesses, espérant gagner les faveurs du petit Jacques. Il se montre longtemps récalcitrant. Charlot ne se rebute pas. Et lorsque, enfin il obtient un des premiers sourires du bébé, il déclare fièrement qu'il a gagné une bien difficile victoire auprès de son protégé.

L'automne, en cette année 1636, est doux, agréable, pas trop pluvieux. Les enfants, sous la

surveillance d'Olivier Le Tardif et de Julien font de longues promenades dans les bois. Ils ne peuvent croire, vraiment, à la féerie de couleurs à laquelle ils assistent. Erables, ormes et bouleaux se transforment chaque jour. Puis, c'est la chute des feuilles. Leurs petits pieds enfoncent dans l'épaisse jonchée multicolore. Mais, tout cela, qu'est-ce en comparaison de l'enthousiasme, de l'étonnement, ressentis à la première chute considérable de neige! On est aux environs de la Sainte-Catherine. Se peut-il que la terre, les arbres et les maisons se couvrent d'un tel fardeau moëlleux, éblouissant? Charlot reproche à Julien de fouler avec trop de sans-gêne le beau tapis que la nature vient d'étendre partout. Un soir, Olivier Le Tardif apparaît avec des souliers de chevreuil et deux paires de raquettes montagnaises. Un cadeau aux petits, quoi!... Charlot bat des mains et procède à l'essayage. Cela semble embarrassant tout d'abord, mais au retour d'une course en pleine forêt, à la file indienne, Charlot ne boude plus ses chaussures "nouveau genre." Il est ravi de la vitesse qu'elles procurent.

La neige au commencement de décembre se met à tomber avec une abondance telle qu'elle élève de hautes murailles tout autour de la maison de Jean Bourdon. On demeure plusieurs jours sans sortir. Perrine et Charlot s'intéressent au travail de M. de Saint-Jean, de l'abbé de Saint-Sauveur et de Julien qui pratiquent en quelques jours une large brèche dans la muraille blanche. Puis un chemin est tracé, et bientôt, facilement, on peut se rendre à la maison la plus rapprochée, chez Madame Hubou, (Marie Rollet).



XIX
Le pensionnat du côteau Sainte-Geneviève

—

Le père Le Jeune avait exprimé le désir de voir Mesdames Le Gardeur, de Repentigny et de la Poterie, assister au cours qu'il donnait, chaque semaine, chez Madame Hubou. Il réunissait pour la circonstance des enfants sauvages, filles et garçons, et tous les petits Français et les petites Françaises. Cela donnait de l'émulation aux enfants des bois qui désiraient imiter les élèves de France. Le jésuite ajoutait, souriant malgre lui des mots pompeux: "Mesdames, souvenez-vous que vous entrerez ce jour-là, au "pensionnat du côteau Sainte-Geneviève." Ah!... continuait-il, quelle joie j'ai ressentie lorsque, cet été, Madame Hubou a bien voulu prendre la direction de notre premier et modeste séminaire. Six Huronnes, comme vous le savez, le composent. Quelle diplomatie j'ai dû déployer pour décider les parents à nous laisser leurs enfants! Le gouverneur, M. de Montmagny, et Jean Nicolet, si influent auprès des Sauvages, m'ont prêté main-forte. "Cela me sem-

ble un vrai coup de Dieu, puis-je ajouter!... Je suis reconnaissant aussi à Guillaume Hubou et à Olivier Le Tardif qui paient la pension de deux des Huronnes comme nous le faisons, nous, pour les autres qui sont au logis."

"Ainsi, continua le père, avec l'aide que nous apporte Madame Hubou, qui est une femme instruite et versée dans les langues sauvages, nous pourrons suppléer quelques temps encore à l'absence des religieuses. Venez donc au pensionnat, Mesdames, aussitôt que vous le pourrez. Vous y verrez même, finit-il en riant, un négrillon qui a été laissé jadis par les Anglais à la famille de Madame Hubou. Je lui apprends l'alphabet. Il est d'une ingénuité délicieuse!"

Par un après-midi très doux de décembre, Mme Le Gardeur, Perrine et Charlot entrent donc chez Marie Rollet. Mmes de Repentigny et de la Poterie s'y trouvent avec leurs enfants et deux petits Couillard blonds et rieurs. On n'attend plus que le père Le Jeune et ses petits sauvages, dans la grande salle où sont assises silencieuses, droites, les yeux curieux, les six Huronnes.

Marie Rollet s'empresse auprès de Catherine de Cordé. Elle lui exprime sa joie de la voir en sa vieille maison, remplie de souvenirs.

Enfin, la voix du père Le Jeune se fait entendre.

Il entre à la tête de ses étranges élèves, qui baissent aussitôt la tête, intimidés par la présence des trois grandes dames. Le jésuite s'excuse en quelques mots de son retard. La classe s'ouvre par le signe de la croix. Puis c'est la récitation de l'Oraison dominicale, qui est suivi du Symbole des Apôtres. Le père chante quelques strophes en langue sauvage. Il donne ensuite des explications sur le catéchisme. Il demande à Mme Hu-



bou de questionner un peu tout ce petit monde-là, un examen imprévu, quoi!

MARIE ROLLET

Nous parlerons du sacrement de Baptême, mes enfants. Le père vous a bien fait comprendre, n'est-ce pas, à sa dernière leçon, quelle grâce il nous apportait.

Après diverses questions, à droite, à gauche, auxquelles on répond assez bien, Marie Rollet appelle le petit nègre, qui la regarde, depuis quelques instants, avec crainte et effroi.

MARIE ROLLET

Voyons, petit, qu'as-tu à me regarder ainsi? Réponds franchement?... Ne veux-tu pas être chrétien et baptisé? Tu serais comme l'un de nous?

LE PETIT NÈGRE, *de plus en plus effrayé.*

Comme l'un de vous!... Oh!...

(*Il se met à trembler.*)

Vous m'écorcherez, alors.

A ces paroles, les rires éclatent. L'enfant devient confus. Il va pleurer.

MARIE ROLLET

Que veux-tu dire, petit? Parle sans crainte.

Elle le presse contre elle. Elle relève sa tête, lui sourit avec bonté, afin de l'encourager.

LE PETIT NÈGRE, *lentement*

C'est que... Madame Hubou, vous dites que par le baptême, je serai comme vous... Je suis noir, vous êtes blancs!... Il faudra donc m'ôter la peau pour devenir comme vous.

Les rires reprennent de plus belle. Marie Rollet les fait cesser et explique à l'enfant son erreur. Il comprend qu'il se trompe et finit par rire avec tous.

De quelle bonté, de quelle patience font preuve le père Le Jeune et Marie Rollet! Sans se lasser ils reprennent les mêmes avis, les mêmes leçons! La docilité, la profonde attention de l'auditoire les compensent de leur peine. On entendrait trotter une souris par la pièce. Une heure et demie s'écoule ainsi. Le père Le Jeune donne enfin le signal du départ. Madame Le Gardeur s'approche, émue, du jésuite et de Marie Rollet. Elle leur tend la main. "Ah! dit-elle que nous sommes édifiées des professeurs!"

LE PÈRE LE JEUNE

Comment donc, Madame! Je suis le plus heureux des "régents"... "Je ne changerais pas mes petits écoliers pour le plus bel auditoire de France!" Et Madame Hubou, notre première institutrice canadienne, partage mon enthousiasme.

MADAME DE REPENTINGY.

Nous vous remercions tout de même, père, et vous aussi, Madame, de la leçon de charité chrétienne que vous donnez à nos enfants....

(*Souriant.*)

Et nous aussi nous en profiterons.

(*S'adressant à Madame Le Gardeur.*)

N'est-ce pas chère mère?

CATHERINE DE CORDÉ

Oui, Marie, vous avez raison.



XX

Marie Rollet

—

Le père Le Jeune sur les derniers mots de Madame Le Gardeur quitte l'hospitalière maison de Marie Rollet avec les petits sauvages. Les autres s'attardent. Perrine s'exclame près de la large fenêtre, au fond de la maison. "Oh! que la vue est belle d'ici! Que nos yeux plongent au loin! Charlot, vois là-bas, un tout petit, petit navire dans les glaces."

MARIE ROLLET, *s'approchant.*

Un jour, mes enfants, il y a de cela bien longtemps, j'aperçus, moi aussi, un tout petit navire. Il venait vers nous. Nous étions au printemps. A sa vue, mon coeur pensa se briser de joie dans ma poitrine! Ce tout petit navire nous apportait avec le drapeau blanc de France, la liberté et le bonheur. Le règne de l'Anglais prenait fin.

CHARLOT

Comment! les Anglais avaient pris le Canada, notre Canada à nous? Oh!...

JEAN-BAPTISTE DE REPENTINGY

Où donc ils étaient, Madame, les soldats du

gouverneur avec leurs canons? Pourquoi ils ne se battaient pas?

CHARLOT

Et M. Olivier?

CATHERINE DE REPENTINGY

On ne s'est pas défendu? Des Anglais, pourtant, ça ne fait pas peur à des Français.

MARIE DE LA POTERIE

Ça, c'est sûr.

CHARLOT

Moi, si j'était grand, grand comme M. de Normanville, je serais si bien un Français que je n'aurais pas peur,... du diable, là!

PERRINE

Ne parle pas ainsi, Charlot.

LOUIS COUILLARD, (*joli enfant blond de sept ans.*)

Grand'mère, venez, racontez-nous ce qui vous est arrivé, il y a de cela très longtemps.

(*Le petit garçon attire Marie Rollet dans un fauteuil.*)

ELISABETH COUILLARD, (*une mignonne de six ans.*)

Grand'mère, racontez-nous, vite.

Les enfants font cercle autour de Marie Rollet. Les six Huronnes, un peu à l'écart, se penchent sur des travaux à l'aiguille. Catherine de Cordé, Mmes de Repentigny et de la Poterie distribuent des conseils aux travailleuses. Le silence s'établit. L'atmosphère est propice pour un récit. Mais Marie Rollet ne se décide à prendre la parole que sur un sourire d'acquiescement de l'aïeule, Catherine de Cordé. Elle parle alors longuement des temps difficiles de jadis. Avec de pitoyables exclamations, les enfants apprennent la famine de l'an 1628, alors que chacun n'avait pour toute

nourriture quotidienne qu'une mince ration de pois cuits à l'eau. Et impossible de recevoir des secours de France!... Les Kertk, des huguenots français au service de l'Angleterre, s'émparaient des vaisseaux au passage. Puis, les petites mains se lèvent, se crispent de colère. C'est la capitulation de Québec, un an plus tard, que l'on raconte. Quoi! Champlain si brave, si fier, qui aimait le Canada plus que tout au monde, devoir se rendre ainsi!... Hélas! il fallut bien remettre les clefs du fort aux frères Kertk, par l'entremise de M. Olivier. Pour le moment les Français étaient les plus faibles. Cela ne devait pas durer. Cela ne dure jamais avec des Français! La voix de Marie Rollet se fait grave et émue.

MARIE ROLLET

Mes chers petits, l'heure du départ sonne bientôt. Les vainqueurs vous le comprenez, ne veulent ni de M. de Champlain, ni des soldats, ni de nos missionnaires. On s'embarque en silence. Quelle tristesse!

CHARLOT, *vivement.*

Mais vous êtes restée, vous, Madame? M. Olivier m'a dit: "Mme Hubou n'a jamais quitté le Canada. C'est une belle et vraie canadienne, petit!"

CATHERINE DE CORDÉ, *souriant de loin à Charlot.*

Charlot, mon mignon, avec toi, au moins, les secrets aimables ne sont pas gardés.

MARIE ROLLET

Je suis demeurée ici, en effet, aux jours du malheur, avec mon gendre Guillaume Couillard, ma fille Guillemette, leurs enfants et mon jeune fils Guillaume. Quelques autres personnes, que notre exemple encouragea, prirent la même réso-

lution. Et si je suis demeurée, enfants, c'est que la terre canadienne était devenue pour moi tout l'univers. Je ne voyais rien au-delà de sa forêt, de ses pins et de ses érables, de ses pâles ciels d'automne, de ses hivers éblouissants, de ses étés brûlants mais féconds. J'y étais venue de plein gré, voyez-vous, avec joie! J'avais travaillé sans répit, soit à mon foyer, soit au dehors auprès des sauvage, qui ne connaissaient pas Dieu et n'avaient pas la moindre notion de bien-être.

Et puis, mon premier mari, Louis Hébert, ma fille aînée, Anne, son époux, Etienne Jonquest, dormaient paisiblement leur dernier sommeil à l'ombre de la chapelle des récollets! Il ne fallait pas que leur repos fut troublé, si ce n'était par des voix françaises, très douces, s'interpellant au-dessus des fosses fleuries... Le sol canadien, me semblait bien à nous, Français, et, tôt ou tard, me disais-je, on saura le reprendre... Au retour des compatriotes, ne devait-il pas se trouver un visage ému de France pour accueillir les nôtres, et leur remettre le dépôt des chers souvenirs? Trois années durant, je m'enfermai dans ma maison de Québec. La confiance que Dieu viendrait à notre secours, l'espoir d'une revanche donnaient des forces à mon coeur. Mais souvent, mes yeux pleuraient!... Chaque jour, sans y manquer, je m'accoudais, pensive, auprès de cette fenêtre... Au printemps, je devenais haletante... Viendrait-il, enfin, ce vaisseau au-dessus duquel claquerait, joyeux, le drapeau fleurdelisé? Par un clair matin de juin, je fus exaucée. Mes petits...

Marie Rollet s'interrompt. Comme jadis des larmes voilent ses yeux. Elle revit des moments intenses, uniques!... Les enfants, d'un commun accord, se rapprochent. Ils regardent avec affection, cette matronne au coeur pieux et chaud.

Dominant son émotion Marie Rollet se lève, ouvre une porte à droite et les invite à la suivre.

MARIE ROLLET

Voyez cette pièce! Ne vous semble-t-elle pas ainsi qu'un sanctuaire? Ce bahut, sur lequel est dressée une chapelle, servit au retour des Français, en 1632, de pierre d'autel. Le père Le Jeune, au débarqué, me fit cet honneur de célébrer dans la maison du premier colon, la messe d'action de grâces. Enfants, il faut avoir assisté à cette émouvante cérémonie pour comprendre de quels soins religieux je dois entourer cette chambre! Elle a été témoin d'une grande douceur de la Providence envers les miens, les vivants et les disparus!

PERRINE, *embrassant Marie Rollet.*

Madame Hubou, comme nous vous aimons! C'est si beau ce que vous avez fait! Vous avez veillé sur le Canada comme une maman sur un berceau.

CHARLOT

Oui, et nous ferons comme vous, Madame. Nous ne quitterons jamais ce pays! Car, c'est certain

(*il redresse la tête.*)

il faut qu'il y ait des Français, ici, il faut qu'il

(*il cherche.*)

y en ait jusqu'à la fin du monde n'est-ce pas, Perrine?

MARIE ROLLET, *souriant.*

C'est peut-être long, petit. Mais nos découvreurs et nos missionnaires l'ont bien mérité.

TOUS LES ENFANTS

Et vous aussi, Madame Hubou.

CATHERINE DE CORDÉ, *s'approchant.*

La belle Normandie Charlot, qu'en fais-tu? Et M. le curé d'Offranville?

CHARLOT

Je les aime, allez, Madame. Seulement, il n'y a pas de neige, là-bas, à Offranville, pas de raquettes, pas de traînes sauvages!... J'aime toutes ces choses!... Il n'y a pas non plus,

(*Charlot baise la main de la vieille dame.*)

de Madame de Cordé?

Mme DE LA POTERIE

Le premier hiver canadien accomplit déjà son miracle auprès de Charlot. C'est plus difficile, quant à nous! Quel froid!

MARIE ROLLET

On s'y fait, Madame. Ce climat rigoureux est sain.

Mme DE REPENTINGY, *qui regarde à la fenêtre.*

Voilà Julien avec une longue traîne sauvage, comme les aime Charlot.

(*Se tournant vers Catherine de Cordé.*)

Ma mère, il est temps, je crois de faire nos adieux et de remercier Madame Hubou qui nous a reçues avec tant de grâce et d'émotion... Le Canada renferme de belles âmes! Et la première Canadienne ne pouvait manquer d'être richement douée!

CATHERINE DE REPENTIGNY

Madame Hubou, pourquoi l'on vous appelle toujours la première Canadienne?

(*Et la mignonne tout en posant cette question offre son front à baiser.*

MARIE ROLLET

Parce que, ma chérie, j'ai habité la terre d'Amérique avant toute autre! Mon premier mari m'y a amené en 1606, en Acadie. Parce que, aussi, plus tard, cette maison fut le premier foyer véritable que l'on ait connu dans la Nouvelle-France. Tu comprendras mieux ces choses quand tu seras grande. Je suis fière de mon titre, très fière, enfant.

On se couvre de chaudes pelisses. On prend congé des pensionnaires du côteau Ste-Geneviève. Les Huronnes sourient aux fines et fraîches figures des enfants! Et Marie Rollet en leur nom, obtient la promesse d'une nouvelle et prochaine visite.





XXI

L'enlèvement de Charlot

—

L'hiver s'écoule sans incident, sauf le mariage de Marie Le Neuf. La jeune fille épouse, aux Trois-Rivières, par un glacial matin de décembre, Jean Godefroy. La rigueur de la température retient chacun à la maison, au coin du feu. Aux Trois-Rivières comme à Québec, les bûches flambent dans les vastes cheminées, et cependant, elles semblent n'avoir aucune puissance sur le froid qui paralyse choses et gens.

Qu'il paraît long, à ces Français, le rude hiver canadien! Charlot s'inquiète. "Le printemps reviendra-t-il jamais? L'herbe, les mousses de la forêt, les fleurs, l'eau verte du Saint-Laurent, est-ce que tout cela ne reparaîtra plus." M. Olivier plaisante doucement Charlot. Un petit Canadien sans patience et sans espoir devant le long hiver, cela ne s'est jamais vu!

Enfin, avec mars, très hâtif, le printemps s'annonce. La neige disparaît rapidement sous le chaud soleil. Le dix-neuf, fête du patriarche Saint Joseph, patron du Canada depuis l'époque des récollets, de belles réjouissances sont organisées, sur l'ordre de M. de Montmagny. Outre

les cérémonies du matin à Notre-Dame-de-Recouvrance, il y a le soir, feux de joie et d'artifice. Jamais l'on a vu dans la NouvelleFrance un pareil spectacle! L'organisation des fêtes avait été confiée à l'ingénieur, Jean Bourdon. Aidé du sieur de Beaulieu, M. de Saint-Jean (Jean Bourdon) avait dressé de splendides machines lumineuses. "Le petit château, entre autres, qui était fort bien proportionné, enrichi de diverses couleurs, flanqué de quatre tourelles remplies de chandelles à feu et entouré de seize grosses lances à feu, revêtues de saucissons, attiraient les regards. A l'entour de cette forteresse en miniature, n'avait-on pas mis à égale distance quatre grosses trompes, d'où l'on vit sauter treize douzaines de serpenteaux, sortant six à six avec une juste distance, et quatre douzaines de fusées qui se devaient enlever douze à la fois!"

Quel succès, lorsque, la nuit descendue on procède à l'illumination. "Le sieur de Beaulieu présente un boute-feu à M. le gouverneur qui allume la machine. Les Hurons chuchotent "Les Français sont plus puissants que les démons, ils commandent au feu! Hé! s'ils veulent brûler les bourgades de leur ennemis, ils auront bien tost fait." Le père Le Jeune est ravi. Il déclare que les plans de M. l'ingénieur seront envoyés en France pour être gravés, puis insérés dans la prochaine Relation.

Quelques jours plus tard, on entre dans la semaine sainte. Quelle ferveur parmi les Canadiens et les sauvages convertis! De bonne heure dans l'après-midi du vendredi saint, Olivier Le Tardif, Julien et Charlot se rendent chez les jésuites. Ils sont porteurs de messages. On parle peu en route, par respect pour ce jour douloureux à toute âme chrétienne. Au détour d'un



chemin, un capitaine sauvage récemment converti, mais dont le caractère enclin à la colère n'empêche qu'il n'ait des démêlés, même avec le doux M. Olivier, s'avance vers eux. Sa figure révèle de la confusion et du chagrin. On s'arrête.

LE CAPITAINE SAUVAGE, *à Olivier Le Tardif.*

Réponds-moi, je te prie, sais-tu bien l'Oraison que le fils de Dieu a faite et qu'on m'a enseignée ?

OLIVIER LE TARDIF

Je la sais bien en effet.

LE CAPITAINE SAUVAGE

Ne la dis-tu pas, quelquefois ?

OLIVIER LE TARDIF

Je la dis tous les jours.

LE CAPITAINE SAUVAGE

Ces mots ne sont-ils pas dans cette Oraison: "Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ?"

Olivier Le Tardif saisit vite le sens des paroles du sauvage. "De quelle finesse, songe-t-il, fait preuve ce barbare !" Il se départit de sa froideur et s'approche en souriant du Huron. Lui donnant l'accolade, il l'assure qu'il lui pardonne de tout coeur la faute qu'il a commise à son égard. Le sauvage, tout joyeux, fait alors route avec eux." Tout de suite s'écrie-t-il, je vais annoncer au père Le Jeune notre réconciliation. Cela me brûlait le coeur d'être fâché contre toi," conclut-il. A Charlot qui le considère gravement le Huron donne un petit tomahawk.

Oliiver Le Tardif s'attarde chez les jésuites. En l'attendant Julien et Charlot font une longue promenade. Un matelot que l'on rencontre, attire Julien à l'arrière de la propriété des pères. Il l'entretient de choses qu'il aime. Char-

lot s'impatiente. Lâchant la main de Julien, il annonce qu'il entre au couvent pour en ramener tout de suite M. Olivier. Julien suit l'enfant des yeux. Il sait qu'il n'a qu'à contourner le mur à droite pour être en sûreté. Il veut tout de même l'accompagner. Son compagnon le raille sur ses fonctions de bonne d'enfant. Piqué au vif, Julien riposte. Le matelot lui tape sur l'épaule, le calme, l'adoucit, et peu à peu l'entraîne vers les magasins. L'on fera une partie de trictrac. Julien se rassure, d'ailleurs. Charlot doit être maintenant auprès de M. Olivier. Il s'éloigne...

Hélas! non, Charlot n'est pas avec M. Olivier! Ce mur qu'il lui fallait contourner à droite sert aux mauvais desseins de deux Iroquois. Avec l'agilité et la promptitude coutumières de leur race, apercevant Charlot, ils le saisissent. L'un d'eux appuie fortement la main sur sa bouche tandis que l'autre le garrotte. On lui enfonce dans la bouche une boulette d'étoffe, le plus grand des deux sauvages le charge sur son dos... et en route! Les bois sont près et permettent aux ravisseurs d'accomplir avec sûreté leur crime.

Pauvre Charlot! Il ne se trouve personne pour voler à son secours. Julien ne le croit-il pas avec M. Olivier? Et M. Olivier ne le sait-il pas en la compagnie de Julien? Plusieurs heures qui eussent été efficaces en recherches, sont perdues. Pauvre Charlot!

Lorsque Julien, enfin, quitte les magasins, sonne chez les pères, et demande M. Olivier et Charlot, hé! qu'apprend-il donc? Que M. Olivier est retourné à sa maison depuis longtemps,... sans Charlot! On n'a pas vu Charlot au couvent! Mais non!... "Pas vu Charlot, bégaie Julien, en reculant, les yeux pleins de détresse! Pas vu

Charlot!" répète-t-il encore. Puis, avec un cri semblable à un rugissement, il s'enfuit.

Olivier Le Tardif, heureusement, est à sa maison. Il ouvre lui-même la porte. A la mine terrifiée de Julien, à ses mains tremblantes qu'il tord, le jeune homme pressent un malheur. Il saisit le bras du matelot: "Julien, qu'y a-t-il, vite, dis-moi?"

Le matelot le regarde, angoissé, puis articule avec peine: "Charlot!"

OLIVIER LE TARDIF, *le secouant.*

Allons, remets-toi, Julien. Où est Charlot? Car c'est de Charlot qu'il s'agit n'est-ce pas?

(LE *matelot fait signe que oui.*)

L'enfant n'est pas ici. Que veux-tu dire, voyons?

Aux explications un peu confuses de l'infirme, Olivier Le Tardif comprend enfin ceci: Charlot, voulant rejoindre M. Olivier chez les pères, a quitté Julien près du couvent, tourné le mur à droite, puis... n'a plus été revu. "Par personne, par personne" répète l'idiot qui se remet à gémir.

OLIVIER LE TARDIF, *un peu impatient.*

Julien, cesse donc de te lamenter. Suis-moi plutôt. Nous allons explorer les alentours de Notre-Dame-des-Anges. Il est étonnant, vois-tu, que les Iroquois, si ce sont eux qui ont fait le coup, aient pu surgir si vite et disparaître sans laisser de traces.

JULIEN L'IDIOT, *se retenant, les mains crispées, à une chaise.*

M. Olivier, ils... ils ne l'ont pas... tué,... les vilaines bêtes!

(*Ses gros yeux pleins d'épouvante et de douleur, semblent sortir de leurs orbites.*)

OLIVIER LE TARDIF, *vivement.*

Non, non, mon brave Julien. N'aie pas de ces terreurs. Les sauvages s'en prennent rarement aux enfants.

Par pitié le jeune homme s'exprime avec conviction, à voix haute et claire. Mais comme son coeur se serre! Il sait de quelles cruautés sont capables les Iroquois, leur ennemis acharnés. Souvent même, les enfants sont maltraités à cause d'eux. Avec un soupir, car lui aussi chérit Charlot qui le lui rend en gentillesses et en confiance, le jeune homme décroche du mur un mousquet, saisit sur le bahut deux pistolets, et s'arme rapidement. Il recommande à Julien d'en faire autant. Avant de quitter la maison, dans un geste furtif, le matelot glisse, dans son sac une miche de pain et du fromage, demeurés sur la table. Pauvre Julien, méditerait-il de suivre Charlot, et redouterait-il la famine plus que tout autre danger, dans l'immense forêt canadienne?

En silence, Olivier Le Tardif et Julien reprennent la route du couvent. Deux fois ils font le tour de la haute palissade de bois qui protège "la résidence" des jésuites. Rien. Aucun indice. Julien fait quelques pas dans la direction des bois. Il pousse soudain un cri, et son index désigne un objet brillant, au pied d'un pin. Olivier Le Tardif s'approche.

JLUIEN L'IDIOT

M. Olivier, le tomahawk du petit! Le cadeau du sauvage.

(*Il le ramasse et jalousement le passe à sa ceinture.*)

OLIVIER LE TARDIF

Et, vois ici, Julien, des pistes nombreuses.

(*Il se penche*)

Les misérables se sont mis à deux pour enlever l'enfant. Tiens! ils se sont enfuis de ce côté. Suivons les pistes.

JULIEN L'IDIOT, *d'une voix qui tremble d'émotion.*

Alors, M. Olivier, alors, c'est bien vrai? Charlot niche avec ces bandits? J'espérais...

OLIVIER LE TARDIF

Hélas! mon pauvre Julien! J'ai peur, en effet, qu'il en soit ainsi.

Le jeune homme n'ose plus regarder son compagnon, tant il devine l'affreuse torture de son coeur. Charlot, mais n'est-il pas la raison même de vivre de l'infirme, son rayon de soleil, la douceur de son âme d'isolé, l'objet d'un dévouement et d'une affection sans bornes? Avec son sourire d'enfant affectueux et bon, Charlot pouvait tout obtenir de Julien. Avec bonheur, l'infirme aurait payé de son sang, non seulement la sécurité du petit, cela allait de soi, mais la moindre de ses joies enfantines.

Le jour baisse peu à peu. Après une demi-heure de marche, aux alentours d'un marais qui s'étend à perte de vue, les traces disparaissent. Olivier Le Tardif se tourne vers le matelot.

OLIVIER LE TARDIF

Nous allons rebrousser chemin, Julien. Nous ne pouvons plus rien à nous deux. D'ailleurs, l'obscurité sera complète, intense dans une heure. Hâtons-nous vers le fort. Ce soir, nous organiserons une battue générale dans les bois et les soldats nous accompagneront. La plupart sont des amis, des frères pour moi. Je le leur demanderai...

Mais le matelot secoue la tête. Ecrasé au pied d'un arbre, le visage enfoui dans ses mains, il

s'abandonne au plus navrant désespoir. Ni les prières, ni les commandements du jeune homme ne peuvent le tirer de son attitude prostrée. Une seule fois, il relève sa figure ravagée et fixe le jeune commis avec des yeux fous: "M. Olivier, parvient-il à dire, je ne retournerai pas sans Charlot chez Mme de Cordé. Je n'y retournerai jamais, sans lui, jamais!... Et puis Mademoiselle Perrine, oh! M. Olivier, Mademoiselle Perrine, comment revoir ses grands yeux qui me demanderont sans cesse, le petit..." De grosses larmes glissent, pressées, sur les joues de l'infirme. Olivier Le Tardif détourne la tête. Cette douleur fait mal à voir.

A regret, le jeune homme le quitte. "Pour quelques instants seulement, remarque-t-il. Promets-moi de m'attendre, Julien, sois raisonnable. Je vais organiser du secours. Il faut tout tenter, tu le sais bien." Julien ne lui répond pas.

Au pas de course, Olivier Le Tardif reprend le chemin de Québec. Il donne l'alarme au fort, et rapidement groupe les soldats. A la lueur des torches, la forêt est fouillée en tous sens. Des cris sont jetés, des appels retentissent, les arbres sont secoués. Tout est inutile. Les bois gardent leur secret, et les ravisseurs leur victime. Hélas! personne ne revoit, non plus, le pauvre Julien. Le matelot a exécuté sa farouche résolution: ne plus reparaître sans Charlot.

Vers onze heures, alors que tout espoir est bien perdu, Olivier Le Tardif gravit le côteau Sainte Geneviève. Quelle douloureuse mission il lui reste à remplir!

A quelques pas de la maison, il aperçoit l'abbé de Saint-Sauveur qui regarde avec inquiétude de côté et d'autre. Jean Bourdon se voit également sur le seuil de la porte. "Allons, pense

Olivier Le Tardif, l'on a déjà le pressentiment d'un malheur." Il se hâte. M. de Saint-Sauveur le voit et s'empresse à sa rencontre.

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR

M. Olivier, c'est la Providence qui vous envoie. L'inquiétude nous ronge le coeur. Dites...

Mais devant la pâle et grave figure du jeune homme, le prêtre recule, et, à Jean Bourdon qui accourt, il impose silence.

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR

Un malheur est arrivé, Jean. Voyez Olivier. N'allons pas plus loin.

JEAN BOURDON

En effet. Tenons-nous ici, en dehors de la maison. Mme Le Gardeur, ma femme et Perrine, doivent être ménagées.

Olivier Le Tardif, en quelques phrases rapides, leur fait part des événements. Le silence tombe entre eux. Tout près, les grillons chantent dans l'herbe. Au-dessus de leur tête, quelques chauves-souris décrivent un vol lourd et accablé. Leur frôlement est sinistre, et semble le malheur qui rôde et s'abat. Au ciel, de grosses nuées voilent un instant la clarté de la lune. On tressaille, la voix douce de Mme Bourdon se fait entendre à une fenêtre: "Jean, vous êtes toujours là, entrez, de grâce, mon ami." L'abbé de Saint-Sauveur fait signe à ses compagnons qu'il n'est plus possible de reculer. On se dirige lentement vers la maison.

Dans la grande pièce du rez-de-chaussée, Mme Le Gardeur (Catherine de Cordé), est assise dans son fauteuil accoutumé, la tête renversée au dossier, les yeux clos. Sa main se pose, carressante, sur les cheveux dorés de Perrine. La pe-

tite fille, qui a pleuré abondamment durant la soirée, vient de céder à la fatigue. Des soubresauts nerveux traversent son sommeil. Mme Bourdon a repris sa place auprès du berceau de son bébé. Seul, le flamboiement d'une bûche qui ronfle et crépite dans la cheminée, — la soirée est fraîche,—éclaire les personnages réunis.

Au bruit léger que font, en pénétrant dans la pièce, Olivier Le Tardif et ses compagnons, au froufrou de la robe de Mme Bourdon, qui allume les bougies, Mme Le Gardeur se redresse et Perrine s'éveille. L'espace d'une seconde, la petite fille considère, le regard vague, les arrivants. Puis, avec un cri de joie, elle se précipite vers Olivier Le Tardif. Il l'entoure vivement de ses bras, tout en dissimulant son visage.

PERRINE

M. Olivier!... Enfin!... vous venez de la part de Charlot, n'est-ce pas?... Oh! le vilain! Il m'a fait pleurer, et...

Elle s'interrompt, surprise de ne pas entendre un mot réconfortant. Si vite, un mot de bonté rieuse monte aux lèvres du jeune homme. Il adore les orphelins. Ne se souvient-il pas d'avoir été lui-même un orphelin, tendrement protégé par Samuel de Champlain.

PERRINE, *plus bas, les yeux agrandis.*

M. Olivier vous ne me répondez pas, vous ne me regardez pas? Oh!.. pourquoi?.. Charlot..

Elle est saisie d'un tremblement nerveux. Ses petites mains, refroidies, se crispent sur celles du jeune homme. Il penche la tête, incapable de fixer les yeux implorants de Perrine. Comme Julien avait eu raison de les craindre!

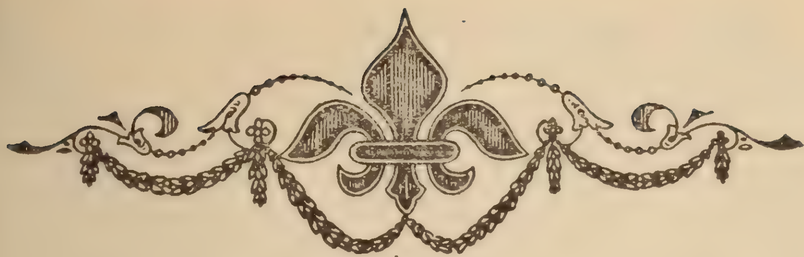
L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR, *s'approchant.*

Ma petite fille, courage!... Charlot s'est sans

doute égaré dans les bois. Julien est parti à sa recherche. Ils reviendront. Demain, nous...

Un cri, un seul, mais si douloureux, si tremblé, que tous en sont angoissés, s'échappe de la bouche de la petite fille. Elle fait quelques pas, ses bras se tendent vers Mme Le Gardeur, — c'est un appel déchirant! — puis elle chancelle, et retombe, inerte, entre les bras d'Olivier Le Tardif. Sous le coup de la douleur trop forte pour son coeur aimant, Perrine s'est évanouie.





XXII

Les épreuves de Charlot

—

Depuis trois mois, Charlot vit au milieu d'un groupe d'Iroquois nomades, aux moeurs sanguinaires, dressés au vol, rompus à toutes les ruses et n'ayant qu'un culte: la force. La pêche et la chasse subviennent aux premiers besoins. Lorsque l'une ou l'autre sont abondantes, c'est tant mieux, il y a bombance. Les chaudières regorgent de viande d'orignal, d'ours ou de castor; de nombreuses anguilles sèchent au soleil. Si, au contraire, l'on est peu chanceux, c'est la famine, c'est une journée sur trois à se nourrir. Aux nombreux festins "à tout manger" succèdent de longues journées d'inanition. Personne ne se plaint. C'est la coutume et l'on y est fait. A aucun d'entre eux, hommes ou femmes, ne viendrait l'idée d'économiser, aux jours d'abondance, pour des jours moins heureux.

D'abord, nul des Iroquois ne songea à molester Charlot. On l'avait enlevé, c'est vrai, mais pour remplacer le fils défunt d'un des sagamos de la tribu. La femme de ce dernier s'était montrée inconsolable de la perte de son enfant. Hélas! la pauvre mère iroquoise n'avait souri que

quelques semaines à Charlot. Elle était morte à son tour. On avait tenu, alors, à garder le petit Français par rancune et par malice. On lui reprochait de n'avoir pu sécher les larmes de sa mère adoptive et conjuré le mauvais sort qui avait eu raison de son existence. Durant des mois il avait été épié, gardé à vue, souvent battu lorsqu'il refusait de voler, ou d'être cruel aux prisonniers que l'on faisait de temps à autre. Mais comme aux heures de dureté, alors que ses épaules amaigries saignaient sous les coups, aucune plainte n'était sortie de ses lèvres; comme même alors, avec un sourire triste, il avait accepté d'assez rudes besognes pour son âge, on avait fini par le laisser en paix, par cesser de le nommer à tout propos: "petit chien de Français!" A la suite d'une maladie dont il avait failli mourir, Charlot s'était mis soudain à se développer, à grandir, la vie au grand air se montrant le remède souverain pour sa constitution délicate! A sept ans et demi, d'ailleurs, à quelle existence l'organisme ne s'adapte-t-il point, après les quelques luttes inévitables, heureusement surmontées.

La riche nature morale de l'enfant ne souffre pas, non plus, du contact des sauvages vicieux. Trop fortement, déjà, son âme s'est pénétrée des leçons de l'abbé de Saint-Sauveur, et des exemples reçus au foyer de Jean Bourdon. Il y a, en outre, une noblesse innée dans le coeur de Charlot comme dans celui de Perrine. Chaque soir, alors que le sommeil gagne ceux qui l'entourent et les empêche de s'y opposer, l'enfant se met à genoux et fait sa prière. Il promet à Jésus et à sa maman qui loge par delà les étoiles, au paradis, où il n'y a pas d'Iroquois qui séparent les petits enfants qui s'aiment, il promet d'être bon, courageux comme un Français, de ne pas mentir,

ni voler, ni être cruel envers personne. Il ajoute, et alors, quoi qu'il fasse, ses larmes coulent, "si je vous demande tout cela, bon Jésus, c'est afin que ma Perrine chérie, Mme de Cordé, le bon Julien, M. Olivier, reconnaissent Charlot lorsqu'ils le reverront."

Très endurci maintenant à la fatigue, au froid et à la faim, Charlot supporte bien le pénible hiver, en compagnie des barbares. Sauf sa petite blouse bleue à larges boutons, qu'il n'a jamais voulu quitter, il est vêtu comme un sauvage. C'est-à-dire qu'une bonne peau d'orignal le recouvre du cou jusqu'aux genoux; qu'à sa taille une lanière de cuir l'enserre; qu'à sa ceinture est glissé un tomahawk. Ses cheveux, cependant, très longs, demeurent bouclés. Seuls, avec son teint pâle, ils accusent la différence de race avec les sauvages dont la peau est brune, les cheveux lisses et huileux.

Jamais le pauvre petit se serait imaginé que l'on pût vivre enfoncé dans les neiges. Aussi, à la première halte des Iroquois, en décembre, regarde-t-il avec de grands yeux la construction de la cabane d'hiver. L'on creuse d'abord un grand trou carré dans les neiges, avec une seule ouverture. L'on tapisse les murs de ce carré de branches d'arbres, éloignées les unes des autres. Au-dessus, l'on pose, en travers, d'autres branches très longues sur lesquelles on ajuste de légères écorces. Au centre, on pratique un large espace à ciel ouvert, afin de laisser échapper la fumée. Tous entrent pêle-mêle dans ce misérable logis, hommes, femmes, enfants, jusqu'aux chiens, qui sont très nombreux. Chacun étend sur le coin choisi des rameaux de sapin.

Ah! Charlot se demande bientôt ce qui le fait souffrir davantage dans la cabane iroquoise.

Est-ce le froid qui frappe son dos, car la muraille en arrière est devenue toute de glace? Est-ce la chaleur qui lui brûle les pieds, un gros feu est fidèlement entretenu au centre de la cabane? Est-ce la fumée qui étouffe parfois au point que l'on croit en mourir? Sont-ce enfin les chiens, les bêtes rôdent librement, goûtent à tout, passent sur la figure des dormeurs?

Enfin, le printemps vient. Tout se colore et chante de nouveau. L'air est tiède, fortement chargé de résine, et l'on couche maintenant "à l'enseigne de la lune." Charlot s'en réjouit plus que tout autre, pauvre petit civilisé, perdu au milieu des bois, menant une existence pénible, sale où il n'y a de loi morale d'aucune sorte! A revoir le printemps l'enfant songe, le coeur bien triste, qu'il y a maintenant un an d'écoulé depuis son enlèvement. "Comme on l'a dû chercher!... Comme on doit le pleurer le croyant mort!... Et Perrine, ma Perrine, gémit Charlot, que fait-elle?... M'aime-t-elle encore?..."

L'été venu, Charlot semble supporter avec moins de patience sa captivité. Grandelet et mince, il a acquis beaucoup de force physique. Les enfants sauvages n'osent plus l'ennuyer, sachant si on en vient aux mains, que la victoire ne sera pas de leur côté. Non, tous préfèrent s'adresser à sa complaisance qui est extrême, et à son habileté. Pas un d'entre eux ne peut aussi rapidement que Charlot, tendre un arc, raccommoder un filet, ajuster un mocassin, tailler une raquette.

Charlot s'exprime facilement en langue iroquoise. Les femmes sauvages la lui ont apprise en retour des petites tâches pénibles qu'il leur épargne de bon coeur. Aussi, un jour, profite-t-il de sa science pour supplier ses ravisseurs de le rame-


J. McIsaac

ner à Québec. "Une récompense, une belle, leur sera sûrement offerte, explique-t-il, car Charlot compte beaucoup de bons amis là-bas." On se moque de lui, sa voix est couverte de mots grossiers, et brutalement on l'expulse de la tente. Le sagamo (capitaine), ajoute même entre ses dents, que l'on a décidé d'aller vers l'Ouest, de s'y enfoncer, bien avant, dès la semaine prochaine.

Assis, en cet après-midi de juillet, au pied d'un arbre, à l'entrée d'un bois épais, Charlot est atterré. "Ainsi, pense-t-il, on va mettre une plus grande distance entre Perrine et moi. Je ne la reverrai donc plus, jamais, jamais..." Sa tête se renverse en arrière, ses yeux se ferment, il ne bouge plus. Ah! à quel désespoir muet, se livre le pauvre enfant!

Un craquement sourd, près de lui, se fait entendre. Un autre. Charlot dresse l'oreille, se gardant de remuer même le bout du doigt. Seuls, ses yeux s'entr'ouvrent légèrement. Et alors, que voit-il à une faible distance? Une douzaine de Hurons couchés à plat, tomahawks entre les dents, et s'avançant en rampant, vers les tentes des Iroquois. Les compagnons de Charlot, à cet instant satisfaits d'un copieux repas à la suite duquel l'on a pétuné (fumé) abondamment, somnolent. C'est une occasion unique de les surprendre, de s'emparer de leurs provisions et de leurs bagages. Les femmes et les enfants qui auraient pu donner l'éveil, viennent de s'éloigner, à la recherche de fruits sauvages.

Que va faire Charlot? Avertir? Il sera saisi, tué avant d'avoir atteint la première tente. Crier? Il risquera sa peau pour un piètre résultat, puisqu'il ne fera que précipiter l'attaque. Il se décide à ne pas agir.

Quelques secondes plus tard, avec leur affreux

cri de guerre, les Hurons s'élancent. Le campement des Iroquois est en état de siège. Siège de courte durée, tant à cause de la surprise des assiégés, de leur mollesse et de leur incapacité à se défendre, que de la furie des Hurons qui frappent sans merci, pillent, brûlent, saccagent. Charlot est épargné. On a tôt fait de reconnaître en lui un petit Français captif. On se contente de l'attacher à un arbre. Au partage des quelques prisonniers que l'on réserve pour la torture, l'un des Hurons s'approche de Charlot, lui intime l'ordre de le suivre de bon gré... et ses liens tombent.

Mais pourquoi donc Charlot aurait-il refusé de suivre le sagamo? Il est heureux de cette diversion qui vient empêcher l'excursion redoutée, ce voyage dans l'Ouest lointain, d'où peut-être il ne serait plus revenu.

On le charge de butin, et tous se mettent en route. Charlot ignore où il se trouve et n'ose demander où il va. On tourne le dos à la route menant vers l'Ouest, cependant. Cela suffit pour remonter le courage de l'enfant. A la nuit, on décide de se reposer jusqu'au petit jour. Comme Charlot se sent las! Si las que le sommeil est lent à venir. Tout à coup, il entend parler à voix basse, presque à ses côtés. Il prête l'oreille. C'est son nouveau maître, en conciliabule avec un sauvage très âgé. La connaissance de la langue iroquoise sert à l'enfant. Voilà qu'il ne perd pas un mot de l'entretien. Ah!... il est question de lui.

LE VIEIL HURON

Ainsi c'est toi qui garderas le petit Français?

LE CAPITAINE HURON

Oui.

LE VIEIL HURON

Pourquoi, mon fils?

LE CAPITAINE HURON

Parce qu'on me donnera de riches présents lorsque je le ramènerai là-bas, près d'Ononthio.

LE VIEIL HURON

Bien. Mais dans un mois tu seras à l'île de Miscou.

(*Le coeur de Charlot bat.*)

Et alors tu sais bien que notre frère le capitaine "Iouantchou" t'emmènera avec lui dans son voyage par delà la grande mer, chez le puissant sagamo des Français.

LE CAPITAINE HURON, *bas et le front têtu.*

Le petit me suivra. Il me suivra où que j'aille. Pas d'autre que moi, te dis-je, le ramènera. Les présents sont pour moi. Et puis, il parle notre langue sans compter la sienne. Je le chargerai de faire le guet sur mon bien. On ne me jouera ni ne me volera ainsi, dans le grand pays des Français.

LE VIEIL HURON, *se mettant à rire sans bruit.*

Fou, fou!... Tu es moins sage, mon fils, que nos chiens qui n'ont pas d'esprit. Les pères de la prière, à Miscou reconnaîtront le petit visage pâle. Est-ce que sa peau, est-ce que ses cheveux ressemblent aux nôtres? Et va-t-il se taire en revoyant les siens?

Un silence. Charlot halette. Que va répondre celui auquel il appartient sans retour, et qui n'a souci que de ses intérêts, âme misérable et vénale?

LE CAPITAINE HURON, *menaçant.*

Je n'ai pas d'esprit, as-tu prononcé. Ho!... Ho!... C'est vite dit. Je vais si bien peindre

la figure du Français et tatouer son corps que...

Charlot pousse un cri. Le tatouage! Toujours il avait craint plus que tout au monde, ces dessins bizarres dont les sauvages aiment à s'orner la peau.

A l'exclamation de l'enfant les sauvages se taisent. Ils se soulèvent et cherchent à orienter la voix. Tout est devenu silencieux. Il croit alors à un rêve que ferait l'un d'entre eux. Ils s'étirent encore quelque temps puis tous deux se mettent à ronfler à l'égal de leurs compagnons.

Le lendemain, Charlot, bien pâle, hélas! après une nuit d'insomnie, est appelé sous la tente du sagamo. Il apprend que tel est bien son sort: suivre son maître jusqu'au grand pays de France, et se transformer, sans plus tarder, au moyen de diverses préparations qu'on lui indique, en vrai petit Huron. Une promesse solennelle qu'il ne cherchera pas à s'enfuir est exigée de lui... Le tomahawk brille dans la main du sagamo. Charlot baisse la tête. Un instant la grande détresse qui étreint son âme, le pousse à la résistance. Mais il songe à Perrine qu'il ne reverrait plus, le couteau du Huron l'ayant couché mort. Il accepte, à condition qu'on ne tatouera pas son corps, qu'on le ramènera bien vite au retour du voyage, qu'on... Le sagamo rit, promet tout, se frotte les mains, joyeux et triomphant.

Le séjour à Miscou est de courte durée. On écarte Charlot avec soin du voisinage des jésuites ou de tout autre de ses compatriotes. Et trop tôt, à son gré, le pauvre petit en compagnie de Iouantchou," de trois autres sagamos, de deux jeunes Hurons s'embarque pour la France.



XXIII

De nouveau sur le sol de France

—

La traversée est rude. Parti le 15 août de l'île de Miscou, à bord d'un vieux navire qui semble reculer au lieu d'avancer, on ne débarque sur les rives françaises que les premiers jours de novembre. Immédiatement, on se met en route pour Paris. Jusqu'à la fin de décembre, le temps s'écoule fort agréablement pour les sauvages, quoique la visite au roi, objet suprême de leur voyage, se voit sans cesse différée. Le peuple, en liesse, depuis la naissance du dauphin, le futur Louis XIV, qui venait au monde le 5 septembre 1638, fait fête aux Peaux-Rouges. Ce n'est que visites, entretiens à l'aide de truchements, promenades, longues stations dans les rôtisseries célèbres, arrêts à tel ou tel monument. Des attroupements se forment où que les sauvages paraissent. Iouantchou fils et ses compagnons se montrent ravis de l'intérêt qu'on leur témoigne, et font belle mine aux curieux. Ils batifolent, dansent, poussent leurs ho! ho! coutumiers, s'inclinant ainsi, expliquent-ils, devant "le grand peuple

de Paris." Un jour, en face de l'énorme statue de saint Christophe, nichée dans la façade de Notre-Dame, l'un des Hurons est saisi d'une terreur folle. Renversé sur le sol, ses bras battent l'air, et font le geste de repousser une vision insupportable. En un clin d'oeil, les badauds s'amassent. Amusés, ils se pressent et s'interpellent autour du sauvage qui continue ses contorsions. Bien lentement, on lui fait comprendre que saint Christophe, quoique le plus robuste et le mieux charpenté des saints du paradis, est secourable à tous, même aux Peaux-Rouges. Finalement, on le hisse dans un carosse, "l'une des cabanes roulantes tirées par des orignaux," disent les sauvages, et le voilà de retour au gîte encore tremblant d'émotion.

Et Charlot? Ah! la vie lui pèse plus lourdement que jamais. Sans doute, l'existence dans les bois, auprès des Iroquois, avait été pénible, crucifiante, lui avait fait verser des larmes amères; mais ces tourments lui semblent maintenant peu de chose comparés à la honte qu'il ressent. Lui, un petit Français très fier, n'est-il pas devenu, aux yeux de ses compatriotes, un barbare dont on se moque ouvertement!

La tristesse de l'orphelin devient telle qu'elle attire l'attention. Un soir, la maîtresse du logis où habitent les sauvages, s'apitoie publiquement sur lui. Devant les regards observateurs de l'assistance, les questions embarrassantes de l'hôtesse, les yeux cruels du capitaine huron, braqués sur les siens, Charlot frémit. Il n'ose ni répondre, ni lever la tête, ni fuir. Aussi, pourquoi, comme à l'ordinaire, n'est-il pas demeuré dans sa chambre là-haut? A son aise, il y rêve à sa Perrine chérie, à Julien, à Mme de Cordé, au Canada. Cette douceur, certes, vaut mieux que la misérable

gène qui l'étouffe en ce moment. Le mutisme de Charlot a, cependant, un heureux effet: l'intérêt de chacun se porte bientôt ailleurs. L'enfant en profite pour déguerpir en toute hâte de la salle.

Le lendemain, les sauvages quittent l'auberge. On désire se rapprocher du Louvre et du roi. Charlot revoit au départ la vieille dame aux yeux compatissants. Elle lui sourit, s'approche, et en grand mystère, un doigt sur les lèvres, glisse dans sa poche, deux brioches croustillantes. Le bon petit coeur de Charlot se met à battre très vite. Les larmes montent à ses yeux. Il est si malheureux!... Si seul!... Depuis longtemps personne ne s'est penché avec tant de bonté vers lui. **En un grand effort** courageux, il se raidit et remercie d'un regard de ses yeux bleus. A une petite distance de l'auberge, Charlot se retourne et salue plusieurs fois de la main. La bonne dame est toujours là, et répond à ses signes d'amitié. "La reverrai-je, se dit Charlot en soupirant, je quitte sans cesse ceux que j'aime et qui m'aiment." Et l'auberge où dans l'encadrement de la porte, apparaît la bienveillante hôtesse se fixe dans son esprit. Il reviendrait vers elle les yeux clos.

Un peu partout Charlot excite l'intérêt et une légère surprise, quoique jamais, avec les étrangers il n'ait desserré les dents. On veille si bien autour de lui. Et qu'on le déguise avec soin. Que d'huile on verse sur ses cheveux, jadis fins et bouclés! Que de couleurs marbrent sa figure, ses bras, ses jambes!

Le capitaine huron s'irrite des marques de sympathie données à Charlot. La crainte d'être découvert et puni pour le vol de l'enfant ajoute à son mécontentement. Charlot se voit brutaliser. Les coups pleuvent. Et souvent, le corps

douloureux et meurtri, il doit s'enfermer de longs jours dans sa chambre. Satisfait, son maître rit alors et monologue: "Mon prisonnier ne me mettra pas de sitôt en vilaine posture. Hé! Je ne veux pas que l'on reconnaisse en lui un Français. Je serais châtié et adieu l'or que l'on me donnera à Québec pour son recouvrement."

Un jour, cependant, Iouantchou fils arrivant à l'improviste dans la chambre du capitaine huron, le surprend à maltraiter Charlot. Une scène terrible éclate entre les deux sauvages. Très bon, Iouantchou fils, n'habitait pas trop près du capitaine huron, dont l'avarice et la cruauté lui répugnaient. Il ignorait donc ce qui se passait chez son voisin. Et puis, ce qu'était Charlot, pourquoi, bien que Français, il faisait route avec eux, n'avaient jamais piqué sa curiosité. Il avait cru tout bonnement au consentement de l'enfant, en quête d'aventures et de voyages. Selon la méthode des sauvages, il s'était bien gardé de ne jamais questionner là dessus. Chacun d'eux tenait farouchement à son indépendance et à la liberté d'agir comme il l'entendait.

Cette fois, Iouantchou fils intervient. Délivrant l'enfant des liens qui le retiennent à un lourd bahut, il lui ordonne de parler, de lui apprendre la vérité. Charlot obéit. En l'écoutant, les sourcils d'Iouantchou fils se froncent de plus en plus. Le récit terminé, il se lève et se penche, menaçant, vers le capitaine huron.

IOUANTCHOU FILS

Sagamo, l'enfant ne sera plus touché, n'est-ce pas? Il y va de ta tranquillité.

LE CAPITAINE HURON

Mon frère Iouantchou ne ferait-il pas mieux de se mêler de ce qui le regarde? C'est la coutume de son illustre père. Qu'il l'imite!

IOUANTCHOU FILS, *haussant les épaules.*

Peu m'importe! Tu ne frapperas plus ce Français sans défense. Les robes noires ne t'ont donc pas appris que le Grand Capitaine qui a fait le ciel condamne et maudit ceux qui font mal aux tout petits.

LE CAPITAINE HURON, *ricanant.*

Mon frère Iouantchou s'imagine-t-il que cela me plaît de garder ce chien de petit Français? Il me met à mal partout. Je m'en déferais avec joie, pourvu que l'on me cédât quelques pièces d'or. Mon frère n'en aurait-il pas?

IOUANTCHOU FILS

Tu le sais bien que je ne possède rien, avare sagamo! Toi qui vois briller le métal où qu'il se trouve, tu m'aurais déjà dérobé ce que tu convoites plus que tout au monde. Les larcins te sont coutumiers. Ta main ou ton pied sont plus vifs à saisir que ton coeur à aimer ou à s'émouvoir. Mais tu vas me promettre de laisser en paix cet enfant, où je vais me fâcher pour tout de bon. Sagamo, m'entends-tu?

LE CAPITAINE HURON, *maugréant, mais d'un ton soumis.*

C'est bien, c'est bien, fils du grand Iouantchou, je me conformerai à tes ordres.

Charlot reconquiert ainsi sa liberté et un bien-être relatif. Il en profite pour faire de longues promenades dans les environs de Paris, en compagnie des deux jeunes sauvages qui écoutent ses explications. L'enfant parle si bien la langue huronne!

Mais, parfois, durant la nuit, alors que le sommeil lui est refusé, Charlot songe à l'entretien pénible qu'eurent à son sujet les deux sauvages. Il se dit que, moyennant un peu d'or

versé entre les mains du capitaine huron, il obtiendrait sa délivrance; il serait délié de la promesse solennellement faite au moment où il devenait la chose, presque l'esclave de son ravisseur. Oui, mais où donc le trouver cet or secourable? A qui le demander, sans nuire par des révélations à Iouantchou fils, son protecteur? Charlot prie de tout son coeur Madame la Vierge de l'inspirer, de lui venir en aide, de faire quelque doux miracle pour lui, pauvre petit abandonné.





XXIV

Devant le roi Louis XIII et la reine Anne d'Autriche

—

Enfin le premier de l'an 1639, les sauvages sont avisés qu'ils verront le roi. D'abord, ils l'apercevront à l'église, dans une cérémonie religieuse; puis, une semaine plus tard, ils seront attendus au Louvre. Louis XIII et la reine Anne d'Autriche, les accueilleront officiellement. Sans doute, aussi, apercevra-t-on au passage le grand ministre, le tout-puissant cardinal de Richelieu; et sa nièce, la gracieuse Madame de Combalet, (1) qui s'attarde dans le voisinage cardinalice pour le plus grand bien des missions de la Nouvelle-France. Madame de Combalet a même près d'elle une petite fille sauvage qu'elle instruit des vérités de la religion.

A l'heure du départ pour le Louvre, les sauvages pénètrent dans la grande salle de l'auberge. Tous sont revêtus de leurs belles fourrures, le cou orné de colliers de porcelaine. Iouantchou fils est paré des insignes de son rang, des

(1) La future duchesse d'Aiguillon.

plumes d'aigles forment un diadème autour de sa tête. Il domine de sa haute taille tous ses compagnons. Des curieux s'appuient au rebord des fenêtres, d'autres masquent les portes. Quelques-uns même s'approchent tout près des sauvages. Leur accoutrement leur donne si grand air! Et quelle impassibilité! Pas un muscle de ces figures bronzées ne bouge. Charlot et les deux jeunes sauvages se glissent en arrière. Ah! quelle nouvelle et torturante épreuve pour Charlot! Comme il a supplié le bon Iouantchou fils de le laisser à l'auberge! Mais tout a été inutile. Sagement, Iouantchou a remarqué que leur nombre étant maintenant connu des Parisiens, cela ne manquerait pas d'attirer l'attention. Mieux valait venir et se tenir habilement au dernier rang.

Un père jésuite entre. La petite troupe se met aussitôt en marche sous sa conduite. Cette fois, aucun sourire dédaigneux ne marque la physionomie des personnes accourues. De la sympathie éclaire les visages.

A l'église, des places de choix ont été réservées aux sauvages, dans la galerie! De la sorte, ils assisteront à l'entrée du roi qui traversera la grande nef, avant de venir s'agenouiller sur un prie-dieu de velours rouge et or, placé dans le choeur.

Le bruit des orgues éclate. Les têtes des sauvages se relèvent étonnées. Quelle étrange et formidable harmonie! Le tonnerre dans la forêt canadienne, alors que les sons s'adoucissent et vibrent au loin, toujours plus au loin, ne peut être comparé à cet instrument. Ils écoutent en soupirant d'aise. Un commandement bref, très haut, venant de la grande porte de l'église, distrait leur attention. Ils se penchent. Le rou-

lement des tambours succède à la voix vibrante. Les gardes entrent, une épée nue à la main, précédant les Suisses aux uniformes chatoyants, riches, de couleurs très vives. Les sauvages ferment les yeux. Ils se sentent éblouis. Ce faste sans égal fatigue leurs regards. Et les tambours qui battent sans interruption, blessent leurs oreilles. Enfin un cri, un seul, est jeté: "Le roi." Louis XIII, grave et digne, s'avance. Il s'incline bas devant l'autel, puis rejoint à pas lents le prie-dieu. Il s'absorbe dans l'adoration. Les sauvages fixent leurs yeux sur le monarque et tant que dure la cérémonie ne les en détournent pas. Ils sont profondément impressionnés et remarquent combien l'attitude du souverain témoigne de foi ardente! "Le grand sagamo français, se disent-ils, supplie le Père en paradis avec la même ferveur que les hommes de la prière, là-bas, dans le pays de Canada."

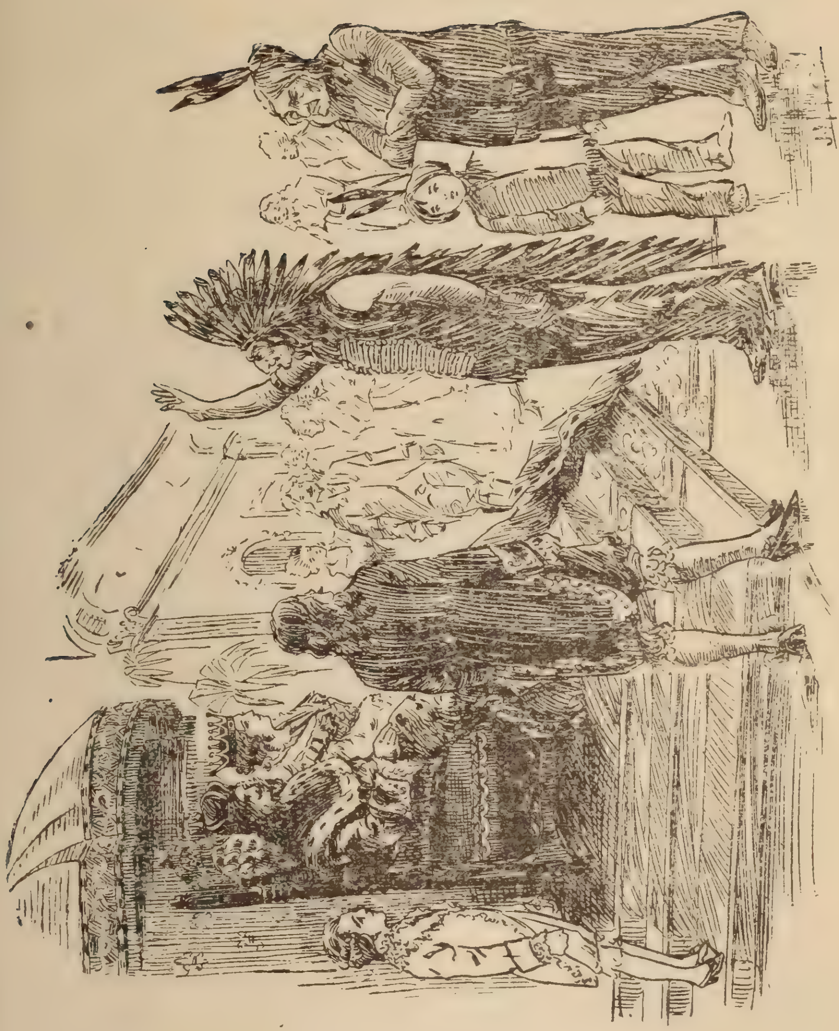
De retour à l'auberge, Iouantchou fils garde le silence. Toute la journée, il va, vient dans un recueillement inaccoutumé. Interrogé, le soir, par le père jésuite, curieux de connaître ses impressions, le sauvage lève sur lui un regard plein de feu: "Nikanis, ô Nikanis, j'ai tout vu, puisque j'ai vu ce matin le roi. Quand partons-nous?"

L'audience royale est cependant accordée aux sauvages, à la date indiquée. Remettant leurs beaux ajustements, ils franchissent le seuil du palais du Louvre. La vue des escaliers de marbre, des galeries ornées de sculptures, des tableaux, des tapisseries luxueuses, de la lumière ne filtrant qu'à travers d'immenses vitraux coloriés à mailles de plomb, toutes ces richesses les charment et leur apparaissent ainsi qu'un décor d'une beauté irréelle.

On fait antichambre une heure. Les sauvages deviennent fort intéressés. Des huissiers à

la livrée écarlate et or, des Suisses, des chambellans, des pages traversent en tous sens la pièce d'attente. Un groupe de jeunes femmes, des filles d'honneur de la reine, font irruption par une petite porte à gauche. Quelles riantes figures encadrées de cheveux bouclés! Cette jeunesse est vêtue de soieries chatoyantes, vertes, jaunes et bleues. Çà et là brillent des pierreries. Rapidement, elles passent devant les sauvages ébahis de leur grâce. Des officiers de tout grade, des mousquetaires, des ministres, des abbés entrent et sortent sans interruption.

Enfin, vient le tour d'Iouantchou fils et de ses compagnons. Ils s'avancent fièrement, nonobstant les murmures des courtisans moqueurs, les haussements d'épaules des grandes dames dédaigneuses. Près du dais royal, d'où leur sourient avec bonté leurs majestés, Iouantchou fait signe aux Hurons de s'arrêter. Lui seul doit gravir les degrés du trône. Il monte et se prosterne jusqu'à terre. Il dépose aux pieds de Louis XIII et d'Anne d'Autriche une couronne de porcelaine, symbole d'allégeance de diverses tribus sauvages du Canada. Louis XIII accepte en souriant cet hommage; puis, se penchant, il s'entretient avec Iouantchou, à l'aide d'un truchement. Il s'informe "s'il est baptisé, s'il est marié ou sédentaire?" Assise aux côtés du roi, bienveillante et attentive, la reine enchante les Hurons. Elle a offert sa main à baiser à Iouantchou fils. Anne d'Autriche est habillée avec somptuosité, mais de blanc entièrement. Sa robe de velours, à longue traîne bordée d'hermine, étale ses plis sur les marches du trône. De riches dentelles ornent la guimpe de son corsage. Sur ses cheveux est posé un diadème de perles. D'autres perles s'enroulent à son cou, à sa taille, à ses poignets. Ainsi



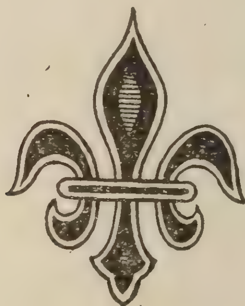
parée, l'éclatante beauté d'Anne d'Autriche resplendit. Les sauvages qui, d'abord, osent à peine lever les yeux sur elle, avec quelle révérence ils la contemplent maintenant. La reine d'un geste de la main appelle Mademoiselle de Hautefort, sa fille d'honneur. Elle lui dit quelques mots à voix basse. Mademoiselle de Hautefort sort vivement et peu d'instants après, revient, accompagnée d'une dame de la cour et d'une nourrice splendidement enrubannée. Celle-ci porte sur un coussin de soie pourpre, marqué aux quatre coins des armes de France, le royal poupon encore au maillot. C'est le dauphin, le futur roi-soleil, Louis XIV, âgé de quatre mois. On le présente aux sauvages. Avec respect, ils le considèrent; puis chacun d'eux baise gravement un bout de la frange de pourpre.

Louis XIII se soulève. Il ordonne à son tour. Son désir est aussi promptement satisfait que celui de la reine. Dans la salle du trône six Suisses pénètrent, les bras chargés d'habits magnifiques. On n'aperçoit que "toile d'or, velours, satin, panne de soie, écarlate." C'est le cadeau du roi aux nations que représente Iouantchou fils. Les Hurons, dans l'enthousiasme, expriment leur reconnaissance séance tenante. Avec la permission du roi, ils exécutent une des danses religieuses de leur pays. Puis l'audience se termine. Ils ressortent, s'empressant auprès des vêtements fastueux, preuve de la bienveillance royale.

Dans la cour intérieure du palais, un carosse très sobre, entouré de gardes nombreux, vient de s'immobiliser. Le père jésuite reconnaît les couleurs cardinalices et fait signe aux sauvages de porter les yeux de ce côté. Tous voient sortir de la voiture un personnage grand, mince, pâle, couvert de pourpre et d'hermine, un large rabat sur la poitrine, une calotte de soie sur la tête. Au

passage, un regard observateur et froid glisse sur eux. Une ombre, semble-t-il, suit le prélat, un moine d'une maigreur surprenante, et dont la vue demeure baissée. Le père jésuite lance, bas, aux sauvages: "Voyez passer là son Eminence le cardinal de Richelieu, et son fidèle conseiller et confident, le père Joseph, capucin."

Un autre carosse, plus luxueux, s'approche à son tour. Une noble dame en descend posément. Elle semble hésitante. Puis, apercevant le cardinal et le capucin, qui s'engouffrent sous une porte à gauche du palais, elle se dirige de ce côté. Un gentilhomme, qui traverse en ce moment la cour du palais, voit la mine surprise du père jésuite qui suit cette scène muette, et décline avec un sourire les noms et les titres de l'arrivante: "Haute et puissante Marie-Madeleine de Vignerod, dame du Roure de Combalet, qui sera crée sous peu, duchesse d'Aiguillon, nièce de monseigneur le cardinal de Richelieu. Le gentilhomme ajoute en s'inclinant très bas devant le jésuite attentif: Madame de Combalet est, comme vous ne l'ignorez pas, la pieuse, la sincère, la généreuse protectrice des missions de la Nouvelle-France.





XXV

Le secours de Madame la Vierge

—

Depuis la visite au roi, Charlot se sent d'une faiblesse extrême. La tension des nerfs a été trop forte pour son organisme déjà miné par l'ennui, l'humiliation et le chagrin. Avec la permission d'Iouantchou, il se tient enfermé dans sa chambre. Le capitaine huron le quitte, chaque matin, le regard menaçant. Cette réclusion ne lui va guère. Le petit Français lui est utile pour traduire les gestes, les attitudes, ou les paroles des Parisiens. Et puis, on glisse à Charlot qui a le don de plaire, divers objets, des pièces de monnaie, dont il s'empare aussitôt. Il perd, par l'absence de l'enfant, des gains qui enchantent son avarice. La colère gronde en lui. Il n'ose cependant rien dire, car Iouantchou veille, fidèle à sa promesse de protéger Charlot.

Un soir, les sauvages, réunis dans la chambre du capitaine huron, s'entretiennent d'une excursion qui les tiendra deux jours éloignés de Paris. Le capitaine huron insiste pour que, cette fois, Charlot les suive. Habilement, il démon-

tre qu'il serait dangereux de le laisser longtemps seul avec ses compatriotes. Volontairement ou involontairement, leur supercherie à l'égard de l'enfant pourrait être découverte. Et alors, il leur en coûterait cher, à Iouantchou fils surtout. N'est-il pas reconnu par tous comme le chef? Iouantchou, assis au fond de la pièce, silencieux à son ordinaire, tressaille. Les paroles sournoises, et jusqu'à un certain point justes et sensées du capitaine huron blessent son coeur et troublent son esprit. Il se lève, se penche vers Charlot, à demi-couché sur une natte de jonc.

IOUANTCHOU FILS

Mon jeune frère a-t-il entendu? Que dit-il? Peut-il se joindre à nous, demain? Qu'il réponde sans crainte. J'ai foi en lui. Il ne trompera pas celui qui ne lui veut que du bien.

CHARLOT, *les larmes montent à ses yeux.*

O Iouantchon, bon Iouantchou, comme je le voudrais. Mais je ne pourrai marcher si longtemps.

LE CAPITAINE HURON, *ricanant.*

Crois-moi, Iouantchou, quelques bons coups réussiront mieux que tes paroles.

(*Riant très fort.*)

Ah! Ah! Ah! que la faiblesse de ton âme nous amuse, Iouantchou, et que le petit chien de visage pâle, très madré, la devine et en abuse. Ah! Ah! Ah!

CHARLOT, *joignant les mains.*

Non, non, Iouantchou, je ne te trompe pas, car, tu le sais, je t'aime. Est-ce que tu ne connais pas maintenant le coeur de Charlot?

IOUANTCHOU FILS, *les dents serrées et s'avançant tout près du capitaine huron.*

Te tairas-tu, sagamo, te tairas-tu! Comme la vipère tu rampes, puis mords cruellement ceux qui t'entourent.

Mais le coup a porté. Iouantchou se retire dans un coin, se renfrogne, ne regarde plus Charlot. Il pétune avec force. Le capitaine huron, maître du terrain, commande à l'enfant de faire ses préparatifs. "Nul ne restera en arrière, demain," prononce-t-il, son poing vigoureux sur la table.

Au petit jour, on se met en route. Afin de ne pas causer de nouveaux ennuis à Iouantchou qui, sans un regard vers lui, l'a pourtant déchargé de son lourd paquet, Charlot s'efforce de suivre les autres. Après une demi-heure de marche, le vertige s'empare de lui, le jette tantôt à droite, tantôt à gauche. Enfin, pris de syncope, il s'abat avec un cri, aux pieds du capitaine huron.

Furieux, celui-ci lève son bâton. Mais sans un mot, Iouantchou s'élance. Le reculant du poing, les yeux enflammés, il hisse Charlot évanoui sur son dos, et fait signe à tous de demeurer là. Au pas de course, il retourne à l'auberge, dépose Charlot sur son lit, et, dès que celui-ci ouvre les yeux, lui présente de l'eau d'un air contrit.

IOUANTCHOU FILS

Mon jeune frère a du courage, mais peu de forces. C'est comme il l'a dit, hier. Nous l'avons tous reconnu. Qu'il demeure ici, bien en paix. Mais,

(*et le sauvage baisse les yeux.*)

je vais l'enfermer. Il ne faut pas qu'on lui parle, ni qu'il parle. Les provisions sont dans l'armoire. Que mon frère s'en nourrisse, dès qu'il le pourra. Il n'a pas la fièvre.

Charlot le regarde doucement. Ses yeux, un peu éteints, s'efforcent d'être reconnaissants. Péniblement, il se soulève et saisit la main brune d'Iouantchou. Il la presse contre sa joue, balbutiant: "Merci, Iouantchou, tu es bon!"

Le sauvage, la figure impassible, pousse un ho! ho! très rauque et se dirige vers la porte. Il hésite, la clef à la main; puis, sans se retourner, la remet dans sa poche. Au lieu d'exécuter sa menace et de tirer le verrou, Iouantchou témoigne encore une fois sa confiance envers l'enfant.

Une heure plus tard, Charlot, un peu remis, s'approche de la fenêtre. Pensivement, il examine sa blouse bleue à larges boutons qu'il vient de quitter. Il hoche la tête. Non, vraiment, il ne lui est plus possible de la remettre. Ce n'est qu'un lambeau devenu trop étroit. Mais aura-t-il le coeur de jeter ce vêtement chéri au rebut? L'enfant soupire. Que de doux souvenirs demeurent attachés à sa petite blouse! N'est-ce pas Perrine qui, la dernière, la lui a mise au matin de son enlèvement?Que de recommandations lui avait faites, à ce moment, la sérieuse petite soeur!

Il se les rappelle. Il ne fallait pas la déchirer la tacher, ni surtout, oh! surtout, ne pas perdre un seul des nombreux boutons dont elle était ornée.

Charlot sourit. Il compte de nouveau les boutons. Douze. Pas un seul ne manque. Il y a veillé. Qu'elle serait heureuse Perrine de le savoir! Mais..., et les yeux de Charlot s'animent un peu, pourquoi ne pas tenter de rapporter ces babioles, au Canada? Oui, oui, c'est cela. Quelle bonne pensée il vient d'avoir! A l'oeuvre! Il se glisse sur le lit. Un à un, il enlève les boutons et les fait disparaître dans son ceinturon de cuir. De la sorte, ils sont invisibles. Il ne faut

pas que le capitaine huron se doute de ce petit projet en l'honneur de Perrine. Avec quelle satisfaction, il lancerait au loin les menues choses.



Un moment, Charlot retient dans sa main le dernier bouton. Il le retourne en tous sens. Qu'il est pesant, dur, solidement bourré d'étoffe! Qui donc a fait cet excellent travail? Sa mère, jadis? Peut-être. Rien d'étonnant à ce que Perrine en ait pris un tel soin. Ah! Qu'est-ce donc que ce petit point jaune reluisant, ici, à gauche? Avec son ongle, l'enfant fait une échancrure dans l'étoffe. **Une autre, plus large.** Et alors, quelle merveilleuse surprise! Ses yeux s'ouvrent énor-

mes, la sueur couvre son front. Pris d'éblouissement, il se renverse sur le lit. Hé! ce qu'il presse si fort dans sa main, ce n'est plus l'humble bouton de tantôt, c'est une belle pièce d'or toute neuve, qui étincelle et rit au soleil.

De l'or! Le grand rêve de Charlot! De l'or!! Le symbole de sa délivrance! Là! Est-ce bien vrai? Et, sans doute, les autres boutons sont fabriqués du même métal. Dominant sa faiblesse, se raidissant, l'enfant, les doigts tremblants, découvre les onze autres boutons! Il regarde. Devant lui, ô bonheur suprême, une petite pile d'or s'est amassée.

Longtemps, les yeux mi-clos, la tête appuyée sur son oreiller, Charlot contemple son trésor. Se peut-il qu'il en soit le maître, qu'il en disposera à son gré? Cela tient du miracle. D'où vient-il, mais d'où vient-il donc cet or précieux? Qui l'a ainsi, très habilement, caché aux yeux de tous? Quelle heureuse inspiration il a eue tout à l'heure de rapporter ces boutons à Perrine... Perrine, sa Perrine, est-ce qu'elle connaît, cette richesse? Quel plaisir il aura, plus tard, à lui narrer cet incident sauveur. Charlot se met à genoux et remercie Madame la Vierge qui sûrement l'a guidé en tout ceci. Elle a répondu du haut du ciel, la bonne mère de Jésus. C'est le secours qu'elle envoie au petit orphelin. Puis Charlot se recouche. Il est fatigué, énervé, par l'excès même de sa joie. Il ne dort pas, non, trop de pensées et de projets s'entrechoquent dans sa tête. Que va-t-il faire? Fuir? Certes, oui. Mais de quelle façon procédera-t-il afin de ne pas ennuyer personne, le bon Iouantchou surtout? Cela, Charlot ne le veut à aucun prix, et s'il lui falait revenir de l'autre bout de la France pour venir en aide, en quoi que ce soit, à Iouantchou, il le ferait avec joie. Le sommeil prend enfin le pauvre petit.



XXVI
Charlot s'échappe

—

Charlot se réveille au petit jour. Vivement, il se frotte les yeux. Qu'il a dormi longtemps, et que ce repos lui a été salutaire! La faim le tenaille. Il se lève, boit et mange, se remémorant petit à petit les événements de la veille.

Le reste de la journée, accoudé à la fenêtre, il concerte son plan de délivrance. Il ne fuira que la nuit prochaine, au retour de ses compagnons. Et pour cause. Comment tromperait-il la confiance d'Iouantchou qui, en définitive, n'a pas voulu l'enfermer, hier. Bon Iouantchou, comme Charlot lui est attaché, et qu'il saura plus tard le récompenser. Un jour, certainement, il sera grand, fort, et qui sait, riche et puissant.

Charlot se rassure peu à peu sur les conséquences de sa fuite. Il compte sur les mensonges ingénieux du capitaine huron. Tout fier des huit pièces d'or que Charlot déposera bien en évidence sur son lit, entourées de sa petite blouse bleue, le sagamo tirera bien tout le monde de cette impasse. A Iouantchou, Charlot laissera aussi une pièce d'or avec son collier de porcelaine. Sur un papier, il lui dira en langue sauvage, oh! avec sa

grosse et vilaine écriture, le cher petit n'est pas un scribe, tout simplement ceci: "Charlot t'aime, Iouantchou."

Le soir, vers huit heures, les sauvages sont de retour. Ils entrent dans la chambre de Charlot. Le capitaine huron a l'humeur sombre, et repousse Charlot qui s'offre gentiment à le débarasser de son manteau. Iouantchou sourit à l'enfant. Il le complimente sur sa mine qu'il trouve tout autre qu'au départ. "Qu'a donc fait le petit pour se guérir, demande-t-il? Depuis des mois, il n'a eu un visage aussi vivant, aussi heureux!" Le capitaine huron, à ces paroles, se retourne vivement et fixe Charlot de son oeil soupçonneux. Il l'appelle. Un petit interrogatoire suit. "A-t-il vu quelqu'un ici durant leur absence? Ne lui a-t-on rien donné? Qu'il vide ses poches devant lui." Charlot obéit, tandis qu'Iouantchou s'éloigne en haussant les épaules. Au moment ou Charlot, angoissé, déploie sa ceinture que gonflent un peu les pièces d'or, un vase en porcelaine, appartenant au capitaine huron, tombe sous le geste maladroit d'un jeune sauvage. Il se brise en mille fragments. La colère du Huron éclate, terrible. D'un coup de pied, il envoie Charlot rouler dans un coin et se précipite en rugissant sur le sauvage malchanceux. Avec peine, on lui arrache sa victime qui hurle de douleur, et dont la joue droite porte une balafre. Elle saigne abondamment. Le tomahawk, toujours prêt du capitaine huron, a fait son oeuvre.

Deux heures plus tard, tous sont au lit. Charlot se sent calme, plein de sang-froid et de courage! L'heure de sa fuite va sonner bientôt. Onze heures! Comme tout devient silencieux dans l'auberge. Minuit! "C'est le moment," se dit Charlot. Doucement il repousse ses couver-

tures. Il apparaît tout vêtu. Cela va sauver du temps, et la veille au soir, comme les deux jeunes sauvages, qui reposent près de lui, fort occupés l'un de l'autre, ne le regardaient pas, il s'était vite couché ainsi. Charlot s'approche des deux lits voisins. Quelle respiration régulière et paisible soulève la poitrine des dormeurs! Il s'éloigne. Il pénètre dans la chambre des trois sagamos. Charlot doit la traverser pour atteindre le grand corridor de la maison. Le capitaine huron et son compagnon ronflent bruyamment.

"A la bonne heure," se dit Charlot. Au passage, l'enfant dépose sur le lit de son maître les pièces d'or enveloppées dans sa blouse bleue. Maintenant le voilà debout, auprès d'Iouantchou. Son coeur bat à se rompre. Dort-il ou ne dort-il pas son constant défenseur? Quelle étrange immobilité est la sienne! L'enfant se penche. Soudain, comme si Iouantchou eût senti le chaud regard de l'enfant posé sur lui, il ouvre les yeux, et se dresse sur son séant. Charlot a juste le temps de se glisser sous le lit. Le sauvage, durant quelques instants, regarde curieusement autour de lui. "Qui va là," dit-il à voix basse? N'apercevant personne, ne recevant aucune réponse, il se rejette en arrière et bientôt se rendort. Charlot demeure encore un bon quart d'heure sans remuer; puis, lentement, il se soulève, place près de l'oreiller d'Iouantchou une petite enveloppe bien close et sort. D'un bond il traverse le corridor et atteint la galerie. Il enlace un des piliers, suit sa courbe capricieuse du haut jusqu'en bas, et, plus tôt qu'il ne l'aurait cru, met le pied sur le sol. La rue déserte s'offre à sa vue. De quel côté va-t-il diriger ses pas? Hé! Charlot le sait bien et malgré lui sourit de plaisir. Il ira, aussi vite que ses jambes affaiblies le permettront, jus-

qu'à la maison de la bonne hôtesse, aux brioches dorées. Il frappera au volet de sa fenêtre. N'habite-t-elle pas la chambre du bas, à droite de l'auberge?

Aux premières lueurs de l'aube, Charlot est parvenu au terme de sa course. Ses doigts s'accrochent au volet qu'il reconnaît. Il le secoue. On vient. Une figure tendre, encadrée de cheveux blancs se penche à la croisée. C'est la bonne hôtesse. Le coeur de Charlot soudain est inondé de paix. Sauvé! il est sauvé! Celle-ci, apercevant l'enfant, pousse un cri qu'elle étouffe aussitôt. Elle tend vivement les deux mains, et Charlot saute à l'intérieur de la chambre.

L'espace d'une seconde, tous les deux se considèrent gravement. Puis, Charlot est aux pieds de la vieille dame, haletant, pleurant, et s'exclamant d'une voix entrecoupée: "Oh! Madame, merci, merci!" La bonne hôtesse ne bouge pas. Elle le regarde, stupéfaite. Quoi! le petit sauvage parle le français. Qu'est-ce que cela veut dire? Qui serait-il donc?

Mais compatissante toujours, elle domine son étonnement et relève l'enfant. Elle le presse avec affection contre elle. Elle le conduit vers un large fauteuil, l'y installe, sort vivement et revient un bol fumant à la main.

LA BONNE HÔTESSE

Bois, petit, ce lait chaud. Il te remettra. Tes mains sont glacées. Tu trembles. Il ne faut pas être malade, maintenant que te voilà en sûreté. Et tu vas dormir un peu. Quelle nuit tu as dû passer, n'est-ce pas? Je cours à une messe matinale tandis que tu te reposeras. A mon retour, nous causerons. Tu me diras tout.

Charlot fait signe que oui à maintes reprises.

A quoi donc ne consentirait-il pas? Il se sent si heureux. La voix de la bonne hôtesse est réconfortante, si douce, et sûrement qu'il va dormir. Ses yeux déjà se ferment. A peine entend-il sa protectrice s'éloigner, puis revenir pour le couvrir d'une bonne flanelle chaude. Ah! la clef a-t-elle tourné dans la serrure? Oui... Oui!...

Et Charlot, dont la pauvre figure tachée de larmes, n'a plus aucune contraction, ne respire plus l'angoisse, succombe à sa lourde fatigue.





XXVII

Attente

—

Comment reconnaître dans ce joli garçonnet de neuf ans, vif, gai, empressé, le Charlot d'il y a un mois! Un peu de bonheur, des soins vigilants, ont vite transformé, en un charmant enfant français, le petit sauvage mélancolique que protégeait Iouantchou. Durant les deux premières semaines, personne, à l'auberge, n'a aperçu Charlot. La bonne hôtesse a bien annoncé à ses amis l'arrivée d'un jeune parent, venant de la Normandie, dont le père et la mère étaient morts; "mais, a-t-elle ajouté toute triste, l'enfant me semble si affaibli, que beaucoup de repos et de la solitude lui sont nécessaires. On le verra plus tard à mes côtés." La confiance et le respect que la brave femme inspirait, empêchèrent les curieux de pousser plus loin leurs questions. A sa prière, on attendit avec patience le moment d'être présenté au mioche normand.

Tous les matins, l'hôtesse passait plus d'une heure auprès de Charlot. Elle présidait, en bonne fée, à sa toilette. Avec joie, elle voyait peu à peu la peau du petit reprendre sa teinte naturelle; les marbrures rouges, noires, bleues, dont

son corps était sillonné, pâlir, s'effacer; et ses cheveux, ses jolis cheveux bruns, imbibés d'huile jusqu'à la racine, redevenir soyeux et bouclés. L'on causait beaucoup, et de grands projets, qui rosaient les joues de Charlot et baignaient de lumière ses yeux câlins, s'ébauchaient, se précisaient. Mais il fallait attendre pour les réaliser que les sauvages, les anciens compagnons de Charlot, eussent donné signe de vie. Toutes les nouvelles concernant Paris et la banlieue avaient leur écho à l'auberge et l'on finirait sans doute par apprendre quelque chose. Les sauvages rechercheraient-ils encore Charlot? Ou bien, ayant pris leur parti de sa fuite, ce qui était plus prudent, quelles explications fournissaient-ils? La réponse à l'une ou l'autre de ces questions déciderait bien des choses. La bonne hôtesse souriait des craintes de Charlot qui redoutait bien fort que l'on ne fît souffrir Iouantchou à cause de lui. "Mais non, mais non, reprenait-elle sans se lasser, que ton bon petit coeur se rassure. Ce sauvage que tu appelles si bizarrement... comment donc? Iouchou? Puis-je éternuer, petit, s'interrompait-elle en riant, cela m'est plus facile que de nommer ton ami!... Vois-tu; ce sauvage saura se défendre, et comme ses compagnons devront aussi s'en mêler, à eux tous, ils trouveront sûrement quelque gros mensonge qui aura tout l'air d'une vérité."

Au bout de trois semaines, Charlot, complètement rétabli, habillé à la française, frais, alerte, méconnaissable pour tous ceux qui l'avaient jadis entrevu à l'auberge, est présenté aux habitués de la maison. On lui fait un enthousiaste accueil. Et bientôt, c'est à qui se ferait servir par ce gracieux enfant qui ne demande qu'à obliger. La bonne hôtesse accepte les services de Charlot. Elle



sent si bien que le petit ne sait comment lui témoigner sa reconnaissance. Et puis, il fera le guet. Sans qu'il y paraisse, il prêtera l'oreille aux conversations bruyantes, quoique correctes, qui se tiennent autour de la table du fond. Les clients réguliers de l'auberge affectionnent ce coin, et, au café, les langues se délient. L'hôtesse elle-même s'approche souvent de ces bonnes gens. Souriante, elle les écoute bavarder sans malice, ni intentions perverses. "Les entendre, cela vaut une lecture de la Gazette de la cour," affirme-t-elle.

Charlot se sent revivre dans cette atmosphère joyeuse et saine, quoique le souvenir de Perrine et du lointain Canada ne le quitte jamais, et serre parfois son coeur. Il a confiance que tout se terminera heureusement, grâce à la sage conduite de l'hôtesse et aux miracles de Madame la Vierge. Il y croit ferme aux doux miracles de la Mère de Jésus, depuis cet après-midi inoubliable où des pièces d'or sont tombées entre ses mains. Il verra, certes d'autres merveilleux évènements. Cette assurance lui fait joindre les mains avec ferveur, devant la statue de la Madone. Certains jours, cependant, le temps lui dure et malgré lui, il devient pensif, ses yeux ont un regard absent, ses distractions font rire les habitués. L'un d'eux, un soir que le vin l'avait un peu grisé, se met à le considérer attentivement et s'écrie soudain à voix haute: "Hé! petit, quand tu ne souris plus, sais-tu à qui tu ressembles? Non? Ecoute, je le sais, moi. C'est à l'un des petits Peaux-Rouges qui ont hébergé, ici, il y a quelques mois. Tu as les yeux du petit sauvage triste, tonnerre! tu les as! N'est-ce pas les amis? Regardez-le bien."

Charlot, saisi, baisse vivement la tête. Tous

les regards, à cet instant, convergent vers lui. Que va-t-on dire? Heureusement la bonne hôtesse se rapproche de la table. Elle questionne du regard et de la voix.

LA BONNE HÔTESSE

Que se passe-t-il, par ici? Pourquoi cette mine, Charlot? Aurais-tu brisé quelque vaisselle précieuse? Bah! tu sais bien que tu es pardonné d'avance.

CHARLOT

Non, cousine, ce n'est pas cela. Mais...

(*et des yeux pleins de détresse se lèvent vers elle.*)

je me sens las, tout à coup, permettez-moi d'aller me reposer?

LA BONNE HÔTESSE

C'est cela, petit, va dormir. Tu aurais dû te retirer plus tôt.

(*Elle le baise au front, et le suit des yeux, un peu inquiète.*)

L'HÔTE TAQUIN

Hé! hé! ma bonne dame, votre mioche de cousin n'aime guère la plaisanterie. Pardi! c'est ça sa fatigue.

LA BONNE HOTESSE, *se retournant vivement.*

Quelle plaisanterie avez-vous faite, Thomas Balourd, dites?

(*Ses sourcils se froncent en entendant la voix avinée de son interlocuteur.*)

L'HÔTE TAQUIN

Une petite drôlerie, ma bonne dame, toute petite! J'ai comparé le cousin à un jeune sauvage. Ce qu'il en est resté coi, figé! Ah! Ah! Ah! est-il fier le petit pendard, est-il fier! Histoire de rire, pourtant, tout cela.

LA BONNE HÔTESSE, *mécontente.*

Charlot a raison de vous en vouloir, Thomas Balourd. Il aime sa race, il y tient tout comme vous. La plus vaillante race qui soit au monde, n'est-ce pas la nôtre la française?

(*Elle se penche et très significativement ajoute pour lui seul.*)

Ce n'est pas Charlot qui s'oublierait au point de ne plus lui faire honneur du tout.

L'HÔTE TAQUIN, *se levant en titubant et le bonnet à la la main.*

Vous fâchez pas, ma bonne dame, vous fâchez pas! Tenez, je vous délivre de ma présence. Bonsoir!

LE VIEIL HABITUE, *il a assisté, sans un mot, à la scène.*

Madame, j'entends que l'on parle de sauvages. Vous plairait-il de savoir ce que sont devenus vos anciens pensionnaires? Si je me souviens bien, vous vous intéressiez à l'un d'entre eux, à celui qui avait les yeux de votre bambin. Thomas Balourd a raison sur ce point, Madame.

LA BONNE HÔTESSE, *un peu agacée.*

Des yeux honnêtes et clairs se ressemblent toujours, où qu'ils se trouvent, à qui ils appartiennent, Monsieur!

LE VIEIL HABITUÉ, *riant.*

D'accord, Madame, d'accord! Mais je puis raconter?

LA BONNE HÔTESSE

Racontez. Vous êtes toujours captivant, même lorsque vous nous parlez de la pluie ou du beau temps.

(*Elle prend une attitude indifférente et range quelques assiettes.*)

LE VIEIL HABITUÉ, *amusé.*

Merci, hôtesse, du compliment! Mais je ne m'offusque jamais de rien, vous le savez! Eh bien, d'abord, sachez que le petit sauvage triste n'est plus avec ses compagnons.

LA BONNE HÔTESSE

Non? Vraiment?

(*Elle ramasse une assiette qu'elle a laissé choir dans son émoi.*)

LE VIEIL HABITUÉ

Il s'est enfui, et...

(*S'apercevant du trouble de l'hôtesse.*)

Mais, qu'avez-vous, Madame?

LA BONNE HÔTESSE

Rien, un vertige. Il fait très chaud dans la salle, ce soir. Je vais m'asseoir pour vous écouter plus à l'aise.

LE VIEIL HABITUÉ

C'est vrai qu'il fait lourd, ici. Donc, le jeune Peau-Rouge a pris une nuit le chemin du roi. On ne le revit pas le lendemain, ni le surlendemain. On se mit à sa recherche. On fouilla tous les environs. En vain. Le capitaine huron, son maître, celui qui avait une figure vilaine et sournoise, — vous rappelez-vous? — paraissait désespéré; il gémissait, pleurait, hurlait selon les circonstances ou les témoins. Ses compagnons faisaient de même. Il n'y avait que leur chef — il avait l'air plus humain, celui-là pourtant! — qui gardait son calme et semblait même joyeux de la perte de son compatriote. Drôle d'engeance que ces sauvages! Des coeurs faits au rebours des nôtres!... Un jour, le capitaine huron fit une absence de quelques heures, vint tout près d'ici,

paraît-il, et à son retour se mit à gambader, à chanter, à rire disant à ses camarades dans je ne sais quelle langue du diable, ces paroles que l'on m'a traduites: "Je l'ai trouvé, le petit, je l'ai trouvé! Bravo! Bravo!"

LA BONNE HÔTESSE, *haletante, les yeux effrayés.*

Bien vrai, il avait retrouvé le petit? Près d'ici? Pourquoi, alors, ne l'a-t-il pas ramené avec lui?

LE VIEIL HABITUÉ, *surpris.*

Je ne croyais pas vous intéresser à ce point, patronne. Vous êtes toute pâle.

LA BONNE HÔTESSE, *se remettant.*

Occupez-vous moins de ma personne, voulez-vous, mon ami, et plus de votre histoire. Cela vaudra mieux.

LE VIEIL HABITUÉ, *bouche bée, puis riant.*

Bien, patronne, vous en avez, une façon de dire aux gens leur fait... Mais comme toujours je ne m'offusque de rien, vous le savez!... Mon histoire, patience, tire à sa fin. Le capitaine huron ne voulut rien dire d'abord. Il fallut le menacer pour obtenir de lui un aveu. Voici ce qu'il apprit enfin: Le jeune sauvage habitait une maison qui ressemblait à une église, "si grande, si belle!" disait-il. Ses maîtres étaient riches, nobles et titrés. Il les aimait de tout son coeur. Il ne voulait pour rien au monde les quitter. On promettait d'ailleurs de l'élever et de le garder contre tout danger. Surtout on lui avait remis, à lui le capitaine, afin d'obtenir son silence, de belles pièces d'or toutes neuves. Il avait consenti à se taire et était revenu joyeux. C'est un peu vrai tout cela, Madame, car mon ami a vu les pièces d'or. Il les a vues, les a comptées. Il y en avait huit, toutes reluisantes.

LA BONNE HÔTESSE, *toute joyeuse.*

Il y en avait huit, dites-vous? Huit? C'est bien le nombre, oui, oui,

LE VIEIL HABITUÉ

Comment, c'est bien le nombre? Qu'en savez-vous, patronne?

LA BONNE HÔTESSE, *se mordant les lèvres.*

C'est-à-dire que je... enfin que je ne sais plus ce que je dis tellement je suis heureuse de voir l'enfant entre bonnes mains. Il me plaisait tant ce petit! Votre histoire, mon ami, savez-vous que vous devriez la raconter en commençant par la fin. C'est le moment le meilleur! Vous m'avez fait languir.

LE VIEIL HABITUÉ, *hochant la tête.*

Je ne pense pas ainsi. Ça ne me satisfait guère. Je voudrais connaître les nouveaux maîtres du petit sauvage. Je ne me fie pas du tout à ce Huron hypocrite. Du noir sur du blanc avec la crapule, c'est ma maxime, patronne.

LA BONNE HÔTESSE

Vous avez tort. L'enfant est heureux, vous dis-je. Je vous l'assure. J'en rendrais au besoin témoignage.

(*Elle rit.*)

LE VIEIL HABITUÉ, *la regardant narquoisement.*

Êtes-vous drôle, patronne, êtes-vous drôle, ce soir? Je ne vous ai jamais vue ainsi.

LA BONNE HÔTESSE

Bah! je suis sans doute plus fatiguée que je ne crois. Ma vieille tête se brouille. Je me retire.

Elle s'éloigne. Le brave homme monologue

en souriant: "Elle est singulière, en effet la patronne! Eh! je crois que le petit cousin normand y est pour quelque chose. A son âge on ne joue pas à la maman sans qu'il en coûte. On se fatigue vite et bien."





XXVIII

Joies et tristesses

—

"Dieppe! Dieppe! Descendez de voiture, Mesdames, Messieurs! Dieppe! Dieppe! Descendez, on ne se rend pas plus loin!"

Un brouhaha accompagne les paroles du messager ordinaire faisant le service entre Paris et Dieppe. C'est le matin, et des voyageurs à la mine chiffonnée, aux pieds engourdis, aux mains paresseuses se secouent, se pressent et se bousculent. Les uns quittent le lourd véhicule en maugréant, les autres en riant. Ces quatre jours d'intimité ont rendu à chacun leur humeur naturelle.

La bonne hôtesse apparaît une des dernières à la porte de la voiture. Charlot la devance et saute vivement sur le pavé. Il lui tend la main car le marche-pied est élevé. Puis il la débarrasse de son sac.

CHARLOT

Vous me suivez, cousine, n'est-ce pas? Je me rappelle bien l'auberge du vieil Ephrem.

LA BONNE HÔTESSE

Oui, oui, petit. Mais ne trottine donc pas si vite. Je n'ai pas ton âge.

CHARLOT

Non, cousine. J'irai plus lentement. Mais comme je suis heureux d'être à Dieppe. Je volerais, si je le pouvais.

LA BONNE HÔTESSE

Je vois cela, mon jeune pinson. Et ta joie est communicative. Ah! qui m'aurait dit que je ferais ce long voyage en ton honneur, que je quitterais, pour un mois, plus peut-être, ma chère auberge, mes vieux clients. Ils vont se sentir comme des poissons hors de l'eau jusqu'à mon retour. Quelques-uns pleuraient, tu sais!

CHARLOT

En effet, cousine. Thomas Balourd avait une grosse larme qui a roulé sous sa moustache. Il s'est détourné, mais pas assez vite, je l'ai vue. Il m' a reproché savez-vous quoi? De vous avoir ensorcelé! Quel gros mot! Ensorcelé! Comme si, tout le temps, vous ne faisiez pas le travail de Madame la Vierge qui veut me réunir à Perrine.

LA BONNE HÔTESSE, *un peu essoufflée.*

Arrivons-nous, Charlot? Je n'en puis plus.

CHARLOT

Nous sommes tout près. Voyez, c'est la maison, ici, à votre droite, la maison aux volets jaunes et verts.

Un garçon d'auberge qui balaye la porte d'entrée, les aperçoit et accourt au-devant d'eux. Il les introduit dans la salle à manger. A cause de l'heure matinale, personne encore n'est attablé. L'aubergiste, entendant du bruit, sort de sa chambre, placée au fond de la pièce. Il s'approche en saluant.

L'AUBERGISTE

Qu'y a-t-il pour votre service, ma chère dame?

LA BONNE HÔTESSE

Je désire logement et couvert, aubergiste, pour moi et ce mioche. Je ne sais, par exemple, pour combien de temps je séjournerai ici.

L'AUBERGISTE

Très bien, Madame. Vous aurez tout ce que vous désirez chez moi. La maison est remarquable. Vous verrez. Madame est de Paris, je vois cela à son langage. Et restez tant que le coeur vous en dira, ma chère dame.

LA BONNE HÔTESSE, *riant.*

Le coeur? La bourse aussi, n'est-ce pas? Dois-je payer d'avance, aubergiste?

L'AUBERGISTE, *embarrassé.*

Oui et non. C'est comme il vous plaira. J'ai confiance en Madame.

LA BONNE HÔTESSE, *elle ouvre sa bourse et verse de la monnaie entre ses mains.*

Il ne faut pas témoigner trop de confiance anx inconnus, aubergiste. Prenez ceci.

L'AUBERGISTE, *radieux.*

Madame a raison. Hé! hé! ce n'est pas à tous que je parle comme à Madame. Je vois que Madame est une femme d'expérience. On la dirait presque du métier.

LA BONNE HÔTESSE, *souriant.*

Qui sait, aubergiste, vous êtes peut-être plus près de la vérité que vous ne croyez! Allons, menez-moi à ma chambre. Je déjeunerai dans une heure.

L'AUBERGISTE

C'est cela. Dans une heure, ma femme ira

prévenir Madame et le petit Monsieur. Vous ferez connaissance.

On fait si bien connaissance que la causerie se prolonge longtemps entre la bonne hôtesse, la femme de l'aubergiste, — un brave coeur! — et Charlot. L'aubergiste, par un coup discret à la porte, les avertit de l'avance de l'heure. Neuf heures! Et le café qui attend encore!

La bonne hôtesse se sent toute remontée. Elle a appris des détails intéressants, quelques-uns importants concernant l'avenir de Charlot. D'abord, le vieil Ephrem, l'ancien messager, faisant le service entre Dieppe et les bourgs environnants vit encore. Il pensionne dans un hospice situé à peu de distance de l'auberge.

Puis, la tante Claudine Le Jeal, qui n'est pas non plus disparue de ce monde, est devenue paralytique. On la dit convertie. La femme de l'aubergiste a ajouté en regardant Charlot: "Je crois, petit, que la nouvelle du soi-disant accident survenu à Perrine et à toi, il y a trois ans, a contribué à sa maladie. Elle a décliné depuis cette époque. Car, tu sais, à Offranville comme à Dieppe, on a cru ferme que vous vous étiez noyés. Tu verras, cet après-midi, par les exclamations de stupeur du vieil Ephrem si je ne te dis pas la vérité. C'est égal, ma chère dame, conclut-elle en se tournant de nouveau vers l'hôtesse, je pense qu'il serait dans l'intérêt de l'enfant que vous tentiez une démarche auprès de la vieille tante. Elle est riche et laissera peut-être du bien à l'enfant, si elle a le coeur repentant comme on le dit." La bonne hôtesse approuve ces paroles, se disant en elle-même: "Allons d'abord chez le prêtre qui assiste Madame Le Jeal. On doit le connaître ici. Il m'aidera de ses lumières."

L'après-midi est émouvant pour Charlot qui

est reçu avec de grosses larmes de joie par le vieil Ephrem. Il n'est pas lent à reconnaître le frère de la petite Perrine qu'il aimait tant, qu'il se reprochait de ne pas avoir gardée auprès de lui plus longtemps. "Les évènements auraient pris une autre tournure s'il s'était rendu lui-même avec les petits chez la tante Le Jeal," avait-il coutume de répéter. Il fallut que Charlot promit de venir le voir tous les jours, d'ici à son départ pour le Canada. "Ta vie, tes aventures, petiot, il faut du temps avant que tout cela se range dans ma vieille tête," finit-il, riant et pleurant tout à la fois.

La bonne hôtesse, de son côté, a une longue entrevue avec le chanoine qui se rend chaque jour auprès de Mme Le Jeal. La maladie de celle-ci pouvant s'aggraver d'un moment à l'autre, il était bon qu'un prêtre se tint à sa disposition. D'ailleurs, la pauvre femme réclame sans cesse les secours de la religion. Ses fautes passées, son égoïsme, son avarice la plongent dans des accès de désespoir. Le chanoine est heureux d'apprendre que les petits-neveux d'Offranville vivent encore. Sa malade lui en parle fréquemment, "craignant de ne jamais pouvoir expier ses torts envers eux." "Ah! Madame, dit le prêtre, que la Providence est miséricordieuse! Voyez quelle douceur elle ménage au repentir brûlant de ma pénitente. Ce cher petit n'aura qu'à apparaître à son chevet pour qu'elle se sente aussitôt plus en paix avec Dieu, avec le monde, avec elle-même. Ce sera la douce colombe lui apportant le gage du pardon divin."

Il est convenu que le jour suivant, dans l'après-midi, la bonne hôtesse se présentera avec Charlot chez la tante Le Jeal. On attendra le chanoine au salon.

Avec quel soin, le lendemain, la bonne hô-

tesse habille Charlot, peigne ses fins cheveux. Soucieuse, impressionnée à l'avance, elle cause de la visite à la tante Claudine. Le coeur de l'enfant s'attendrit. "Il essaiera de consoler sa parente, comme l'aurait recommandé Perrine," assure-t-il, de son petit ton fervent. La bonne hôtesse l'embrasse. "Quelle tendresse, songe-t-elle, ont l'un pour l'autre les deux orphelins; si tôt qu'un évènement surgit, le petit se cramponne au souvenir de sa soeur!"

Chez Mme Le Jeal, le prêtre accueille les visiteurs, à l'entrée du salon. "Suivez-moi sans tarder, dit-il, ma malade est dans un état fébrile depuis que je lui ai appris la bonne nouvelle. Si je l'eusse écoutée, vous seriez ici depuis hier."

On traverse le somptueux salon dans toute sa longueur; on tourne à droite dans un couloir éclairé par un oeil-de-boeuf, orné d'une fine sculpture. Tout au bout, le prêtre frappe à une porte entr'ouverte. Une femme de chambre apparaît. Avec un sourire entendu, elle livre passage aux arrivants.

Au milieu de la vaste pièce, l'invalide est étendue sur une chaise oblongue aux bois artistiquement travaillés. La forme frêle du corps se dessine sous les courtines de soie. La tête pâle où rayonnent des yeux ardents, très noirs, où la vie semble s'être toute concentrée, retient les regards. Ces yeux immenses s'attachent, se fixent, se rivent sur Charlot. Ils suivent ses moindres mouvements. Ils s'élargissent soudain. L'enfant vient de s'approcher. Un frémissement léger les agite. Les yeux se ferment... Inquiète, la femme de chambre s'incline sur la malade, un cordial à la main. Mais d'un geste elle est repoussée, et faiblement l'invalide appelle le prêtre.



MME LE JEAL

M. le chanoine... vous ne m'aviez... pas dit... que cet enfant... était le portrait vivant... de l'autre... mon petit chéri à moi!... Regardez le tableau... à droite,... mon Paul!...

LE CHANOINE, *hochant la tête.*

C'est inutile. J'ai constaté, tout à l'heure la ressemblance. Quelle douce consolation Dieu vous envoie dans vos souffrances, Madame Le Jeal!

MME LE JEAL, *désignant la bonne hôtesse.*

Qni est... cette personne?

LE CHANOINE

La protectrice de Charlot, son bon ange, celle qui a eu l'heureuse inspiration de venir ici sans tarder. Nous vous apprendrons peu à peu quelles ont été les épreuves de votre neveu, Madame Le Jeal.

MME LE JEAL

Que tous deux... s'installent... dans ma maison...

(*Puis une larme roule sur sa joue.*)

Que le petit ne me quitte pas... Ce ne sera pas pour longtemps.

Charlot s'est agenouillé près de sa tante. Il a pris sa main décharnée dans la sienne. Doucement, il la baise et la caresse. Puis, apercevant tout près un siège bas, il s'en empare et très confortablement s'installe aux pieds de l'invalide. Il reprend sa main.

Le prêtre fait un signe à la bonne hôtesse. Tous deux, sans bruit, quittent la pièce.

LE CHANOINE, *de retour au salon.*

Ma bonne dame, vous avez entendu la recommandation de Mme Le Jeal: demeurer ici

Charlot et vous. Pouvez-vous vous conformer à ce désir? Je crois, ainsi qu'elle le déclare elle-même, que ce ne sera pour longtemps. Ses jours sont comptés.

LA BONNE HÔTESSE

Certes oui, Monsieur le chanoine, je resterai tout le temps qu'il faudra.

(*Souriant et regardant partout.*)

Je vais habiter un château pour la première fois de ma vie.

LA CHANOINE, *avec bienveillance.*

Dieu dirige nos pas dans des sentiers de ronces ou de roses. Il est le maître. Vous êtes arrivée, Madame, juste à l'heure du miracle pour le petit. Son avenir, grâce à sa tante, est assuré. J'entends que le notaire sera ici cet après-midi.

LA BONNE HÔTESSE

J'en suis heureuse. Le cher enfant mérite par son courage le bien qui lui arrive. Qui m'aurait dit, tout de même, M. le chanoine, que le petit sauvage malheureux qui frappait à mon volet, il y a deux mois à peine, deviendrait l'héritier d'une riche famille normande!

Durant les quinze jours qui suivent, la bonne hôtesse ne voit Charlot qu'une fois le jour. Tous deux alors, se rendent à l'hospice auprès du vieil Ephrem. Quel contentement manifeste le vieillard dès qu'il apprend les dispositions de la tante Claudine! Charlot a cependant, un jour, le chagrin d'apprendre que le curé d'Offranville a rendu sa belle âme à Dieu. Que l'enfant aurait aimé à revoir le doux vieillard! Le notaire du bourg, un ami de son père, est aussi décédé depuis peu. "Que veux-tu, petit, observe avec philosophie et beaucoup de sens chrétien le vieil Ephrem, nous

avons tous l'âge réglementaire. L'heure de notre service auprès du bon Dieu sonne, aujourd'hui pour l'un, demain pour l'autre."

Sauf pour cette visite quotidienne, Charlot ne quitte pas le chevet de sa tante. Une tardive mais profonde affection a surgi dans ce coeur amolli par le repentir. Une nuit, Charlot est réveillé en toute hâte. La fin est venue. Bien paisiblement au petit jour, la tante Claudine s'éteint, son regard, dans lequel brille un suprême éclair de tendresse, fixé sur l'enfant, à genoux, près d'elle. Dès que le médecin se retire, le petit, en reprimant ses sanglots, demande au prêtre, demeuré dans la chambre pour prier, la permission de fermer lui-même les yeux de tante Claudine. Attendri, le prêtre suit du regard les gestes de l'enfant. Se levant ensuite, il le bénit, disant: "La compassion porte bonheur, petit."





XXIX

Coïncidences inespérées

—

Les dispositions testamentaires de Mme Le Jeal avaient déçu le ban et l'arière-ban des petits-neveux et des petits-cousins. Tous comptaient partager entre eux la fortune de la vieille parente. Cette femme détestable allait au moins faire un geste involontaire de générosité: laisser derrière elle de beaux écus sonnants. Eh bien, non. Voilà qu'un petit neveu que l'on croyait mort depuis trois ans, dont le père avait été chassé du manoir familial, voilà que cet enfant reparaissait, se faisant chérir au point de recueillir, lui et une fantomatique petite soeur nommée Perrine, l'héritage entier. Cela était renversant, vexant au possible. Il fallut néanmoins se rendre à l'évidence et se contenter de legs minimes. On partit furieux, sans un regard vers Charlot que l'on appela avec dédain: l'usurpateur .

L'enfant fut chagriné de cette hostilité. Sa nature généreuse ne pouvait comprendre que l'envie, la jalousie, la mesquinerie du coeur, rongent l'âme à la façon d'un chancre et empêchent l'éclosion du moindre bon sentiment. Il se consola vite. Tant de braves gens l'entouraient. Outre la bon-

ne hôtesse, sa tante avait de vieux serviteurs qui l'aimèrent tout de suite. "Ce petit M. Le Jeal, s'exclamaient-ils, quel solide et joli gars! Et c'est doux et poli avec cela! Une vraie chance pour nous de servir un si bon môme!" Ils s'empressaient à l'envi autour de lui, lui faisaient fête... Ah! il vivait un peu comme dans un rêve le pauvre Charlot! Lui qui avait connu, durant ses deux ans chez les sauvages, le dénuement le plus complet, la faim, la soif, la maladie, les mauvais traitements, il s'étonnait sans cesse. Lorque le matin, il entrait dans la vaste salle à manger de sa tante, vêtu de soie et de velours; lorsqu'il voyait s'approcher pour veiller sur lui et satisfaire ses moindres désirs, un serviteur en livrée, il se prenait à sourire. Il soufflait à l'oreille de l'hôtesse: "Cousine, que dirait Perrine ou Iouantchou de me voir traiter en prince?" La bonne hôtesse riait. "Hé! hé! petit, disait-elle, tout arrive dans la vie. L'imprévu, souvent, l'impossible, parfois! N'ai-je pas quitté, moi, ma chère auberge? Et pour qui, s'il vous plaît? Pour un galopin, qui me mène aujourd'hui par le bout de son nez rose." Elle se sentait heureuse, la brave femme, et larmoyait souvent à la vue de cette félicité inattendue.

On atteint ainsi le commencement d'avril 1639. Le chanoine veille. Sitôt qu'une occasion favorable se présentera pour le voyage au Canada, le pieux ecclésiastique préviendra Charlot. Il le remettra en des mains sûres.

Un après-midi, Charlot, assis aux pieds de la bonne hôtesse, près de la porte-fenêtre du grand salon, voit entrer le chanoine, joyeux et épanoui. Il est suivi d'une dame qui a la plus ravissante figure du monde: de jolis yeux noirs, pensifs et caressants, un teint rose, des lèvres souriantes. Et

quelle distinction dans la démarche gracieuse et souple de la visiteuse! Interdit, Charlot se lève. Il salue timidement. La bonne hôtesse en fait autant.

LE CHANOINE

Mon petit ami, venez, approchez-vous sans crainte.

(*A la bonne hôtesse.*)

Chère Madame, j'apporte une bonne nouvelle. D'abord, cette noble dame que je vous présente, c'est Madame Marie-Madeleine de Chauvigny de la Peltrie. Elle est aussi vaillante, que pieuse et généreuse. Ayant résolu de travailler à l'éducation des sauvages, elle va fonder un couvent d'ursulines dans le lointain Canada. Elle s'embarque prochainement.

CHARLOT, *fou de joie.*

Alors, je pars, moi aussi, Monsieur le chanoine? Madame... je...

(*Tout en avançant des sièges aux arrivants, l'enfant lève des yeux où s'exprime son grand désir.*)

Mme DE LA PELTRIE

Oui, oui, petit, je vous amènerai là-bas. Je connais votre histoire Charlot, et brûle du désir de vous entendre la raconter vous-même. Vous me narrez beaucoup de détails, n'est-ce pas, concernant les contrées où je vais habiter avec vous? Ah! ces pauvres enfants sauvages, qu'ils m'attendrissent à l'avance, que je les aime déjà!

La voix de la grande dame normande est si douce, si suave, que Charlot, fasciné, se glisse près du fauteuil, encore plus près, sa petite figure extatique, toute tendue de plaisir et d'intérêt.

Le chanoine se met à rire. "Madame de la Peltrie, dit-il, voilà votre première conquête ca-

nadienne. Charlot n'entend plus, ne voit plus que vous."

MME DE LA PELTRIE *posant sa main sur la tête de Charlot.*

Le cher enfant!... Demain, petit, il faut venir me voir au couvent de Sainte-Ursule. La distance d'ici au monastère, sera vite franchie en voiture.

(S'adressant à l'Hôtesse.)

Vous me l'amènerez n'est-ce pas, ma bonne dame? Il faut qu'il fasse connaissance avec ses compagnes de voyage. Trois ursulines m'accompagnent au Canada: les Mères Marie de l'Incarnation, Bernard de Saint-Joseph et Cécile de Sainte-Croix. Puis de là, Charlot pourra se rendre chez les hospitalières de Dieppe. Trois religieuses de cette maison seront aussi du voyage. C'est Madame de Combalet, la future duchesse d'Aiguillon comme chacun sait, qui les envoie dans la Nouvelle-France, afin de fonder un hôtel-Dieu à Québec. Ah! Monsieur le Chanoine, que ce sont de saintes âmes que ces religieuses! Mais je crois que Mère Marie de l'Incarnation, une des ursulines, les dépassent toutes dans les voies de la perfection. Elle y court. Elle y vole. Quelle mystique admirable!

LE CHANOINE

En effet, Madame. Je causais, hier, avec elle. J'en ai été ému jusqu'aux larmes.

MME DE LA PELTRIE

La France perd en elle une suppliante de choix, une âme d'oraison et de prière. Mais s'en doute-t-on?

LE CHANOINE

Peut-être, Madame. Mais chez nous la géné-

rosité doit être sans cesse à l'ordre du jour. Souvenez-vous! "Gesta Dei per Francos!"

Le lendemain, Charlot entre en relation avec les ursulines et les hospitalières de Dieppe. A combien de questions anxieuses l'enfant doit répondre! Que de fois, il reprend le récit de la vie dangereuse, active, pleine d'imprévue qui est celle de tout Canadien. Son ton enthousiaste plaît beaucoup. "On peut donc aimer le terrible pays de Canada, se disent entre elles les nonnes. Voyez ce petit! Il ne saurait vivre ailleurs que dans les forêts de Québec! Ah! c'est tant mieux pour nos soeurs qui s'en vont là-bas, c'est tant mieux!"

Le 18 avril, Charlot se rend de bonne heure, au port de Dieppe. On a signalé durant la nuit l'arrivée du vaisseau amiral "Le Saint-Joseph." C'est le navire que la compagnie des Cent-Associés, met à la disposition de Madame de la Peltrie. Cette société se montre ravie de l'intérêt que porte au Canada, la riche grande dame normande. Charlot aperçoit vite "Le Saint-Joseph," qui se balance en rade. Il bat des mains. La bonne hôtesse essuie furtivement une larme. Peu de jours, maintenant, lui reste à passer en compagnie de cet enfant auquel elle s'est attachée de tout son coeur. Il semble vraiment qu'il soit un peu à elle, qu'un lien mystérieux de parenté l'unit à ce garçonnet tendre et caressant.

Le veille encore, de quelle délicatesse Charlot a fait preuve envers sa protectrice et le vieil Ephrem! Le notaire a fait appeler la bonne hôtesse dans son étude, en grand mystère. L'air malicieux, le tabellion commença d'abord par causer longuement d'affaires, par la rassurer sur la gestion des capitaux de Perrine et de Charlot. "Malgré l'établissement lointain des orphelins, explique-

t-il, rien ne sera à craindre d'ici à leur majorité, grâce au choix excellent d'un tuteur et d'un subrogé-tuteur." Enfin, il clôt l'entretien par ces quelques mots: "Et maintenant, Madame sachez que mon jeune client veut absolument, ab-so-lu-ment, vous entendez, vous offrir un cadeau avant votre départ. Que diable, il a le coeur bien placé, ce mioche, il comprend tout ce qu'il vous doit! Ah! la reconnaissance, ma bonne dame, la reconnaissance, aidons de toutes nos forces à son développement. C'est rare, bien rare de la rencontrer solidement établie dans les coeurs, jeunes ou vieux! Alors voici ce que j'ai suggéré à votre protégé: vous constituer une petite rente viagère. Acceptez, acceptez, Madame, vous le pouvez ajouta-t-il, en voyant l'air surpris, un peu effrayé de la bonne hôtesse. L'enfant a les moyens de se montrer généreux. Le vieil Ephrem aura aussi sa part. Je dois le voir demain matin. Je n'aurai plus ensuite qu'à satisfaire le troisième et dernier désir de mon mignon client: racheter la maison d'Offranville où sont nés les petits. C'est vous, Madame, paraît-il, qui avez conseillé cette acquisition. Vous avez eu raison. Ces jours-ci, je crois qu'il sera possible à Charlot de visiter en propriétaire la maison où ses parents sont morts. Pour le reste, et le notaire rit en se frottant les mains de satisfaction, il faut attendre, m'a dit l'enfant, l'avis de Perrine. Quel phénomène de sagesse doit être cette petite soeur, à en juger par les paroles de Maître Charlot! Allons, allons, Madame, remettez-vous, ne pleurez pas ainsi!... Bien... La reconnaissance, la reconnaissance, n'est-ce pas, cultivons-là! Au revoir, ma bonne dame."



XXX

Surprise!

—

Enfin la température se montre favorable et Charlot est prié de se tenir prêt pour le 4 mai au matin. "Le Saint-Joseph" lèvera l'ancre, au petit jour. Que l'enfant se sent ému à cette nouvelle! Sa protectrice s'en montre si triste que le petit n'ose manifester sa joie. D'ailleurs le chagrin de la séparation l'affecte aussi. Depuis quatre mois il a accoutumé d'accourir près de la bonne hôtesse, de lui confier ses ennuis, de prendre ses conseils, de causer longuement avec elle de ceux qu'il aime. Avec quelle ferveur, matin et soir, il prie près d'elle. Souvent, le soir, après un dernier baiser, il lui souffle tout bas: "Cousine, Madame la Vierge m'aime beaucoup puisqu'elle m'a donné une si bonne gardienne. Je l'en ai remerciée tout à l'heure."

Le 2 mai, dans l'après-midi, il y a du brouhaha autour du grand salon de Mme Le Jeal. On rassemble les nombreux colis que Charlot apporte au Canada. Le petit héritier a fait de riches emplettes auxquelles l'on a pas voulu s'opposer. Il se montrait si heureux d'apporter à chacun des cadeaux. Charlot s'agite joyeusement autour des

malles. Il fredonne, ses petites mains enfoncées dans ses poches. S'apercevant que quelques-uns des colis n'ont pas encore été verrouillés, il les ouvre au hasard. Il s'enchante à leur vue. Il appelle la bonne hôtesse qui, toujours complaisante, s'approche. Il retire certains objets.

CHARLOT

Cousine, voyez! Croyez-vous que Perrine aimera ce bonnet bleu? Ce bleu, c'est la couleur de ses yeux, vous savez. Oh! ma belle Perrine à moi! Et cette guimpe, et ces rubans, cousine!

LA BONNE HÔTESSE

Ta mignonne soeur sera un amour dans ces vêtements

CHARLOT

Et cette dentelle? Mme de Cordé en sera contente, n'est-ce pas? Elle en a déjà beaucoup de ces babioles. C'est une si grande dame. Mais je crois que celle-ci posée sur ses cheveux blancs lui plaira.

(*Câlin.*)

Laissez-moi vous l'essayer, cousine?

LA BONNE HÔTESSE

Je ne suis pas une grande dame, Charlot, voyons!

CHARLOT

Bah! vous en serez une plus tard, cousine. Lorsque vous ferez un héritage, comme moi.

LA BONNE HÔTESSE, *riant.*

Merci, petit, de tes souhaits.

(*Elle se pare de la dentelle.*)

J'attends l'héritage, qu'on se dépêche!

CHARLOT, *ravi.*

Vous ressemblez tout à fait à Mme de Cordé.

(*Puis fouillant encore dans la malle.*)

Cousine, regardez, la serge grise de Fécamp que je donnerai à Julien. Oh!... tout près le pistolet pour M. Olivier. Tiens, le polichinelle que j'offre au petit Jacques Bourdon. Oh! je vois là...

LA BONNE HÔTESSE, *arrêtant ses mains qui de nouveau plongent dans le colis.*)

Tu n'as oublié personne. Je vois cela. Mais écoute, petit, l'heure avance. Nous faisons cet après-midi notre dernière visite au port. Demain, il y aura beaucoup de préparatifs à faire, tu le sais bien. Va mettre tes vêtements de sortie. J'ai déjà les miens, vois?

CHARLOT

J'y vais, j'y vais.

(*Se retournant, il voit la bonne hôtesse qui le suit du regard, ses yeux de nouveau pleins de larmes.*)

Cousine, cousine, vous pleurez sans cesse, pourquoi ne vous décidez-vous pas à venir avec moi, là-bas? On vous aimera tant. Vous ne saurez jamais combien. Et moi,

(*soupirant d'aise.*)

plus rien ne manquera à mon bonheur.

LA BONNE HÔTESSE, *le pressant contre elle et hochant la tête.*

Hélas! petit, à mon âge, on ne s'acclimate nulle part. Les glaces du Canada font peur à mes soixante ans. J'aurai du chagrin, beaucoup de chagrin de ton départ, mais en songeant à tout ce qui t'arrivera d'heureux là-bas, je me consolerai. Tu m'écriras fidèlement tous les ans. Je ferai de même. Et puis, qui sait, dans treize ans, à ton majorat, tu seras sans doute forcé de revenir en France. Tu ne deviendras pas un héritier indépendant et titré, sans qu'il t'en coûte quelques

démarches. Dieu me permettra de vivre jusque-là. Nous le lui demanderons tous les jours. Bah! je ne serai pas encore si vieille.

(*Sa figure s'égaie.*)

CHARLOT, *vivement.*

Vous ne serez jamais vieille. Je ne veux pas. Tous ceux que j'aime doivent rester... pas vieux et beaux.

(*Après une dernière caresse, Charlot s'échappe en courant.*)

Je reviens tout de suite, cousine.

On part. Affectueusement accroché au bras de la bonne hôtesse, Charlot s'intéresse à tout ce qu'il voit dans les rues de Dieppe. Les passants suivent l'enfant du regard. Sa merveilleuse histoire est maintenant connue de tous. Voilà le port! Qu'il apparaît dans une belle rumeur! On décharge prestement un navire arrivé de la veille, et des matelots, criant et jurant un peu, courent dans toutes les directions. D'autres s'approchent de la rive à grands coups de rames. "Le Saint-Joseph," doucement bercé par une brise qui vient de s'élever, demeure d'un calme souverain au milieu de cette agitation. Charlot le désigne avec fierté à la bonne hôtesse. "Quel navire! Voyez, cousine, comme il est construit pour atteindre des pays lointains! Car, vous ne pouvez vous figurer comme c'est loin de la terre de France mon cher pays de Canada. Et..." Charlot s'interrompt brusquement. Ses yeux tombent sur un groupe de matelots qui passent à gauche. Un rude gaillard, long et maigre, aux cheveux tout blancs, marche la tête basse au milieu d'eux. Il se redresse soudain. Charlot, le voyant mieux, frémit de tout son corps. Sa main, qui saisit celle de sa protectrice, est toute froide d'émotion.



LA BONNE HÔTESSE, *inquiète.*

Qu'as-tu donc, enfant?

CHARLOT, *le regard bouleversé.*

Cousine, ce matelot,... là, là, à notre gauche... je crois que c'est... Ah! mon Dieu...

(*Et, lâchant subitement la main de la bonne hôtesse, Charlot s'élance, les bras tendus, à la poursuite de cet homme.*)

Stupéfaite, ne comprenant rien à la conduite de l'enfant, la bonne hôtesse le suit à pas pressés. Elle entend soudain une exclamation de joie puis de détresse. Le matelot que Charlot vient de rejoindre et au cou duquel il s'est suspendu, chancelle, porte la main à sa gorge comme s'il étouffait, puis tombe de tout son long entraînant Charlot dans sa chute. Un rassemblement se produit aussitôt. La bonne hôtesse peut avec peine s'approcher. Elle écarte quelques curieux. Elle appelle l'enfant, angoissée. Ah! il est là! Agenouillé, ne semblant voir personne, Charlot caresse doucement les cheveux du matelot et murmure à son oreille toutes sortes de tendresses. Autour de lui on s'exclame: "Le pauvre mignon en a-t-il du chagrin!" — C'est le petit neveu de Mme Le Jeal, — un gosse gentil et riche, je ne vous dis que ça! — Mais que veut-il donc à ce vieux matelot? Ça n'est-il pas triste d'entendre se lamenter comme ça!

A la voix de la bonne hôtesse, cependant, Charlot se retourne, et moitié riant, moitié pleurant, dit: "Cousine, c'est Julien, mon bon Julien que je viens de retrouver. Mon grand ami de là-bas. Nous ne nous quittions jamais. Vous le savez. Mais,

(*et l'enfant passe sa main sur son front*),

je ne comprends pas pourquoi il est ici. Peut-être me cherche-t-il? Et voyez,

(*Charlot effleure d'une nouvelle caresse la tête blanche du matelot*)

il a les cheveux tout blancs, mon Julien.

(*Il se penche de nouveau.*)

Oh! Julien, Julien, tu ne m'entends donc pas? c'est Charlot. Regarde-moi!

(*S'effrayant tout à coup il s'adresse à la bonne hôtesse.*)

"Cousine, il ne va pas mourir, dites?" Et n'y tenant plus, l'enfant se met à sangloter douloureusement, entourant de ses bras le corps inerte du matelot.

LA BONNE HÔTESSE, *le secouant un peu.*

Non, non, mon enfant, il ne mourra pas. Ne gémis pas ainsi. Vois quels soins lui prodiguent ses compagnons! Il n'est qu'évanoui.

UN MATELOT, *très ému, et regardant Charlot.*

Mon beau petit monsieur, c'est-il vous qui êtes Charlot? Ah! ce que le pauvre vieux qui est là, quasi-mort, vous aime. En a-t-il versé des larmes sur vous! Encore hier! Par exemple, il s'afflige la nuit. Le jour, dur à l'ouvrage, il travaille comme quatre et n'ouvre jamais la bouche. Ah!... mon petit homme, patience, il revient à lui!

Julien a un long frémissement. Un peu de sang remonte à ses joues. Il ouvre les yeux. Haletant, Charlot guette son regard. Il glisse insouciant sur tous les assistants. Tout à coup une petite main tourne doucement le visage du matelot. Et... Julien revoit Charlot. Oui, ce sont les yeux de Charlot, ses yeux aimants, fous de joie en ce moment, qui le regardent. En un geste vif, le matelot attire l'enfant sur sa poitrine: "Charlot... toi,... toi,...!" murmure-t-il. Puis le silence se fait. Personne ne bouge. Des larmes sont dans tous les yeux. Une voix chaude et gra-

ve, qui fait sursauter Charlot, vibre soudain près d'eux: "Hé! là, les amis, qu'y a-t-il donc qui vous tient ainsi inoccupés? Et la manoeuvre?" C'est M. de Courpon, c'est le capitaine du navire nouvellement arrivé, qui s'inquiète avec raison de son équipage.

Tout en ne lâchant pas Julien qu'il entraîne, Charlot sort du groupe et apparaît devant M. de Courpon.

CHARLOT, *s'inclinant.*

Ne grondez personne, M. le capitaine. Tout cela, c'est ma faute.

M. DE COURPON, *surpris, mais souriant du ton crâne de Charlot.*

Ta faute, mon gosse? Mais qui es-tu, d'abord?

CHARLOT, *déçu.*

Vous ne me reconnaissez pas, M. le capitaine? Oh! que j'en suis marri! Julien, dis un peu à M. de Courpon qui je suis?

M. DE COURPON, *mettant ses deux mains sur les épaules les épaules de l'enfant qu'il baise au front.*

Inutile, mon petit Charlot, inutile. J'y suis. Mais tu sais, c'est le bonheur qui marque la figure de Julien qui m'éclaire.

JULIEN L'IDIOT

Mon capitaine, je suis si heureux que le coeur m'en fait mal. Je ferai brûler une grosse chandelle devant Notre-Dame, ce soir, pour lui dire ma joie.

M. DE COURPON, *ému lui aussi.*

C'est cela ,c'est cela.

(*D'une voix taquine.*)

Mais tu as sans doute besoin d'un congé, ce soir, Julien?

JULIEN L'IDIOT, *craintivement.*

Oui, mon capitaine. Et demain aussi, mon capitaine.

CHARLOT, *intervenant.*

Oh! M. le capitaine, ce n'est pas cela du tout que je veux, moi. Il me faut bien plus. Julien ne me quitteras plus jamais, jamais. Tu m'entends, Julien?

(*Le matelot ne répond rien, mais ses yeux sont éloquents.*)

Et puis, vous savez

(*L'enfant se rapproche et parle bas à M. de Courpon.*)

je suis riche maintenant, M. le capitaine. Je paierai tout ce que vous demanderez pour ravoir Julien bien à moi.

M. DE COURPON, *riant et pinçant la joue de Charlot.*)

Nous en reparlerons demain, petit. Reviens me voir et causer.

(*Avec un soupir de soulagement.*)

Hé! hé! je ne suis pas du tout fâché de l'événement, Charlot. Bien au contraire. Tu fais en ce moment un homme heureux. Oh! combien heureux, va! Julien va te raconter dans quel triste état je l'ai trouvé l'automne dernier. Il te dira aussi qu'il ne voulait plus demeurer au Canada... sans toi! Depuis son séjour chez les Hurons où il avait été très malade et fort mal soigné, la vie devenait pour lui, une souffrance continuelle. Ici, au moins, pensais-je en le ramenant, il ne verra plus les sauvages, ces ravisseurs de Charlot!... Allons, allons, partez tous deux maintenant.

(*Voyant s'approcher la bonne hôtesse.*)

Vos amis vous réclament. Que d'aventures à relater ,n'est-ce pas?

M. de Courpon s'éloigne. La foule se disperse également à sa suite, commentant de façon joyeuse ce qui venait de se passer. Charlot demeure seul avec Julien et la bonne hôtesse. Une voiture venant à passer, Julien la hèle, et tous trois, radieux, y montent vivement.





XXXI
Le départ

—

L'aube du 4 mai se lève enfin! La bonne hôtesse vient elle-même éveiller Charlot et... Julien qui dort à ses pieds. Le matelot n'a pas voulu d'autre lieu de repos pour ses deux dernièrs nuits. Il faut que Charlot demeure dans son rayon visuel. Il ne croit pas encore à son bonheur.

Charlot saute vite en bas du lit. Le grand jour du départ est donc venu, pour lui et pour Julien! Car, au sujet de l'infirme, M. de Courpon a consenti à tout ce qu'on lui a demandé la veille. Julien suivra Charlot où qu'il aille dorénavant. Qu'il a été agréable et tendre, oui tendre vraiment, le fier capitaine!

Charlot laisse la bonne hôtesse diriger une dernière fois sa toilette. Comme elle, il a le coeur bien gros et ne parle pas. Mais chaque fois que sa protectrice se penche vers lui pour redresser une boucle ou ajuster ses dentelles, il la saisit et l'embrasse très fort.

On quitte la maison. Les serviteurs, attristés, se groupent de chaque côté du large perron de pierre. Les plus vieux pleurent sachant qu'ils

ne seront plus là lorsque le jeune maître reviendra... s'il revient jamais! Charlot serre la main de tous. Il remercie avec grâce. L'émotion est à son comble. "Quel môme gentil nous perdons, se lamentent-ils tous, que nous l'aimions déjà!"

"Vite en voiture," supplie la bonne hôtesse. L'on doit se rendre chez les hospitalières entendre la messe avant le départ. De nombreux carosses stationnent déjà dans la cour de l'hôtel-Dieu. Un jésuite s'entretient gravement à la porte d'entrée avec une religieuse. Surprise en voyant celui-ci enveloppé dans un long manteau de voyage, la bonne hôtesse questionne un des assistants. "Ce jésuite, demande-t-elle, serait-il aussi du voyage?" —Oui. Madame, lui répond-on, c'est le père Vimont, à ce qu'on dit. —Et ce beau carosse doré, à droite, à qui appartient-il mon brave homme? — A Madame la gouvernante de Dieppe, s'il vous plaît. Elle tient à accompagner jusqu'au navire, la noble dame de La Peltrie, et la Mère de l'Incarnation. Une sainte femme celle-là, comme on n'en voit peu, dit-on partout. Ça n'est-il pas beau, Madame, de s'en aller loin pour l'amour de Dieu! — Oui, oui, reprend la bonne hôtesse, dont la voix s'étrangle un peu en pressant la main de Charlot. — On entre.

A la sortie de la messe, la foule envahit la cour de l'hôpital et regarde le défilé. La bonne hôtesse, Charlot et Julien sortent les premiers, puis des invités, quelques prêtres, le père Vimont, et enfin les religieuses. Madame la gouvernante de Dieppe vient donnant la main à Madame de la Peltrie; puis à deux pas en arrière, s'avancent la Mère de l'Incarnation et ses compagnes. A la vue de la Mère de l'Incarnation, dont le lumineux visage garde le reflet de son dernier colloque avec Dieu, et semble transfiguré par la beauté du


J. McIsaac

sacrifice, la foule murmure et s'agite. Seul le respect l'empêche de s'exclamer. Pour un peu elle se précipiterait aux pieds de la sainte ursuline et baiserait le bas de sa robe.

Le port est atteint en quelques minutes. Le clair soleil du matin danse sur les courtes vagues de la mer. Un vent frais frappe les voyageurs au visage et rose subitement leur teint pâli par l'émotion. Des chaloupes attendent pour conduire les passagers au navire en rade. Charlot, sentant le dernier moment venu, se jette dans les bras de la bonne hôtesse. Il se presse contre elle, se fait tout petit. Maternellement, les bras de sa protectrice se referment sur lui. Deux fois Julien les avertit qu'il faut se hâter. Ce n'est qu'à la voix douce de Mme de la Peltrie que Charlot se détache enfin de ce suprême embrassement. Julien saisit l'enfant dans ses bras, le descend dans la chaloupe, et, appuyant la petite tête sur son épaule, dit: "Pleure tout ton saôul, petiot, tu seras mieux ensuite."

Mais le courageux Charlot se ressaisit dès que la chaloupe commence à s'éloigner. Il se lève et sa main mignonne s'agite vers la rive aussi longtemps qu'il le peut.

Une demi-heure plus tard le navire étend ses voiles, lève l'ancre, et Charlot, entre Julien et Madame de la Peltrie qui l'a pris contre elle en souriant, voit une seconde fois disparaître Dieppe, ce coin de France, où il laisse une partie de sa petite âme affectueuse et reconnaissante.



XXXII
La maladie de Perrine

—

Revenons enfin à Québec,... et à Perrine!...

Juillet s'annonce d'une chaleur intolérable en cet été de l'an 1639. Les colons, en quête de fraîcheur, s'enfoncent dans la forêt dès qu'un peu de loisir les favorise.

Chez les Repentigny un silence profond enveloppe la large maison de pierre. Les fenêtres sont closes, sauf une croisée entr'ouverte à l'une des pièces qu'habite au rez-de-chaussée, l'aïeule, Madame Le Gardeur.

Marie-Madeleine de Repentigny apparaît à la porte d'entrée. Elle regarde au loin avec inquiétude. Ah!... Enfin!... Un gentilhomme s'avance dans le sentier, à gauche de la maison. Il tient un sac dans la main droite, son bras gauche supporte deux flacons.

De son pas léger, très rapide, la jeune fille rejoint le visiteur.

MARIE-MADELEINE DE REPENTIGNY

Je vous salue, M. le docteur... Venez vite. Perrine va plus mal. Elle ne nous reconnaît plus depuis ce midi.

LE DOCTEUR

Bien. Ne vous alarmez pas, ma belle enfant. Cette inconscience était à prévoir. La fièvre de l'enfant est très forte.

MARIE-MADELEINE DE REPENTIGNY

Mon Dieu, mon Dieu, quelle tristesse, M. le docteur! La pauvre petite, depuis deux ans, a déjà assez souffert, il me semble. Car je ne crois pas, malgré tous les soins qu'elle ait mis à nous le cacher, qu'elle ait joué ou ri de bon coeur une seule fois depuis l'enlèvement de Charlot. Toujours, allez, on sent qu'elle pleure son frère.

LE DOCTEUR

Tout juste, Mademoiselle. Sa peine l'a trop obsédée. A la combattre, ses forces se sont épuisées.

(*Entre les dents.*)

Elle pourrait bien en mourir, que diable!

(*Tous deux franchssent le seuil de la maison, baissant aussitôt la voix.*)

MARIE-MADELEINE DE REPENTIGNY, *se rapprochant.*

Vous dites, Monsieur?

LE DOCTEUR

Rien, rien, mon enfant. J'ai la détestable manie de maugréer tout bas contre mon ennemie, la maladie.

MARIE-MADELEINE DE REPENTIGNY

Bien...

(*Ouvrant une porte à droite du grand corridor.*)

Grand'mère est dans son petit salon, M. le docteur. Elle ne le quitte pas depuis le matin. Vous savez qu'il donne sur la chambre de Perrine.

(*S'effaçant.*)

A tout à l'heure, Monsieur. Je vous reconduirai.

CATHERINE DE CORDÉ, *apercevant le médecin.*

M. le docteur quel soulagement de vous voir revenir! La maladie de notre petite entre dans une phase aiguë, j'en ai peur. Ma belle-fille est à son chevet. Sa vue calme toujours l'enfant.

LE DOCTEUR

Oui, oui, Madame. J'ai constaté cela.

(*Il ouvre son sac, et retire certains objets.*)

On frappe à la porte. Doucement, bien doucement Olivier Le Tardif pénètre dans la pièce.

OLIVIER LE TARDIF, *les yeux anxieux.*

Madame, j'apprends qu'il y a un changement grave dans l'état de Perrine.

(*Voyant le médecin.*)

Qu'en pensez-vous, M. le docteur?

LE DOCTEUR, *sans se retourner et soucieux.*

Rien encore. J'arrive, Monsieur.

CATHERINE DE CORDÉ

Votre femme ne vous a pas accompagné, M. Olivier?

OLIVIER LE TARDIF

Louise se disposait à me suivre. Mon beau-père, M. Couillard, l'a fait mander. Jean Nicolet et Marguerite, sa femme débarquent justement des Trois-Rivières. Vous connaissez l'affection qui unit la plus jeune soeur à son aînée. Ma femme est partie ausitôt.

CATHERINE DE CORDÉ, *émue.*

Cher M. Olivier, je suis profondément touchée de votre sollicitude envers Perrine. Pas un jour vous n'avez manqué votre visite auprès d'elle. Et cela depuis si longtemps!

OLIVIER LE TARDIF, *gravement*.

Rappelez-vous, Madame, combien j'aimais le petit Charlot. Son souvenir me rapproche de sa soeur. Elle est sensible à mes attentions pour la même raison que moi, je crois. Elle revoit son frère en moi, comme je revois Charlot en elle.

CATHERINE DE CORDÉ

Hélas! Mon pauvre Charlot! Quel sort! Je n'y pense jamais sans frissonner.

OLIVIER LE TARDIF, *songeur*.

Si pourtant, Madame, nous nous méprenions sur les évènements. S'il était encore vivant et captif! Le mioche était attachant et les sauvages aiment les enfants. Ils les adoptent volontiers.

CATHERINE DE CORDÉ, *hochant la tête*.

Je n'ai pas votre espoir, M. Olivier. Tout est bien fini. Depuis deux ans!...

Elle s'interrompt, l'abbé de Saint-Sauveur entre. Il salue, puis, d'un geste de la main, fait signe qu'on ne bouge pas. Il s'avance dans la chambre de la malade à la suite du médecin. Catherine de Cordé et Olivier Le Tardif demeurent dans l'embrasure de la porte.

Oh! la jolie chambre, fraîche, claire, ensoleillée, que la bonne aïeule avait aménagée pour Perrine! La petite fille avait eu un sourire lorsque la vieille dame l'y avait conduite pour la première fois. Mais le soir, lorsque, la chandelle éteinte, l'enfant n'avait plus craint qu'on ne la vît, elle s'était enfoncée dans ses oreillers en pleurant: "Oh! Charlot, Charlot, avait-elle gémi, pourquoi n'es-tu plus avec moi!"

Le médecin, à mesure que son examen avance, fronce davantage les sourcils. "Hum! hum!" toussote-t-il. L'état comateux de Perrine commence à l'inquiéter. Il se tourne soudain vers

l'abbé de Saint-Sauveur: "C'est plus grave que je ne croyais. Demain, j'ai peur que..." Sa mine se renfrogne, sa voix se fait bourrue! "A moins qu'un miracle ne se produise. Mais ceci vous regarde, n'est-ce pas, M. l'abbé? Les médicaments dont je me sers ne peuvent les faire naître." Il s'éloigne, s'adosse au mur, sans quitter la malade des yeux. L'abbé de Saint-Sauveur rejoint Catherine de Cordé et Olivier Le Tardif. Ces derniers ont vite saisi le sens des paroles du médecin. Ils soupirent.

Mais voilà que la malade s'agite. Le regard du médecin s'éclaire aussitôt. Sa main commande. La potion doit être prise sans retard. Avec quel soin Mme de Repentigny la verse dans une coupe. Debout, près d'une table placée au pied du lit, Marie de Repentigny reçoit en ce moment la lumière ardente du couchant. Ses vêtements blancs semblent transparents. Des rayons d'or se posent sur sa chevelure, sur ses mains, sur sa jupe de brocart. L'exquise douceur de sa physionomie se pare d'un charme irréel.

Perrine se dresse brusquement sur ses oreillers. Ses yeux ont une singulière fixité! Ses mains se tendent dans la direction de Mme de Repentigny.

"Maman! appelle-t-elle, faiblement mais distinctement, Maman!... Enfin!"

Un frémissement secoue les assistants. Ah! que de fois, la petite fille, avec de grands yeux à la fois tristes et ravis, a suivi du regard Mme de Repentigny. Qu'elle lui a dit combien sa ressemblance avec sa mère la touchait, lui rappelait sa douce enfance. Le délire aidant, elle substitue cette fois, une personne à l'autre. Grand Dieu! que va-t-il résulter de cette illusion!... Le médecin demeure impassible, quoique très attentif.

PERRINE, *nettement.*

Maman, vous ne m'aimez plus!... Que vous êtes loin de moi!

Emue, inquiète de tenter à tort le moindre geste, Mme de Repentigny n'ose remuer. Un signe du médecin, dont elle rencontre le regard, la décide. Elle se glisse près du lit, se penche avec tendresse sur l'enfant.

PERRINE

Maman!... Que je suis heureuse!... Vous êtes belle, Maman!... toujours!

(*Elle caresse la figure de Mme de Repentigny.*)

MME DE REPENTIGNY, *sa voix n'est qu'un murmure.*

Ma petite chérie!

PERRINE, *saisissant sa main et haletante*

Mère, vous ne savez pas!... Oh! vous me pardonnerez, dites? Charlot... Charlot... Charlot...

(*Ses yeux se dilatent, d'affreuses visions traversent son regard.*)

MME DE REPENTIGNY, *très doucement.*

Ma petite fille a-t-elle besoin de parler? Est-ce que je ne sais pas tout, ne vois pas tout? Il ne faut pas s'effrayer ainsi.

PERRINE

Vous savez, Maman?...

(*Détournant les yeux.*)

Et moi qui vous avais promis...

(*Un gémissement lui échappe.*)

MME DE REPENTIGNY, *sa figure s'illumine, sa voix devient étrangement ferme.*

Mon aimée, courage, tu vas revoir Charlot.

PERRINE, *d'une voix lointaine, monotone.*

Oui, maman. Au ciel. Car je vais mourir,

n'est-ce pas? Maman chérie, emmenez-moi vite là-haut, près de vous et de Charlot.

MME DE REPENTIGNY, *plus fermement encore.*

Non, ma petite fille, il faut vivre, vivre. Charlot, tu entends,

(elle scande ses mots.)

Charlot n'est pas mort.

PERRINE, *après un silence et posant sa main sur celle de Mme de Repentigny.*

Vous dites, maman bien aimée?

Mme DE REPENTIGNY, *lentement.*

Je dis que Charlot est vivant, mà Perrine.

PERRINE, *sa main se crispe.*

Vivant, Charlot?

Mme DE REPENTIGNY

Oui, mon ange.

PERRINE

Je vais le revoir, maman?

(Elle se soulève, anxieuse.)

Mme DE REPENTIGNY

Bientôt.

PERRINE

Oh! le grand bonheur! Revoir mon petit frère chéri!

(Puis elle se rejette en arrière, ses yeux se ferment, sa tête tourne à droite et à gauche.)

Je suis lasse... je suis lasse, petite mère!... Je voudrais dormir... longtemps... Ainsi! Vous près de moi!

Mme DE REPENTIGNY, *baisant la petite au front.*

Dors, mon coeur. Je ne te quitte jamais, ne le sais-tu pas? Dors, mon trésor, mon aimée, dors.

Un sourire d'ineffable contentement, glisse sur la figure de Perrine. Elle s'étire légèrement, puis s'immobilise. Quelques secondes plus tard un souffle régulier soulève sa poitrine.

Le médecin regagne le petit salon de Madame Le Gardeur. Il rayonne. Tous le suivent.

LE DOCTEUR, *à Mme de Repentigny.*

Sauvée! Madame, vous avez sauvé cette petite! M'entendez-vous? Les mots qu'il fallait dire, vous les avez trouvés. Oh! les femmes, les femmes, quelles incomparables gardes-malades!

Mme DE REPENTIGNY, *souriant.*

Les mères voulez-vous dire, Monsieur le docteur! C'est un peu notre mission, je crois. Mais je suis heureuse que la Providence ait bien voulu se servir de moi.

(A l'abbé de Saint-Sauveur.)

N'est-ce pas étrange, M. l'abbé, mais je crois sincèrement ce que je viens de prédire à Perrine. J'ai l'intime conviction que le pauvre petit Charlot est vivant.

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR

Puisse votre pressentiment être vrai, Madame!

CATHERINE DE CORDÉ

Dieu vous entende, ma belle-fille!

LE DOCTEUR

Je vous quitte, car la victoire est gagnée grâce à Madame, je le répète.

(Il s'incline.)

A demain, Mesdames, M. l'abbé. Venez-vous, Olivier?

OLIVIER LE TARDIF

Avec plaisir, docteur. Ah! quelle consolante nouvelle j'apporte à ma femme!



XXXIII

Le retour de Charlot

—

Quelques semaines se passent et Perrine est en pleine voie de guérison. Chaque après-midi, on l'installe sur la large galerie, dans une chaise garnie de moëlleux coussins. Le soleil la pénètre doucement de sa chaleur, les oiseaux chantent, l'air est pur et réconfortant. Elle revit. Le front de la petite fille, cependant, se rembrunit souvent. Elle songe à la vision radieuse qu'elle eut le jour où le médecin désespéra de la sauver. Elle sait maintenant que seul le délire avait fait naître cette douce illusion: la présence de sa mère. Ah! que cet incident lui avait été bienfaisant! Un moment, un court moment, n'avait-elle pas cru que Charlot revenait vers elle. Hélas!...

Aujourd'hui, par ce temps clair et parfumé qui clôt juillet, elle rêve encore mélancoliquement à ces choses... Une voix soudain la fait tressauter. C'est Madame Bourdon qui s'approche avec ses deux enfants, Jacques et Geneviève.

Mme BOURDON

Bonjour, ma mie. Ça va de mieux en mieux?

PERRINE

Oh! oui, Madame. On est si bon pour moi.

(*Ses yeux s'emplissent de larmes.*)

Que ferais-je en retour?

Mme BOURDON

Mais on t'aime, mon enfant, cela est naturel que l'on t'entoure de soins.

(*A la petite Geneviève.*)

Mon trésor, ne monte pas ainsi sur les genoux de Perrine. Elle est souffrante. Embrasse-là gentiment.

PERRINE

Voulez-vous voir Madame Le Gardeur, amie Jacqueline? Elle coud dans son petit salon.

Mme BOURDON

Mon enfant, merci. Je suis venue à la rencontre de mon mari. Je l'attendrai en ta compagnie.

(*A son bébé.*)

Va jouer, ma mignonne, dans l'herbe, ici, près de nous. Jacques, veille un peu sur ta soeurette.

(*Se retournant vers Perrine.*)

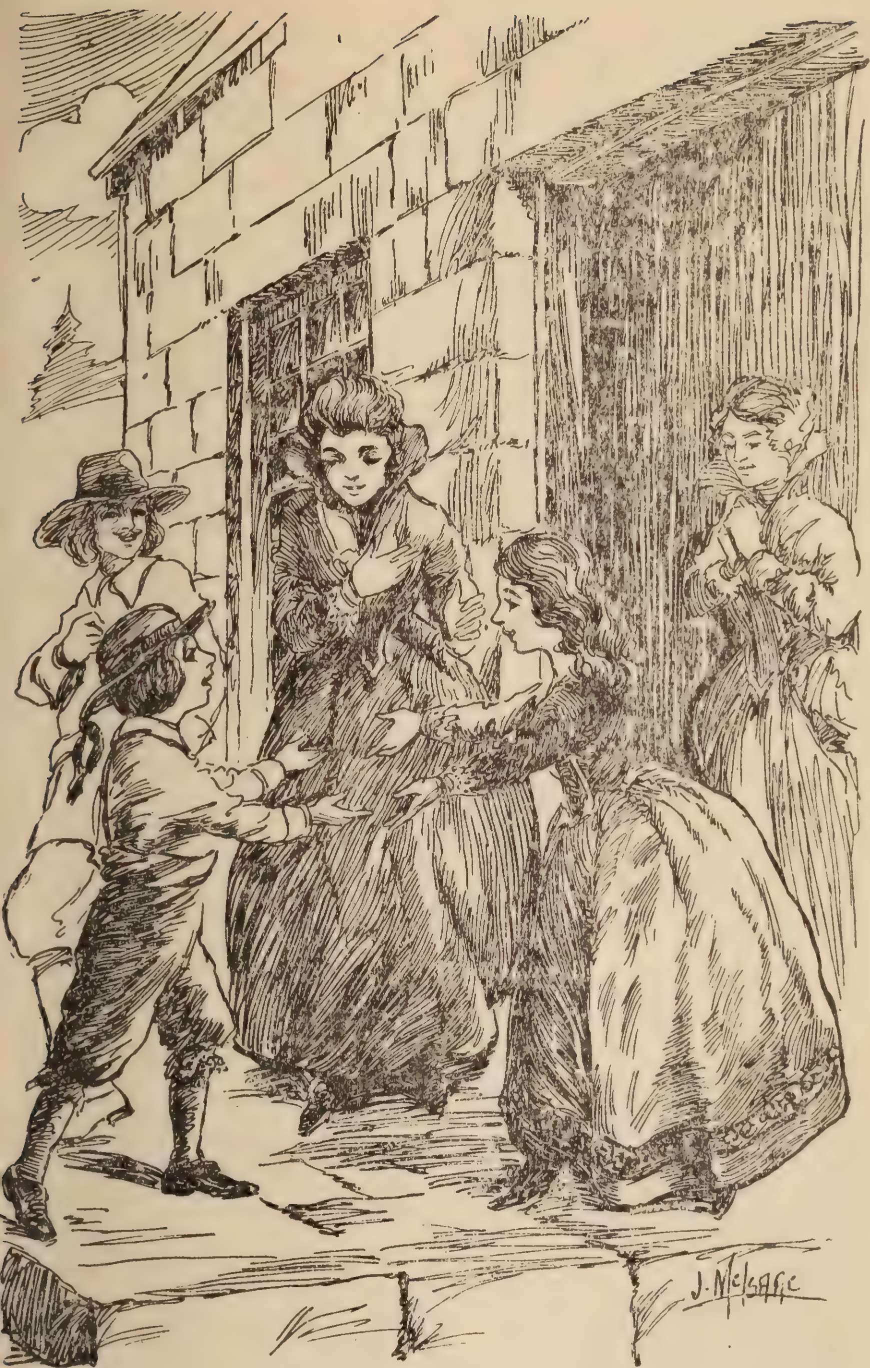
Il y a du nouveau au fort paraît-il. Un messager est arrivé en toute hâte chez nous, priant mon mari d'y descendre. Ah! le voici déjà, en compagnie de M. Olivier. Regarde-les donc, Perrine! Semblent-ils animés et joyeux!

(*Elevant la voix.*)

Jean, mon ami, je suis ici près de Perrine. Venez, venez.

JEAN BOURDON, *s'avançant rapidement.*

Nous sommes ravis, Jacqueline, de la nouvelle, plus que ravis, n'est-ce pas, Olivier? Si vous saviez quel bonheur nous arrive.


J. McIsaac

(*Posant sa main sur la tête de Perrine.*)

Petite Perrine, vos joues sont de plus en plus roses, c'est bien, fort bien.

OLIVIER LE TARDIF, *à Perrine qui se presse contre lui.*

Bonjour, ma petite. Le soleil est bon aujourd'hui. Il faut tout le recevoir.

(*Il avance un peu la chaise que l'ombre commençait à gagner.*)

MME BOURDON, *les yeux intéressés.*

Qu'y a-t-il donc, Jean? Allons, dites, ne me faites pas ainsi languir.

JEAN BOURDON, *riant.*

Je ne vous savais pas si curieuse!... Ah! voici Mme Le Gardeur. Elle arrive juste à temps pour recevoir la communication. Mes hommages, Madame. Regardez ma femme, elle m'en veut de prolonger son supplice... même par considération pour vous.

CATHERINE DE CORDÉ

Abrégez-le, cher Monsieur de Saint-Jean. De plus notre petite convalescente ne doit voir que des spectacles agréables. Pas de supplice, de grâce, Monsieur.

JEAN BOURDON

Eh bien! voici l'intéressante communication que je viens de recevoir de la bouche du gouverneur lui-même. Demain, Mesdames, verra l'une des plus belles fêtes que la Nouvelle-France ait jamais connue. Nous acclamerons les premières religieuses venues en ces contrées. Elles seront accompagnées d'une grande dame normande: Madame de la Peltrie, m'a-t-on dit. M. de Montmagny, a donné des ordres pour que la réception soit digne de cet évènement. Vous serez éveillés

demain par le bruit du canon, des cloches, que sais-je encore!...

MME BOURDON

Comment, réveillés! La plaisante ironie, Jean! Mais nous serons toutes là, près de vous. Qu'en dites-vous, Mme Le Gardeur?

CATHERINE DE CORDÉ

Certainement. Ma belle-fille et mes petites-filles vous accompagneront. Moi,

(*elle tapote avec affection la joue de Perrine.*)

je me réjouirai de loin avec notre petite malade.

OLIVIER LE TARDIF, *vivement.*

Si je l'entraînais à la fête, dans mes bras?

JEAN BOURDON, *s'amusant.*

M. de Montmagny ne goûtera guère votre rôle d'infirmier, Olivier. Il lui préfèrera le soldat, allez.

CATHERINE DE CORDÉ

Perrine et moi vous remercions de votre pensée délicate, M. Olivier.

Perrine a saisi la main d'Olivier Le Tardif. Elle la garde serrée dans la sienne.

Bientôt les uns et les autres se dispersent. Les figures sont rayonnantes de la joie qu'ils anticipent pour le lendemain.

Dès sept heures, le matin du 1er août 1639, Québec n'est qu'une rumeur. Le clairon se fait entendre, le cloches sonnent à la volée de quart d'heure en quart d'heure, le canon tonne. Autour de la maison des Repentigny, c'est un va et vient incessant, un bruit de voix joyeuses. On signale bientôt une barque de pêche qui s'avance lentement, voiles déployées. Ce sont les voyageurs et les voyageuses attendus. "Une chaloupe tapissée et munie de rafraîchissements est envoyée par M.

le gouverneur; elle prendra les révérends pères jésuites et les religieuses. Tous débarqueront ainsi à Québec avec plus d'honneur."

A huit heures, le canon du fort et les clairons militaires annoncent que l'on met pied à terre. Les cloches se remettent en branle. Des cris, et de nombreuses acclamations retentissent. Toute la population, le gouverneur en tête, se presse sur la rive.

Que fait Perrine? Assise près de Mme Le Gardeur, elle soupire. Ses yeux se voilent. Cette joie bruyante lui fait mal. A la moindre émotion qui fait battre plus vite son coeur, elle songe à Charlot. Ah! si son chéri revenait ainsi, un jour, au son des cloches, au milieu de la joie générale!... Catherine de Cordé, l'aïeule compatissante, devine la pensée de la petite fille. Elle prend sa main dans la sienne.

CATHERINE DE CORDÉ

Ne t'attriste pas ainsi, mignonne. Songe quel bienfait sera pour nous la présence des religieuses. Elles sauront mieux que nous adoucir ta peine.

PERRINE

Pardonnez-moi, Madame. Quelle ingrate je deviens!

L'abbé de Saint-Sauveur apparaît tout à coup devant elles, la figure toute tendue d'émotion et de surprise. Il regarde intensément Perrine, puis attire à l'écart Mme Le Gardeur! Une exclamation de stupeur sort de la bouche de la vieille dame aux premières paroles du prêtre. Elle s'appuie au mur de la maison, défaillante. Puis se resaisissant, elle s'approche de Perrine. Ses yeux étincellent, sa bouche frémit. "Ma petite, ma petite," commence-t-elle... L'abbé de Saint-Sauveur arrive tout de suite à la rescousse. "Douce-

ment, Madame, doucement, je vous prie." Perrine se lève. Elle s'alarme.

PERRINE

Qu'y a-t-il donc, Madame Le Gardeur? Pourquoi tremblez-vous ainsi?... M. l'abbé?...

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR

Un grand évènement se produit, ma petite enfant! Tu ne peux te douter de notre bonheur à tous. Ah! Perrine, ma mignonne Perrine, fais une provision de forces.

PERRINE

Un grand évènement!

(*Surprise.*)

Mais, je le sais, M. l'abbé. Ces bonnes religieuses demeureront parmi nous.

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR, *sa voix éclate joyeusement.*

Oh! petite, c'est mieux que cela, va, bien mieux. La Providence, tu m'entends, la Providence, exauce tes prières, le grand, l'unique désir de ton coeur.

PERRINE, *de plus en plus surprise.*

La Providence!... Le désir de mon coeur!

(*Hochant la tête.*)

Je n'en ai qu'un désir, vous le savez, M. l'abbé... Ah!

(*Se redressant, haletante, à la vue des figures qui la regardent avec une étrange et joyeuse fixité.*)

Est-ce que, M. l'abbé, Madame Le Gardeur,... à vous voir si heureux... est-ce que je pourrais croire que...

CATHERINE DE CORDÉ, *l'attirant.*

Oui, Perrine, ma chère petite Perrine, tu peux le croire, viens près de moi, sur mon coeur, puis tourne la tête, à droite...

Des cris, des rires, des exclamations couvrent sa voix. Dans le sentier à droite de la maison une petite troupe s'avance. Un enfant de neuf ans, mince, élégant, vêtu de velours, des boucles brunes encadrant sa jolie figure, s'en détache, court à la petite fille et à Mme Le Gardeur, les bras tendus, tout rayonnant de bonheur: "Perrine, ma Perrine, Mme de Cordé!..."

Perrine ne peut bouger. La tête appuyée sur l'épaule de Mme Le Gardeur elle croit rêver. Non! ce n'est pas possible! Ce petit homme, vêtu comme un prince, ce serait son frère chéri!...

Charlot a vite rejoint sa soeur. Il passe ses bras autour de son cou, Il colle sa bouche à la sienne: "Chérie, chérie, dit-il, tu ne reconnais donc pas Charlot!" Il pousse un cri soudain, il sent se refroidir les mains et le visage de sa soeur.

On s'empresse. Olivier Le Tardif saisit la petite fille dans ses bras. On se dirige vers la maison. Mais... Perrine ouvre les yeux et, doucement glisse des bras d'Olivier Le Tardif. Elle saisit Charlot farouchement, elle l'embrasse, caresse ses cheveux, rit... pleure!... "Ah..." (elle tressaille)... "qui donc a pris sa main et la baise discrètement? Perrine se retourne et aperçoit, agenouillé à ses pieds, le bon Julien qui balbutie: "Mademoiselle Perrine, pardon, pardon. Mais je ne pouvais revenir sans Charlot. Vous le savez bien!" Perrine se jette dans ses bras.

CATHERINE DE CORDÉ, *menaçant du doigt la petite fille.*

Perrine, Perrine, que va dire notre bon docteur? C'est trop de larmes et d'émotion. Et puis, c'est l'heure de te reposer. Charlot va te suivre dans ta chambre, tu essaieras de dormir durant une heure au moins.

CHARLOT

Oui, viens ma belle Perrine, qui as été très malade, je le sais, mais qui ne le seras plus maintenant que je suis près d'elle.

PERRINE

Chère Madame Le Gardeur, je ne saurais dormir! Mon coeur est rempli de bonheur. Il m'étouffe. Et puis, je veux savoir!... Tout!...

OLIVIER LE TARDIF, *la prenant dans ses bras et l'enlevant. malgré ses protestations.*

Allons, allons ma petite amie, il faut obéir. Nous demeurerons tous près de toi. Une heure de repos, là, Mademoiselle, sinon de sommeil.

L'ABBÉ DE SAINT-SAUVEUR

Et nous entendrons ce soir, seulement, le captivant récit de Charlot. Je tiens à être présent et suis obligé de vous quitter, ayant accepté de dîner chez le gouverneur en compagnie des saintes religieuses et de Madame de la Peltrie. Remercions Dieu du fond du coeur, en attendant, des grands bonheurs qui arrivent aujourd'hui, dans le cher pays de la Nouvelle-France.

— FIN —

Personnages historiques

cités dans ce roman

NOTES BIOGRAPHIQUES

Adam (Le père Nicolas).—Jésuite, missionnaire. Vint au Canada en 1636.

Aiguillon (Marie-Madeleine de Vignerod, dame du Roure de Combalet, duchesse d').—Nièce du cardinal de Richelieu. Fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Québec (1639). Morte le 17 avril 1675. Fléchier prononça son oraison funèbre.

Anne d'Autriche.—Femme de Louis XIII, roi de France. Régente du royaume pendant la minorité de Louis XIV.

Beaulieu (Jacques Gourdeau, sieur de).—1614-1663. Epousa Eléonore de Grandmaison, veuve du sieur de Chavigny (1652). Descendance nombreuse aux environs de Québec. Assassiné dans sa maison à l'île d'Orléans.

Blondel (Pierre).—Brasseur du fort aux Trois-Rivières en 1634. Epousa Marie-Alison Gourdin.

Bourdon (Geneviève).—Fille de Jean Bourdon et de Jacqueline Potel. Née à Québec. Une des premières élèves de Mère Marie de l'Incarnation. La première (mère de Choeur) ursuline canadienne (1654).

Bourdon (Jacques).—Né en 1636 (?). Fils de Jean Bourdon et de Jacqueline Potel. Meurt jeune.

Bourdon (Jean).—Surnommé par tous "Monsieur de Saint-Jean." Arrive à Québec en 1634.

Epouse en 1635 Jacqueline Potel dont il eut huit enfants. En 1657, épouse en secondes noces, Anne Gasgnier, veuve de Jean Clément du Vault, seigneur de Monceaux, chevalier de Saint-Louis. Fut tour à tour peintre, menuisier, boulanger, canonnier, procureur général, arpenteur et ingénieur en chef de la Nouvelle-France. Gouverneur par intérim des Trois-Rivières en 1645. Mort en 1668. Ses quatre filles se firent religieuses. Ses voyages au pays des Esquimaux et à la baie d'Hudson le classent parmi les découvreurs. Lui devons un beau plan de Québec, daté de 1660.

Brébeuf (*Le père Jean de*).—Jésuite, missionnaire et martyr. Arrive à Québec en 1625. Y revient en 1632. Supplicié par les Iroquois en 1649. Le crâne du vénérable martyr, renfermé- dans un riche reliquaire, envoyé par la famille de Brébeuf, fut confié aux religieuses de l'Hôtel-Dieu de Québec. A converti environ 7,000 sauvages pendant ses quinze années de missions.

Buteux (*Le père Jacques*).—Jésuite, missionnaire et martyr. Arrive à Québec en 1634. Fonde avec le père Le Jeune la "résidence de la Conception" aux Trois-Rivières. Tué par les Iroquois en 1652.

Castillon (*Jacques, sieur*).—Bourgeois de la ville de Paris. L'un des Cent-Associés. La compagnie lui accorde le 15 janvier 1636, l'île d'Orléans. "Tant pour le dit sieur Castillon que pour messieurs de Lauson et Fouquet, conseillers d'Etat et six autres."

Champlain (*Samuel de*).—1567-1635. Fondateur de Québec (1608). Découvrit une partie de nos grands lacs. Explora ce qui forme aujourd'hui la province d'Ontario. Historien de

la Nouvelle-France. Epousa Hélène Boullé le 30 décembre 1610.

Chateaufort (Marc-Antoine de Brasdefer, sieur de).—Gouverneur de la Nouvelle-France à la mort de Champlain (1635), puis, des Trois-Rivières à l'arrivée de M. de Montmagny (11 juin 1636).

Cordé (Catherine de).—Veuve de René Le Gardeur, sieur de Tilly, de Thury, en Normandie. Mère de Pierre Le Gardeur de Repentigny, de Charles Le Gardeur de Tilly, de Marguerite, mariée à Jacques Le Neuf de la Poterie. Morte à Québec, en 1657.

Couillard (Elisabeth).—Fille de Guillaume Couillard et de Guillemette Hébert. Née le 9 février 1631. Epousa plus tard Jean Guyon, sieur du Buisson.

Couillard (Guillaume).—Arrive à Québec en 1613. A l'emploi d'abord de la compagnie des Marchands. Matelot, calfat et charpentier. Epouse la fille cadette de Louis Hébert, le premier colon canadien, et de Marie Rollet. "Sa nombreuse descendance a produit plusieurs seigneurs canadiens" (Benjamin Sulte).

Couillard de Lespinay (Louis).—Baptisé par le père Joseph Le Caron, récollet, le 18 mai 1629. Fils de Guillaume Couillard et de Guillemette Hébert. Epouse Geneviève des Prés.

Couillard (Louise).—Fille ainée de Guillaume Couillard et de Guillemette Hébert. Epouse en 1637 Oliver Le Tardif, interprète et commis de la compagnie des Cent-Associés. Meurt en 1641.

Couillard (Marguerite).—Baptisé le 10 août 1626. Eut pour parrain Samuel de Champlain. Epouse, 22 octobre 1637, Jean Nicolet, l'explorateur et l'interprète; veuve en 1642, se remarie avec Nicolas Macard.

Courpon (M. de).—Capitaine de vaisseau. Plus tard amiral de la flotte du Canada.

Duchesne (Adrien).—Chirurgien normand. Vient à Québec avant 1620. Aux Trois-Rivières en 1635-6. Oncle de Charles LeMoine, futur seigneur de Longueil, à qui il s'intéresse vivement.

Du Marché (Le père).—Jésuite, missionnaire.

Favery (Marie).—Femme de Pierre Le Gardeur de Repentigny. "L'intendant Talon, admirant les vertus de Madame de Repentigny, dira: 'que Salomon, dans toute sa gloire, l'eut louée et admirée, s'il l'eut vue toujours occupée du soin de sa maison, faisant elle-même ses étoffes et filant le lin.' " (abbé Couillard-Després.) Meurt à Québec en 1675.

François-Olivier.—Fils d'un Huron converti surnommé "Prince."

Godefroy de Lintot (Jean).—Né en 1608. Fils de Pierre Godefroy et de Perrette Cavelier, de Lintot, au pays de Caux, Normandie. Fut amené dans la Nouvelle-France par Champlain. Interprète durant plusieurs années. Se fixa plus tard aux Trois-Rivières. On peut le regarder comme le fondateur de ce dernier poste (Benjamin Sulte). Epousa, en 1636, Marie Le Neuf. En 1668, Louis XIV lui accorda des lettres de noblesse, renouvelées plus tard en faveur de son petit-fils, le juge René Godefroy de Tonnancourt.

Godefroy (Jean-Paul).—Cousin de Jean et Thomas Godefroy. Epouse à Québec en 1646, Marie-Madeleine, fille de Pierre Le Gardeur de Repentigny et de Marie Favery.

Godefroy de Normanville (Thomas).—Interprète et homme d'une bravoure souvent signalée. Canotier sans rival ainsi que son frère Jean.

Linguiste distingué à l'égal des autres interprètes. Parlait le latin, l'anglais, le hollandais, en sus des langues sauvages. De 1634 à 1652 demeure aux Trois-Rivières. "C'est près de ce lieu, que les Iroquois le firent prisonnier (1652); il périt sur le bûcher (Benjamin Sulte)."

Gand (François de Ré de).—Un des Cent-Associés. Très charitable, donna le terrain sur lequel les jésuites établirent la mission de Sillery. Meurt en 1641.

Hubou (Guillaume).—Natif de la Normandie. Epousa le 16 mai 1629, Marie Rollet, veuve Louis Hébert, et demeura à la côte Sainte-Geneviève.

Hautefort (Mlle de).—Fille d'honneur de la reine de France, Anne d'Autriche.

Hébert (Anne).—Fille ainée de Louis Hébert et de Marie Rollet. Epouse Etienne Jonquet, à Québec, à l'automne de 1617. Ce mariage, béni par le père Joseph Le Caron, récollet, fut le premier mariage contracté au Canada. Meurt quelques mois plus tard.

Hébert (Guillaume).—Fils de Louis Hébert et de Marie Rollet. Epouse Hélène Desportes. Meurt en 1639. Son fils unique, Joseph, meurt sans postérité.

Hébert (Guillemette).—Fille cadette de Louis Hébert et de Marie Rollet. Epouse, le 26 août 1621, Guillaume Couillard. La cérémonie a lieu dans la chapelle de l'Habitation en présence de Champlain, d'Eustache Boullé, et de tous les Français. "Par sa fille, Louis Hébert compte un nombre incalculable de descendants (abbé Couillard-Després)."

Hébert (Louis).—Apothicaire parisien. Chef de la première famille française qui s'établit au Canada. Dès 1606 se voit en Acadie, à

Port-Royal, où il rencontre Champlain. Vient le rejoindre à Québec, en 1617, avec sa femme, Marie Rollet, et ses trois enfants. Défricha une partie du terrain qu'occupe aujourd'hui la haute ville. Meurt en 1627.

Hertel, sieur de la Frenière (Jacques).—Interprète normand. Vint au Canada en 1615. Prit une terre aux Trois-Rivières et s'y fixa, en 1633. Epousa, en 1641, Marie, soeur de l'interprète, François Marguerie. Fondateur de seigneuries. Son fils, François, fut anobli par Louis XIV. Aima le faste et l'élégance ainsi qu'en témoigne l'inventaire de sa garde-robe. Devint le premier syndic des Habitants.

Incarnation (Marie Guyard, en religion mère Marie de l').—Née à Tours en 1599. Devenue veuve, embrassa l'état religieux. Vint au Canada, en 1639 avec Madame de la Peltrie. Fonda avec l'aide de cette dernière le couvent des ursulines, à Québec. En fut la première supérieure. Meurt en 1672. Le pape Léon XIII l'a déclarée vénérable. Surnommée "la Thérèse de la Nouvelle-France."

Iouantchou fils.—Capitaine huron converti. Fils d'un chef célèbre, ami des Français.

Jogues (Le père Isaac).—Jésuite, missionnaire et martyr. Premier apôtre des Iroquois. Affreusement mutilé par ces barbares, en 1642. "Son zèle pour la conversion des sauvages et son héroïsme au milieu des souffrances ont excité l'admiration des ennemis même du catholicisme" Se rendit avec le père Raymbault jusqu'au Saut Sainte-Marie (1642), découvrit le lac George qu'il nomma lac du Saint-Sacrement. Massacré par les Agniers en 1646. *La Relation* de 1647 s'exprime ainsi au sujet de la mort du missionnaire: "...Quoique nous fussions, ici, séparés les uns

des autres, quand nous avons appris sa mort, plusieurs sans pouvoir se consulter, n'ont pu se résoudre à célébrer pour lui la messe des trépassés... et se sont trouvés portés à l'invoquer plutôt qu'à prier pour son âme."

Jonquet (Etienne).—Natif de Normandie. Epousa, en 1617, Anne Hébert, fille de Louis Hébert. Mourut peu de temps après, sans laisser de postérité.

Joseph (François du Tremblay, dit le père)—Capucin, surnommé "l'Eminence grise", confident de Richelieu.

Kertk (David, Louis, Thomas).—Trois frères huguenots français au service de l'Angleterre. Obligèrent Champlain à capituler en 1629. Rendirent le Canada à la France en 1632, après le traité de Saint-Germain-en-Laye.

La Peltrie (Marie-Madeleine de Chauvigny, dame de).—Fonda avec la mère de l'Incarnation un couvent de religieuses ursulines à Québec (1639). Assista à la fondation de Montréal en 1642. Meurt à Québec en 1671. Riche grande dame normande.

La Violette (Le sieur de) —Fondateur de la ville des Trois-Rivières, en 1634.

Le Caron (Le père Joseph).—Récollet. Né aux environs de Paris. D'abord aumônier du duc d'Orléans. Après la mort de ce prince qu'il avait converti, se fait récollet (1611). Un des quatre premiers récollets qui vinrent au Canada en 1615. Premier apôtre des Hurons. Retourna en France en 1629 et mourut en 1632, "le jour même de la signature du traité de Saint-Germain-en-Laye, du chagrin qu'il éprouvait, dit-on de voir les récollets écartés des missions du Canada" (Benjamin Sulte).

Le Gardeur (Marguerite).—Femme de Jac-

ques Le Neuf de la Poterie. Vint au Canada en 1636, en compagnie de sa mère, Catherine de Cordé, de son mari et de sa petite fille, Marie.

Le Gardeur de Repentigny (*Catherine*).—Fille de Pierre Le Gardeur de Repentigny et de Marie Favery. Vint au Canada en 1636. Epousa en 1652, Charles d'Aillebcust.

Le Gardeur de Repentigny (*Jean-Baptiste*)—Fils de Pierre Le Gardeur de Repentigny et de Marie Favery. Epousa en 1656 Marguerite Nicolet, fille de Jean Nicolet et de Marguerite Couillard.

Le Gardeur de Repentigny (*Marie-Madeleine*).—Fille ainée de Pierre Le Gardeur de Repentigny et de Marie Favery. Epousa en 1646 Jean-Paul Godefroy, cousin de Jean et Thomas Godefroy.

Le Gardeur de Repentigny (*Pierre*).—Arriva à Québec en 1636, avec sa mère, Catherine de Cordé, sa femme, Marie Favery, et ses trois enfants. Nommé bientôt lieutenant du gouverneur. "Homme d'une grande vertu et d'une grande sagesse." Mort vers 1648.

Le Gardeur de Tilly (*Charles*).—Fils de René Le Gardeur, sieur de Tilly, et de Catherine de Cordé. Vint au Canada en 1636, en compagnie de sa mère et de ses frère et soeur. Epousa en 1648 Geneviève Jucherau. Gouverneur des Trois-Rivières en 1648. Conseiller en 1663.

Le Jeune (*Le père Paul*).—Jésuite, missionnaire. Vint au Canada en 1632. Supérieur des missions de la Nouvelle-France de 1632 à 1639. Retourna en France en 1649, et mourut en 1664. Prononça l'oraison funèbre de Champlain et écrivit plusieurs *Relations* qui eurent beaucoup de retentissement en France.

Le Marchant (*Jeanne*).—Veuve de Mathieu

Le Neuf du Hérisson, de Caen, en Normandie. Vint au Canada en 1636 avec ses enfants et ses petits-enfants.

Le Neuf (Marie).—Fille de Mathieu Le Neuf du Hérisson et de Jeanne Le Marchant. Vint au Canada en 1636 Epousa aux Trois-Rivières, le 15 décembre 1636, Jean Godefroy, sieur de Lintot.

Le Neuf de la Poterie (Jacques).—Fils de Mathieu Le Neuf du Hérisson et de Jeanne Le Marchant. Vint au Canada en 1636 avec sa femme, Marguerite Le Gardeur, et sa fille, Marie.

Le Neuf de la Poterie (Marie).—Fille de Jacques Le Neuf de la Poterie et de Marguerite Le Gardeur. Epousa René Robineau de Bécancour.

Le Neuf du Hérisson (Anne).—Fille de Michel Le Neuf du Hérisson. Epousa Antoine Desrosiers.

Le Neuf du Hérisson (Michel).—Vint au Canada en 1636 avec sa mère, Jeanne Le Marchant, et sa fille, Anne. Se fixa aussitôt aux Trois-Rivières.

Le Tardif (Olivier).—Surnommé par tous "Monsieur Olivier." Né en 1601 à Honfleur en Normandie. Commis de la traite. Interprète très influent auprès des sauvages. Epousa, en 1637, Louise Couillard, fille de Guillaume Couillard et de Guillemette Hébert, qui mourut en 1641 sans laisser de postérité. En secondes noces, épousa Barbe Aymart dont il eut plusieurs enfants. De nos jours, compte encore une nombreuse descendance. Mort au Chateau-Richer, où il fut inhumé le 28 janvier 1665.

Lisle (Monsieur de).—Chevalier de Malte, lieutenant de M. de Montmagny. Paraît avoir commandé aux Trois-Rivières, juin-juillet 1636. "Personnage très pieux (Benjamin Sulte)."

Louis XIII.—Roi de France de 1610 à 1643. Eut pour ministre le cardinal de Richelieu.

Malapart (André de).—Parisien, soldat et poète. Vint au cap Breton en 1630. En 1635, il était aux Trois-Rivières. En fut nommé gouverneur en 1639.

Marguerie (François).—Interprète. Né à Saint-Vincent de Rouen, en Normandie, en 1614. Amené au Canada par Champlain, en 1626. Demeura chez les sauvages quelques années à partir de 1629. En 1634 s'établit aux Trois-Rivières où il possède un terrain. Se noie en 1648 aux environs des Trois-Rivières. Benjamin Sulte dit de l'intrépide jeune homme: "Marguerie, dont le courage, la force physique et la mâle beauté restent légendaires, eut des aventures à défrayer dix romans de Fenimore Cooper."

Massé (Le père Ennemond).—Vint en Acadie en 1611. Un des trois premiers jésuites qui arrivèrent au Canada en 1625. Mort à Sillery en 1646.

Maupertuis (M. de).—Gentilhomme chargé de la surveillance de la traite aux Trois-Rivières, dès 1635.

Montmagny (Charles Huault de).—Chevalier de Malte. Deuxième gouverneur de la Nouvelle-France (1636-1648). Bâtit en 1642 le fort Richelieu, à Sorel. Conclut avec les Iroquois, aux Trois-Rivières, une paix solennelle (1645). "Ce successeur de Champlain était d'une grande sagesse et d'une profonde piété."

Nahakhich.—Huron converti.

Nicolet (Jean).—Arrivé au Canada en 1618. Interprète qui a laissé un nom célèbre dans notre histoire. Voyageur intrépide, vécut dans l'ouest de 1620 à 1633. "Pénètre jusqu'au Wisconsin; fit connaître vaguement l'existence du Missis-

sipi vers 1634; et découvrit le lac Michigan." Demande lui-même son rappel "inquiet, disent les *Relations,* pour le salut de son âme." Se fixe aux Trois-Rivières (1635). Epousa le 22 octobre 1637, Marguerite, fille de Guillaume Couillard et de Guillemette Hébert. Une fille, Marguerite, naquit de cette union le 1er avril 1642. Mort durant l'été de 1642, victime de son dévouement pour un sauvage ami, tombé entre les mains des Iroquois. Voici ce que dit de Jean Nicolet la *Relation de* 1637: "Il aidait beaucoup, autant que sa charge le permettait à la conversion de ces peuples, qu'il savait manier et tourner avec une grande dextérité, qui a peine à trouver son pareil."

Olivier.—Négrillon. "Des Anglais l'avaient amené de l'Ile de Madagascar, puis donné aux Kertk. Un de ceux-ci le vendit cinquante écus à un nommé le Bailly, qui en a fait présent à la famille de Louis Hébert."

Potel (Jacqueline).—Femme de Jean Bourdon. Mourut accidentellement le 11 septembre 1654.

Poutrel du Colombier (Jean).—Vint au Canada en 1636, avec sa femme, Madeleine Le Neuf, et son fils, Guy.

Prince (Famille).—Hurons convertis.

Quen (Le père Jean de).—Jésuite, missionnaire. Vint au Canada en 1635. Découvrit en 1647 le lac Saint-Jean que traverse le Saguenay. Supérieur des missions de la Nouvelle-France en 1652. Mort à Québec en 1659, victime de son dévouement durant une épidémie.

Quentin (Le père).—Jésuite, missionnaire.

Richelieu (Armand-Jean du Plessis, cardinal, duc de).—Ministre de Louis XIII. Un des plus grands hommes d'Etat qu'eut la France. Organi-

sa la compagnie des Cent-Associés (1627). Protégea beaucoup la colonie naissante du Canada.

Rollet (Marie).—Femme de Louis Hébert, le premier colon canadien. Vint probablement en Acadie dès 1606. S'installa définitivement à Québec en 1617. Très compatissante pour les sauvages auxquels elle enseigna les vérités de la religion. Est considérée à juste titre comme la première institutrice canadienne. Epousa en secondes noces, Guillaume Hubou. Morte à Québec, où elle fut inhumée le 27 mai 1649.

Sagard Théodat (Le frère Gabriel).—Récollet, missionnaire. Arrivé au Canada en 1623. Fit un voyage au pays des Hurons. De retour en France (1624), il publia, en 1632, son *Grand voyage au pays des Hurons,* et en 1636, son *Histoire du Canada.*

Saint-Bernard (Anne Le Cointre, mère de).—L'une des trois hospitalières qui vinrent en 1639 pour fonder l'Hôtel-Dieu de Québec. Agée alors de 28 ans. Morte à Québec le 5 août 1679.

Saint-Bonaventure (Marie Forestier, mère de).—L'une des trois hospitalières qui vinrent de France en 1639 pour fonder l'Hôtel-Dieu de Québec, à la demande de la duchesse d'Aiguillon. Agée alors de 22 ans. Morte à Québec le 25 mai 1698.

Sainte-Croix (Cécile Richer, mère de).—Compagne de mère Marie de l'Incarnation. Vint au Canada en 1639.

Saint-Ignace (Marie Guenet, mère de).—L'une des trois hospitalières qui vinrent au Canada en 1639 pour fonder l'Hôtel-Dieu de Québec. Morte à Québec le 5 novembre 1646.

Saint-Joseph (Marie de la Troche, mère de).—Compagne de mère Marie de l'Incarnation. Vint au Canada en 1639. Morte à Québec en

1652. "Au témoignage de celle qui l'a le mieux connue, elle avait vécu comme une sainte et mourut comme une sainte."

Saint-Sauveur (Jean le Sueur, abbé de).— D'abord curé de Saint-Sauveur de Thury, en Normandie. De là son nom "M. de Saint-Sauveur" que tous, à Québec, lui donnaient. Fut le commensal, l'alter ego de Jean Bourdon, et devint plus tard le précepteur de ses enfants. Vint à Québec au printemps de 1634. *Premier prêtre séculier au Canada* (abbé Auguste Gosselin)

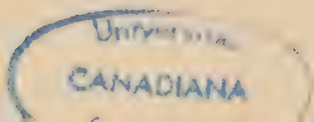


TABLE DES MATIÈRES



Imp. à l'ACTION FRANÇAISE
369, rue St. Denis
Montréal

